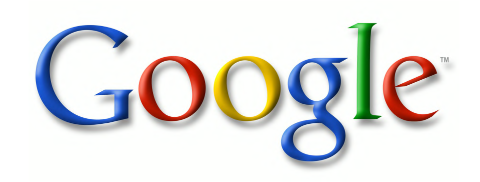




ÉMILE MONTÉGUT

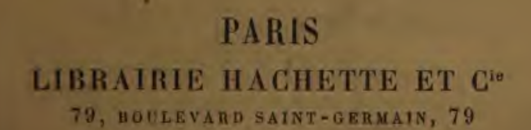
HEURES DE LECTURE

D'UN CRITIQUE

JOHN AUBREY

POPE — WILLIAM COLLINS

SIR JOHN MAUNDEVILLE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

HEURES DE LECTURE

D'UN CRITIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

L'Angleterre et ses Colonies australes. 2e édition. 1 vol.

Poètes et Artistes de l'Italie. 1 vol.

Types littéraires et Fantaisies esthétiques. 1 vol.

Essais sur la littérature anglaise. 1 vol.

Nos Morts contemporains, 1re série (*Béranger*, *Charles Nodier*, *Alfred de Musset*, *Alfred de Vigny*). 1 vol.

2e série (*Théophile Gautier*, *Eugène Fromentin*, *Saint-René Taillandier*, *Maurice de Guérin*, *Eugénie de Guérin*). 1 vol.

Les Écrivains modernes de l'Angleterre, 1re série (*George Eliot*, *Charlotte Brontë*, *Un roman de la vie mondaine*). 1 vol.

2e série (*Mistress Gaskell*, *Mistress Browning*, *George Borrow*, *Alfred Tennyson*). 1 vol.

Livres et Ames des pays d'Orient. 1 vol.

Choses du Nord et du Midi. 1 vol.

Mélanges critiques (*Victor Hugo*, *Edgar Quinet*, *Michelet*, *Edmond About*). 1 vol.

Libres Opinions morales et politiques, 2e édition. 1 vol.

Dramaturges et Romanciers. 1 vol.

Shakespeare : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par M. E. Montégut. 10 volumes, qui se vendent séparément :

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Prix de chaque volume broché, 3 fr. 50.

En Bourbonnais et en Forez, 3e édition. 1 vol. avec gravures. 4 fr.

Souvenirs de Bourgogne, 2e édition. 1 vol. avec gravures. 4 fr.

Les Pays-Bas. Impressions de voyages et d'art, 2e édition. 1 vol. avec gravures. 4 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD,

ÉMILE MONTÉGUT

HEURES DE LECTURE

D'UN CRITIQUE

JOHN AUBREY

POPE — WILLIAM COLLINS

SIR JOHN MAUNDEVILLE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

JOHN AUBREY

JOHN AUBREY

I

Il y a dans toute génération littéraire un type qui ne manque jamais, celui de l'homme qui passe sa vie entière à prendre des notes en nourrissant le projet de quelque chose d'important, et meurt sans avoir écrit le premier mot du livre qui devait faire sa célébrité. Notre siècle en a compté bon nombre. Tel était, par exemple, ce journaliste distingué de la Restauration, qui, après avoir promis pendant quarante ans une histoire des origines du christianisme, est mort en laissant la tâche à M. Renan, qui l'a remplie de la façon que l'on sait. Tel fut encore M. Clogenson, de son vivant magistrat à la cour d'Alençon. Il avait employé les loisirs de sa longue existence à rassembler les matériaux d'une histoire de Voltaire, et il a quitté ce monde sans avoir imprimé autre chose que des notes reconnaissables au C majuscule qui les signe, plus un petit écrit épisodique sur les relations de son auteur favori avec les académies.

Il était d'ailleurs si plein de son sujet qu'il était arrivé à le croire réalisé; il fallait entendre M. Cousin raconter, avec ce feu dans la mimique et cet accent dans le débit qui faisaient de lui un si grand acteur, ses rencontres avec M. Clogenson. « Vous le trouvez dans la rue et vous lui dites : « Eh bien, que faites-« vous maintenant? — Dans huit jours, je publie ma « Vie de Voltaire. » — « Dix ans après, je le retrouve. « Et de quoi vous occupez-vous à cette heure? — Dans « trois jours, je publie ma Vie de Voltaire. » Il n'y avait rien d'exagéré dans le récit de M. Cousin, car, ayant eu moi-même l'honneur de recevoir, dans ses dernières années, une visite de M. Clogenson, je lui fis assez facilement déclarer quelque chose d'à peu près semblable. Mais l'homme qui, dans la génération à laquelle j'appartiens, a représenté ce type dans toute sa perfection, et j'oserai dire dans son *idéal* même, c'est cet infortuné Philoxène Boyer, que tout le Paris lettré a connu. Je l'ai fréquenté pendant de longues années, et je dois rendre ce témoignage à sa pauvre mémoire que je n'ai pas connu d'homme d'une érudition aussi singulière; seulement, comme cette érudition avait été acquise non par travail patient et méthodiquement ordonné, mais par volupté fiévreuse et nervosité maladive, elle avait pris la forme d'une sorte de dilettantisme intempérant et frénétique qui empêchait de la reconnaître, ou enlevait l'envie de la reconnaître, ou permettait aux malveillants de la tourner en risée. Tout allait bien tant qu'il ne s'agissait que de causer; il y

avait en lui une surabondance de lectures véritablement diluvienne qui, sous le plus léger prétexte, et même sans prétexte, s'épanchait en torrents, en cascades, en cataractes. C'était un Niagara de citations, un fleuve des Amazones plein de rapides imprévus, entraînant tout au hasard du souvenir : poèmes, commentaires, anecdotes. Mais s'agissait-il d'écrire, c'était tout autre chose : alors les noms illustres, s'appelant les uns les autres, promenaient la pensée de l'écrivain à travers toutes les littératures, les notes s'engendraient dans le texte comme les insectes dans la matière en fermentation, et le sujet annoncé était abandonné dès la dixième ligne. Il me souvient encore d'une certaine féerie qu'il devait écrire en collaboration avec Théodore de Banville pour la porte Saint-Martin. Le sujet choisi par les deux auteurs était la légende du roi Arthur. Pour se préparer à cette œuvre destinée à être représentée devant un public si érudit, Boyer se dit qu'il était préalablement nécessaire de lire tout ce qui se rapportait à la Table-Ronde. Tout y passa, et Tressan, et cette si amusante compilation du dernier siècle, la *Bibliothèque des romans*, et M. de la Villemarqué, et M. Paulin Paris, et ce qui était alors publié de Chrestien de Troyes et autres poètes du moyen âge. Mais les sources françaises, au bout de peu de temps, lui parurent insuffisantes, et il pensa qu'il serait honnête d'y joindre les sources anglaises et les galloises même, s'il se pouvait. N'était-il pas indispensable de lire le *Mabinogion* de lady Charlotte Guest,

Il était d'ailleurs si plein de son sujet qu'il était arrivé à le croire réalisé; il fallait entendre M. Cousin raconter, avec ce feu dans la mimique et cet accent dans le débit qui faisaient de lui un si grand acteur, ses rencontres avec M. Clogenson. « Vous le trouvez dans la rue et vous lui dites : « Eh bien, que faites-« vous maintenant? — Dans huit jours, je publie ma « Vie de Voltaire. » — « Dix ans après, je le retrouve. « Et de quoi vous occupez-vous à cette heure? — Dans « trois jours, je publie ma Vie de Voltaire. » Il n'y avait rien d'exagéré dans le récit de M. Cousin, car, ayant eu moi-même l'honneur de recevoir, dans ses dernières années, une visite de M. Clogenson, je lui fis assez facilement déclarer quelque chose d'à peu près semblable. Mais l'homme qui, dans la génération à laquelle j'appartiens, a représenté ce type dans toute sa perfection, et j'oserai dire dans son *idéal* même, c'est cet infortuné Philoxène Boyer, que tout le Paris lettré a connu. Je l'ai fréquenté pendant de longues années, et je dois rendre ce témoignage à sa pauvre mémoire que je n'ai pas connu d'homme d'une érudition aussi singulière; seulement, comme cette érudition avait été acquise non par travail patient et méthodiquement ordonné, mais par volupté fiévreuse et nervosité maladive, elle avait pris la forme d'une sorte de dilettantisme intempérant et frénétique qui empêchait de la reconnaître, ou enlevait l'envie de la reconnaître, ou permettait aux malveillants de la tourner en risée. Tout allait bien tant qu'il ne s'agissait que de causer; il y

avait en lui une surabondance de lectures véritablement diluvienne qui, sous le plus léger prétexte, et même sans prétexte, s'épanchait en torrents, en cascades, en cataractes. C'était un Niagara de citations, un fleuve des Amazones plein de rapides imprévus, entraînant tout au hasard du souvenir : poèmes, commentaires, anecdotes. Mais s'agissait-il d'écrire, c'était tout autre chose : alors les noms illustres, s'appelant les uns les autres, promenaient la pensée de l'écrivain à travers toutes les littératures, les notes s'engendraient dans le texte comme les insectes dans la matière en fermentation, et le sujet annoncé était abandonné dès la dixième ligne. Il me souvient encore d'une certaine féerie qu'il devait écrire en collaboration avec Théodore de Banville pour la porte Saint-Martin. Le sujet choisi par les deux auteurs était la légende du roi Arthur. Pour se préparer à cette œuvre destinée à être représentée devant un public si érudit, Boyer se dit qu'il était préalablement nécessaire de lire tout ce qui se rapportait à la Table-Ronde. Tout y passa, et Tressan, et cette si amusante compilation du dernier siècle, la *Bibliothèque des romans*, et M. de la Villemarqué, et M. Paulin Paris, et ce qui était alors publié de Chrestien de Troyes et autres poètes du moyen âge. Mais les sources françaises, au bout de peu de temps, lui parurent insuffisantes, et il pensa qu'il serait honnête d'y joindre les sources anglaises et les galloises même, s'il se pouvait. N'était-il pas indispensable de lire le *Mabinogion* de lady Charlotte Guest,

et la vieille compilation de sir Thomas Malory, *la Mort d'Arthur*? Boyer ne savait pas l'anglais, mais cet obstacle n'était pas pour l'arrêter. Il apprit donc cette langue, et lut tout ce qui se rapportait à son sujet jusqu'aux *Idylles du roi* de Tennyson inclusivement. Seulement, comme vous pouvez aisément le croire, au bout de toutes ces lectures, le pauvre Boyer se trouva plus enchanté que Merlin sous son aubépine fleurie, et personne plus, ni auteur, ni collaborateur, ni directeur, ne pensait encore à la féerie.

Le rôle de ce personnage littéraire fut tenu en Angleterre, pendant la seconde moitié du XVIIe siècle, par un hobereau du Wiltshire, du nom de John Aubrey. Comme il était un adepte très convaincu de l'astrologie judiciaire — William Lilly, le roi des astrologues anglais de l'époque, le comptait au nombre de ses amis ou dupes les plus intimes, — il a dressé sa *Nativité* selon tous les canons orthodoxes de cette plus ancienne des sciences conjecturales, ainsi que l'ont fait, du reste, nombre de ses compatriotes illustres, Robert Burton et sir Thomas Browne, par exemple. Nous ne sommes pas assez versé en astrologie pour dire à simple inspection de la figure de cette *Nativité* ce qu'elle présageait au pauvre Aubrey; mais il est probable qu'il y eut là quelque conjonction malencontreuse ou quelque station prolongée de son étoile auprès de quelque astre malveillant. Ce fut un mortel inoffensif au possible et baroque à l'excès. Il a pris soin de consigner dans

une sorte de registre sommaire, pour l'instruction de la postérité, ce qu'il considérait comme les principaux événements de sa vie; cela est d'une naïveté tout enfantine et quasi ridicule, qui justifie assez bien le portrait méchant avec préméditation qu'a tracé de lui Antony Wood, le célèbre historien des antiquités d'Oxford. Né si faible, qu'il fallut le baptiser par précaution aussitôt après son entrée dans le monde, il fut affligé toute sa vie de maladies bizarres, déplaisantes, et même malpropres, qu'il nous énumère complaisamment, avec indication du temps qu'elles ont duré. De quatre à douze ans, vomissements périodiques; de huit à vingt et un ans, écoulement ou fontaine purulente à la tête. En 1634, fièvre violente qui faillit l'emporter; en 1639, rougeole ou éruption cutanée; en 1648, à Oxford, petite vérole; en 1664, pendant un voyage en France, spleen et hémorrhoïdes à Orléans. Cette abondante gourme maladive semble avoir cessé de s'épancher vers les années de l'âge mûr; cependant, en 1677, nous relevons encore un abcès à la tête. Après les accidents de la maladie, les accidents du hasard, et le chapitre en est long. Il est tombé trois fois de cheval, la première fois avec contusions graves, la seconde avec fracture d'une côte, la troisième avec lésion à un certain endroit d'une sensibilité fort exceptionnelle. Il a failli se casser le cou en visitant la cathédrale d'Ely. Il a failli se noyer deux fois, et, en revenant d'Irlande, il a presque fait naufrage. Les accidents qui lui arrivent par le fait des hommes ne

sont ni moins nombreux, ni moins variés. Au Temple, il a été un jour sur le point d'être transpercé par l'épée d'un jeune étudiant. Un autre jour, dans une affaire d'élections, il s'en est peu fallu qu'il ne fût tué par lord Herbert, futur comte de Pembroke. Un autre jour encore, un gentilhomme ivre qu'il n'avait jamais vu s'est précipité sur lui pour le faire passer de vie à trépas. Et le chapitre des femmes! Aubrey vécut célibataire, mais cette précaution bien entendue ne put préserver ni contre les déceptions de l'amour, ni contre les maléfices du sexe enchanteur, un être que le guignon poursuivait sous des formes si multiples. A plusieurs reprises, il fut saisi d'admirations attendries pour diverses *gentlewomen*, mais elles lui échappèrent par la malignité de la mort ou d'autres manières non spécifiées. Une certaine Jeanne Sumner, à laquelle il paraît avoir fait quelque imprudente promesse matrimoniale non suivie d'effet, l'attaqua en cour de justice, et il en résulta un procès dont il sortit vainqueur, mais non sans dommage pour sa bourse. Ses affaires de fortune enfin furent à l'unisson de ces malchances variées. Son père lui avait laissé des propriétés considérables répandues dans six comtés. Malheureusement, ce superbe héritage était quelque peu embarrassé, et prêtait à des affaires litigieuses dont sa nature baguenaudière, distraite et crédule à l'excès, et par là probablement sans défense contre les parasites que nourrit la chicane, le rendait parfaitement incapable de se débrouiller. Aussi voit-on cette fortune fondre comme neige sans une

gestion malhabile par l'effet de la pompe aspirante des gens de loi, peut-être aussi par suite de sa camaraderie avec les astrologues, alchimistes, possesseurs de secrets merveilleux, probablement encore par ses manies de collectionneur qui durent plus d'une fois le faire prendre pour dupe et l'induire en dépenses stériles [1]. Il en résulta que ses dernières années se passèrent dans une gêne très étroite; et que même, s'il faut en croire Anthony Wood, il en fut réduit à vivre, comme on dit vulgairement, aux crochets de diverses personnes de sa famille et de son intimité. « C'était un esprit sans ressources, une tête à lubies, toujours dans la lune, et s'il n'était pas fou, il ne s'en fallait guère », dit ce même Anthony Wood; et il faut convenir que, si ce signalement est assez peu amical, il est en assez parfait accord avec le caractère que fait supposer le résumé biographique qu'Aubrey a tracé lui-même.

1. Une circonstance curieuse, quasi historique, se rapporte à l'une de ces propriétés d'Aubrey. Le 3 novembre 1099, la mer ensabla sur la côte du Kent une étendue considérable de terres qui avaient fait partie des immenses domaines de ce comte Godwin, si puissant sous Édouard le Confesseur, le père de Tosti et d'Harold, terres qui, par suite de cet accident, sont appelées depuis cette époque *sables de Godwin.* Or Aubrey possédait dans ce même comté de Kent des terres que la mer mit aussi à mal et qui finirent par ne lui plus rien rapporter, de quoi il s'afflige fort. Mais s'il s'afflige, il ne s'étonne nullement, car il était né un 3 novembre, jour qu'il considérait comme fatidique, et comme le 3 novembre était justement le jour où les propriétés du comte Godwin avaient été submergées, il est évident pour lui que ses propriétés ont subi l'influence de cette date, comme l'avaient subie, 580 ans auparavant, celles du comte saxon.

Le même guignon le poursuivit dans la vie intellectuelle. L'étude des antiquités anglaises avait été mise en faveur au XVIIe siècle par plusieurs hommes éminents, notamment par Camden et sir William Dugdale, qui, au moment même où la vieille Angleterre allait disparaître sans retour, s'étaient consacrés avec zèle, avec piété, avec tendresse, à en conserver une image d'une familiarité vivante et d'une minutieuse ressemblance. Aubrey s'éprit dès sa jeunesse de ces études, et il les poursuivit toute sa vie, mais avec un enthousiasme intermittent et une activité à bâtons rompus qui ne lui permirent d'atteindre à aucun résultat sérieux. En 1659, il y eut dans son comté natal du Wiltshire une réunion de *gentlemen* férus, comme lui, d'amour pour le passé de leur province. Ils convinrent de s'en partager la description, et Aubrey accepta de se charger de la région du Nord. Tout ce qui nous reste de ce projet est un compte rendu écrit en 1671, douze ans après la réunion dont nous venons de parler. Ce petit morceau, où se rencontrent quelques phrases éloquentes, n'est pas cependant pour faire regretter outre mesure qu'Aubrey n'ait pas achevé sa tâche. C'est une sorte de portrait du bon vieux temps, écrit avec une candeur qui porte la marque certaine de la crédulité, et dans un sentiment de vénération donquichottique d'où l'esprit critique est entièrement absent, quelque chose comme une élucubration de l'Oldbuck ou du Dominie Sampson de Walter Scott avec plus de sérieuse information. Aubrey semble avoir écrit toutefois une partie de sa

description, mais la vieillesse le surprit avant qu'il eût achevé sa tâche qu'il légua à l'évêque Tanner, et son travail incomplet est allé dormir à Oxford, probablement dans le *museum* de son ami Elias Ashmole, en compagnie de tous ses autres papiers, pour le plus grand profit des chercheurs de l'avenir, car ces papiers d'Aubrey sont au nombre des documents les plus souvent cités par les érudits modernes. Pour le plus grand profit de ses rivaux en érudition aussi, car il paraît bien qu'Anthony Wood, entre autres, a largement bénéficié des travaux de ce pauvre homme sans défense qu'il prétendit ne pas connaître après l'avoir mis à contribution pour ses *Fasti oxonienses*. On voit qu'Aubrey appartenait à la famille de ces laborieux pour lesquels ont été faits les fameux vers :

Sic vos, non vobis, vellera fertis oves....

Ridicule ou non, ce naïf John Aubrey n'en a donc pas moins rendu aux lettres des services réels, et il les a servies vraiment de plus d'une façon, car il a été un des membres fondateurs de la Société royale de Londres, et son nom reste attaché à l'origine de ce corps célèbre comme celui d'un Chapelain à l'origine de notre Académie française.

C'est un an seulement avant sa mort, arrivée en 1697, qu'Aubrey paraît avoir renoncé à sa description du Wiltshire, mais cette résolution semble l'avoir quelque peu embarrassé. Il se trouvait parent par

alliance à un degré plus ou moins éloigné du lord Abingdon de cette époque, et il en avait reçu l'hospitalité à son château de Lavington. Aubrey avait d'abord décidé de lui dédier sa description en manière de remerciements, mais l'abandon qu'il faisait de son œuvre le laissait maintenant sans moyen de prouver sa reconnaissance, et il tenait à la prouver. Alors il vint à penser que, dans sa longue vie de paperassier curieux, il avait assemblé sur le monde invisible et sur les communications de ses habitants avec notre monde visible — songes, apparitions, présages, — quantité d'extraits de lecture, de notes, de notules, de souvenirs personnels, de souvenirs de conversations, de lettres à lui écrites par nombre de ses frères en superstition. Il réunit tout cela avec un semblant d'ordre sous le nom de *Miscellanées*, et l'offrit à Sa Seigneurie par une petite préface dont les termes résignés et respectueux sont vraiment pour toucher. Littérairement, ce petit livre est détestable. Il n'y a là ni méthode, ni style, ni mérite de pensée. La part de l'auteur y est d'ailleurs des plus maigres et s'y réduit, çà et là, à quelques lignes de commentaire aussi mince que puéril, par lesquelles il relie, tant bien que mal, pensées et anecdotes. Il n'en est pas moins fort curieux tant au point de vue psychologique qu'au point de vue historique. C'est un document d'une valeur réelle en ce qu'il nous présente rapprochées et liées en gerbe les superstitions très nombreuses et très variées qui sévirent sur l'Angleterre de son temps, et qui sont éparses isolément

chez ses contemporains. Le *Manuel*, le *Catéchisme* du parfait superstitieux anglais au XVIIe siècle, tel est le titre que ce livre devrait porter, et ce titre serait amplement justifié.

Le libre penseur Toland, qui n'était pas suspect dans ces matières, connaissait John Aubrey, et, au rapport du critique Malone, le tenait en réelle estime. « Quoiqu'il fût très superstitieux, disait-il, ou qu'il parût l'être, il était parfaitement exact dans ses exposés de faits. Or, ce n'était pas de ce qu'il pensait que j'avais souci, mais de ce qu'il savait. » A la bonne heure! voilà qui est judicieusement parler. Nous pensons comme Toland, nous n'avons cure qu'Aubrey soit ou non crédule, ou plutôt nous sommes enchanté qu'il l'ait été, car ce qui nous importe, ce ne sont pas ses opinions, mais les faits qu'elles lui ont fait accepter, et qui nous permettent de reconnaître les superstitions de l'Angleterre du XVIIe siècle et d'en nommer les sources véritables.

II

A quelques exceptions près, les superstitions rassemblées par John Aubrey sont marquées de ces deux caractères : elles n'ont à peu près rien de populaire, et sont en très grande partie des superstitions de *gentlemen* et surtout de lettrés; — elles sont de date très récente, même lorsqu'elles sont anciennes, et pour

Il était d'ailleurs si plein de son sujet qu'il était arrivé à le croire réalisé; il fallait entendre M. Cousin raconter, avec ce feu dans la mimique et cet accent dans le débit qui faisaient de lui un si grand acteur, ses rencontres avec M. Clogenson. « Vous le trouvez dans la rue et vous lui dites : « Eh bien, que faites-« vous maintenant? — Dans huit jours, je publie ma « Vie de Voltaire. » — « Dix ans après, je le retrouve. « Et de quoi vous occupez-vous à cette heure? — Dans « trois jours, je publie ma Vie de Voltaire. » Il n'y avait rien d'exagéré dans le récit de M. Cousin, car, ayant eu moi-même l'honneur de recevoir, dans ses dernières années, une visite de M. Clogenson, je lui fis assez facilement déclarer quelque chose d'à peu près semblable. Mais l'homme qui, dans la génération à laquelle j'appartiens, a représenté ce type dans toute sa perfection, et j'oserai dire dans son *idéal* même, c'est cet infortuné Philoxène Boyer, que tout le Paris lettré a connu. Je l'ai fréquenté pendant de longues années, et je dois rendre ce témoignage à sa pauvre mémoire que je n'ai pas connu d'homme d'une érudition aussi singulière; seulement, comme cette érudition avait été acquise non par travail patient et méthodiquement ordonné, mais par volupté fiévreuse et nervosité maladive, elle avait pris la forme d'une sorte de dilettantisme intempérant et frénétique qui empêchait de la reconnaître, ou enlevait l'envie de la reconnaître, ou permettait aux malveillants de la tourner en risée. Tout allait bien tant qu'il ne s'agissait que de causer; il y

même où la puissance toute nouvelle de l'érudition se flattait de souffler sur les erreurs séculaires, l'enthousiasme de l'antiquité ouvrait à la crédulité des voies tout à fait inattendues. Tout ce qui venait de l'antiquité fut accepté comme chose sacrée. Il fallait bien croire à la divination, puisque Cicéron paraissait y avoir cru; il fallait bien croire aux révélations et avertissements des songes, puisque les historiens de l'antiquité en sont remplis; il fallait bien croire aux génies familiers, puisque Socrate en avait eu un; il fallait bien croire aux communications avec le monde invisible, puisque Platon et Plotin en avaient donné les lois; il fallait bien croire à la nécromancie, puisque Porphyre et Jamblique l'avaient pratiquée. C'était le *magister dixit* du moyen âge qui continuait sous l'invocation d'autres patrons. Les récentes doctrines de géologie nous ont appris que les changements de notre planète se sont opérés par voies insensibles plutôt que par cataclysmes; les récents historiens de nos origines modernes nous ont appris que l'invasion barbare se fit par infiltrations lentes et continues plutôt que par déluge soudain, et il serait vraiment temps que la critique renonçât à présenter la Renaissance comme cette parfaite antithèse du moyen âge que beaucoup s'obstinent à y découvrir. Loin de détruire les superstitions du moyen âge, la Renaissance, au contraire, leur prêta main-forte et les justifia par les témoignages de l'antiquité et l'autorité de ses grands écrivains. Le merveilleux chrétien vieillissant mis en pièces et plongé dans la

cuve en fermentation de la Renaissance en sortit rajeuni comme Eson du chaudron de Médée, et réciproquement par ce contact avec le moyen âge le merveilleux de l'antiquité se trouva christianisé. « Les bons et les mauvais anges nous viennent de plus loin que notre religion, disait sir Thomas Browne, car ils nous viennent de Platon » ; à quoi il ajoutait implicitement : « Et il n'y a aucune raison de douter des allégations de Platon, puisqu'elles nous sont confirmées par le christianisme ». Comme exemple de merveilleux antique christianisé, voyez la fortune singulière que l'érudition fit aux oracles de compte à demi avec la théologie. Qui donc, en lisant les historiens de l'antiquité, n'a été frappé du nombre prodigieux d'oracles dont les événements se chargent de justifier les avertissements amicaux ou les équivoques perfides? C'est, disait la Renaissance (après le moyen âge, qui a émis exactement la même opinion, mais sans le même luxe d'érudition), que ces oracles étaient les voix des démons qui dominaient l'ancien monde et y avaient pris le titre de dieux sous lequel ils se faisaient adorer. Cette opinion se prolongea si tard et fut si généralement acceptée qu'un des premiers en date des livres de notre XVIII[e] siècle, l'*Histoire des oracles* de Fontenelle, fut écrit tout spécialement pour la réfuter, et pour rendre à l'imposture et à la politique ce qui n'appartenait pas aux démons.

Et la sorcellerie! A coup sûr, il serait mensonger de dire que c'est la Renaissance qui l'a mise au

monde; cependant, il est remarquable qu'elle n'a eu toute sa puissance que lorsque le pédantisme classique s'est rencontré avec le pédantisme théologique. L'ère véritable des procès de sorcellerie ne commence qu'au XIVe siècle, avec la première Renaissance, en sorte que cette lugubre épidémie se trouve contemporaine de Pétrarque et de Boccace, de Chaucer et de Froissart; je ne cite ces noms illustres que pour mieux faire remarquer le contraste étonnant qui existe entre les lumières qu'ils représentent et la chose ténébreuse par excellence. Le temps marche, et, bien loin de s'effacer, ce contraste va grandissant au profit de la chose de ténèbres, qui voit son influence s'accroître de toutes les impostures renouvelées de l'antiquité. Ce n'est pas au moyen âge, c'est au XVIe siècle et dans la première moitié du XVIIe siècle que la sorcellerie a trouvé ses historiographes, ses théoriciens, ses croyants fanatiques, et l'enfer ses géographes et ses statisticiens. Or ceux-là ne sont pas d'obscurs exorcistes ou des moines ignorants; ce sont des savants sérieux, dont quelques-uns presque illustres : Corneille Agrippa, Cardan, Delrio, Bodin, Jacques Ier, etc. Et cette imposture monacale, si vaillamment raillée par Rabelais, Ulrich de Hutten, Calvin et autres, n'est-il pas vrai qu'elle ne disparaît que pour faire place à un autre genre d'imposture mise expressément au monde par la Renaissance, l'imposture savante et lettrée? Que ne vit-on pas en ce genre dans ce siècle où Calvin écrivit son redoutable pamphlet sur les faux miracles et les fausses reliques!

Corneille Agrippa n'avait-il pas un diable attaché au collier de son chien? Paracelse n'en avait-il pas un autre emprisonné dans la poignée de son épée? Cardan ne fut-il pas servi pendant de longues années par un démon que son père avait mis en esclavage à son profit? Le pauvre Torquato Tasso n'avait-il pas (bien sincèrement celui-là!) son démon familier avec lequel on l'entendait disputer de longues heures? Et la magie! Savants et grands de la terre à la fois ne se plaisaient-ils pas à croire, et surtout à laisser croire, qu'ils en connaissaient les secrets? Le XVIIe siècle avait deja vingt ans lorsque Robert Burton écrivait dans son *Anatomie de la mélancolie* cette phrase curieuse : « Néron et Héliogabale, Maxence et Julien l'Apostat ne furent jamais aussi adonnés à la magie que le sont aujourd'hui quelques-uns des princes et des papes mêmes ». A princes ajoutez savants, et à papes théologiens, et cette phrase sera bien mieux encore l'expression de la vérité. Le moyen âge n'a pas ignoré l'astrologie judiciaire; cependant il nous semble que la pratique de cette science y a été fort intermittente et en somme assez faible; mais tous les livres de la Renaissance en sont remplis, et toute l'histoire politique des XVIe et XVIIe siècles porte la marque de son influence.

Voilà bien des superstitions au compte de la Renaissance, et nous pourrions continuer longtemps. Un dernier exemple pour finir, le plus intéressant peut-être. Quel curieux et amusant essai on pourrait écrire sur l'interprétation philosophique des textes par les

hommes de la Renaissance! Combien de fois il leur arrive d'ajouter un sens occulte au sens apparent, et de mettre une superstition là où il y a un fait de nature, en sorte que les plus explicables mouvements de l'âme se trouvent transformés en opérations de magie, et les plus simples phénomènes en influences mystérieuses. C'est ce qui leur arrive notamment pour toutes les choses de l'amour : regards, sourires, inflexions de la voix, rougeurs, pâleurs, chauds rayonnements du désir, froids rayonnements du mépris ou de la haine. Tout poète érotique se trouve ainsi quelque peu transformé en professeur de magie, et il ne faut pas prendre ce mot de magie dans le sens à demi métaphorique que nous lui donnons aujourd'hui lorsque nous parlons de l'amour, mais dans le sens le plus littéral possible. Cette puissance des regards amoureux ou haineux équivaut pour eux à quelque chose de très analogue à ce qui s'appelle aujourd'hui magnétisme, hypnotisme, suggestionisme, c'est-à-dire qu'une âme a par le regard la puissance de s'enchaîner une autre âme, mieux que cela, d'en *modifier la substance*. « Les regards de l'envie et de la malice blessent subtilement aussi, dit notre Aubrey, qui vient de parler des regards de l'amour; l'œil de la personne malicieuse *infecte* réellement et rend malade l'esprit de l'autre. » Notez cette expression d'*infecter* par le regard; elle se rencontre fréquemment chez les écrivains de la Renaissance, et dit comment il faut entendre leur pensée sur cette fascination de l'œil. Il y a tel passage de

Marsile Ficin où, avec une audace qui n'appartient qu'à la seule Renaissance, et dans la Renaissance qu'à la seule Italie, cette prise de possession d'une âme par une autre âme au moyen de cette *infection* du regard est décrite et expliquée de manière à lever tous les doutes. Si la crédulité populaire des divers pays n'avait pas inventé le mauvais œil, les hommes de la Renaissance auraient aisément comblé cette lacune.

Ce que nous venons de dire pour la Renaissance peut se dire également pour la Réforme, avec cette aggravation que les superstitions qui lui furent propres ou qui reçurent d'elle une vie nouvelle ne s'attaquèrent pas seulement aux lettrés, mais descendirent dans les plus humbles classes du peuple. La Réforme put bien attaquer un certain nombre de superstitions extérieures, mais pour toutes celles qui étaient d'essence morale et étroitement attachées au fond de l'âme, elle les rendit plus formidables qu'elles n'avaient jamais été. Il est une croyance à laquelle la superstition s'accroche avec une facilité exceptionnelle, qui sortit de ce grand mouvement avec une consécration terrible, la croyance au pouvoir du diable sur l'humanité. La vision que Luther avait eue du monde, le Christ et Satan se disputant la terre et se poursuivant pour s'arracher les âmes, fut réalisée véritablement par les puritains d'Angleterre. Jusqu'à la Réforme on peut dire que Satan n'avait rendu à l'humanité que des visites intermittentes; car de même que les citoyens se reposent du soin d'arrêter les cri-

minels sur les magistrats, il y avait une autorité sur laquelle les fidèles se reposaient du soin d'expulser ou de punir le grand ennemi lorsque sa présence était soupçonnée ou constatée quelque part, l'Église. Mais lorsque l'Église fut tombée et que le fidèle resta seul avec lui-même, sans autres armes que celles qu'il trouvait en lui-même, cette terreur du diable s'accrut de toutes les incertitudes du jugement privé chez des intelligences étroitement fanatiques, et de toutes les inquiétudes de la responsabilité morale chez des consciences sauvagement scrupuleuses. Et non seulement la présence de son infernale majesté devint permanente d'intermittente qu'elle avait toujours été, mais sa personne, d'invisible qu'elle était restée jusqu'alors — sauf pour ses fidèles ou ceux qui l'appelaient de toute l'ardeur des mauvais désirs, — devint visible sous les formes les plus variées, les plus familières, les plus intimes. Satan dépouilla ces formes extérieures, grotesques et repoussantes par lesquelles, pendant de si longs siècles, il avait compromis sa haute mission, en fournissant des moyens faciles de le reconnaître, et en se livrant ainsi à la risée et à la merci des gens avec qui il entrait en affaires, le front cornu, le pied fourchu, le profil caprin. Il prit des allures de *gentleman* plein de respectabilité et s'affubla des plus beaux titres : milord Carnality, prince Belzébuth, général Appollyon, duchesse Astarté. Vous reconnaissez là, n'est-il pas vrai? l'origine des robustes symboles de John Bunyan. Malheureusement il y avait là pour le puritain plus que des

symboles, il y avait de *réelles* incarnations de Satan. *Evil spirits personating men,* hommes personnifiant de méchants esprits et méchants esprits personnifiés sous formes d'hommes, ces mots étranges se lisent au titre même du livre où Cotton Mather a raconté tant de prouesses du grand ennemi. Sous ces apparences respectables ou imposantes, Satan pouvait bien tromper la vue des fidèles légers de foi, mais il ne pouvait échapper à la surveillance attentive de cet infatigable espion de Dieu qui s'appelait un puritain. Rien n'égalait son habileté à découvrir le diable chez les hommes à intelligence modérée, ennemis des excès de la logique, chez les politiques amis des compromis, chez les jolies femmes amies des plaisirs mondains et des spectacles profanes, chez les disputeurs retors aptes à trouver des matières de doutes dans des questions où il n'en trouvait aucune. Où ne rencontrait-on pas les multiples incarnations de ce tout-puissant auxiliaire de la *Scarlet woman :* à la cour, au conseil, dans le camp, dans l'église même. Oui, dans l'église, car si, au moyen âge, on l'avait vu maintes fois sous le capuchon du moine, on le surprenait maintenant sous la robe de quelque ministre presbytérien trop faible pour sa progéniture, à l'instar du grand prêtre Héli, ou de quelque prêcheur anabaptiste frauduleusement infidèle à sa mission divine, à l'instar de Balaam, pour ne rien dire des ministres de l'Église anglicane, car il va de soi que la plupart, depuis l'archevêque de Cantorbéry jusqu'au plus humble ministre de paroisse, s'ils

n'étaient pas le diable lui-même, étaient au moins ses suppôts, ses affidés et ses amis. Comme nos terroristes, les puritains allaient agrandissant sans cesse leurs listes de *suspects*, et comme leur domination fut autrement longue que celle de nos terroristes et que leur influence fut autrement puissante sur la société générale, il n'est pas douteux qu'ils ne leur aient été aussi supérieurs par l'étendue de la sévérité que par la solidité des principes. La preuve en est dans l'héroïsme à faire frémir qu'ils déployèrent contre Satan sous forme de procès de sorcellerie, de bûchers d'hérétiques, de cruelles fustigations de quakers, d'exils iniques, d'infâmes piloris, partout où ils furent les maîtres, en Écosse, par exemple, et surtout en Amérique, dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre, ainsi qu'en témoignent les livres des deux Mather, Increase et Cotton. La preuve en est encore dans le chiffre effroyable de victimes que l'accusation de sorcellerie fit pour la seule Angleterre durant le cours du XVIIe siècle, chiffre dont une bonne part leur revient incontestablement, quarante mille selon des écrivains qu'on a tout lieu de croire exactement informés [1]. Dans un livre écrit soixante et dix ans après la grande ferveur, l'*Histoire du diable*, de Daniel De-Foë, on peut voir ce qui restait encore à cette époque de cet effrayant esprit de visionnaire dangereux et d'inquisiteur laïque. Nous recommandons tout parti-

1. Ce chiffre résulte des calculs auxquels s'est livré un écrivain anglais contemporain, M. Mackay, dans un curieux livre intitulé : *Extraordinary popular delusions*.

culièrement aux curieux un certain chapitre où un pieux dénicheur de diables démontre à une dame de la condition la plus élevée qu'elle peut bien se donner pour une femme à d'autres que lui, mais qu'il sait bien, et qu'elle sait comme lui, qu'elle est une *apparition* (c'est-à-dire Satan sous une forme qu'il emprunte), et pousse la démonstration avec une insolence et un entêtement extraordinaires qui rappellent Apollonius de Tyane dénonçant la lamie qu'il a découverte chez un de ses jeunes disciples et la forçant à avouer sa nature.

Ces superstitions puritaines ne sont pas représentées dans le livre d'Aubrey aussi copieusement que les superstitions de la Renaissance, ce qui est peut-être à son honneur. Il en est tout autrement d'un troisième genre de merveilleux, plus momentané et transitoire que les deux précédents, mais plus touchant, celui qui naquit des tragiques circonstances historiques de l'Angleterre au XVII[e] siècle. John Aubrey était né à la veille de la Révolution, et sa jeunesse s'écoula au milieu des troubles civils. Il va sans dire qu'il appartenait au parti royaliste, tant par sa naissance — étant de cette *gentry* qui composa la force la plus considérable de Charles I[er] — que par sa tournure d'esprit, qui était absolument rétrospective. Il appelle Cromwell l'Attila anglais, et nous le voyons aligner d'assez médiocres vers latins en l'honneur du duc d'York (futur Jacques II). Grâce à ces sentiments, Aubrey, sans trop y penser, s'est trouvé porté à se faire le greffier de toutes les cir-

constances merveilleuses qu'un si grand événement se passant chez un peuple aussi traditionnel que le peuple anglais, et à une date encore si rapprochée du moyen âge, ne pouvait manquer d'engendrer. Sous ce rapport, son petit livre est un document historique, sinon d'une importance considérable, au moins d'une extrême commodité. Quiconque veut connaître le merveilleux de la révolution d'Angleterre, présages, prophéties, visions, apparitions, coïncidences singulières, songes révélateurs, au lieu de le glaner péniblement dans vingt auteurs différents, peut le chercher dans John Aubrey, où il le trouvera fort épars encore, mais sur un si petit espace qu'il lui sera facile de lier la gerbe.

Ce merveilleux commença de bonne heure. Lorsque le roi Jacques Ier quitta l'Écosse pour aller prendre possession du trône d'Angleterre, une sorte de vieil ermite, qui avait le don de seconde vue, vint faire ses adieux à la famille royale. Il ne porta qu'une médiocre attention à l'héritier présomptif, le prince Henri, mais s'approchant du futur Charles Ier, il se mit à pleurer sur lui comme sur un des princes les plus malheureux qui eussent jamais été condamnés à vivre [1]. Il fallait, en effet, que les menaces suspendues sur la tête du royal enfant fussent bien terribles pour que l'homme à la seconde vue eût ainsi négligé son frère, car il ne se pouvait pas qu'il n'eût pas vu le linceul funèbre enveloppant ce dernier. Henri mou-

1. Anecdote empruntée par Aubrey à l'histoire de Thomas May.

rut prématurément, et, dans l'opinion d'Aubrey, le roi Jacques fut quelque peu responsable de sa mort, par suite d'une imprudence de très lugubre nature. Comment, en effet, ce roi si savant en démonologie, si versé dans la connaissance de toutes les influences mystérieuses, avait-il eu l'idée malencontreuse de faire retirer le corps de sa mère du Northamptonshire, où elle avait été décapitée et enterrée? Retirer les corps de leurs tombes pour les transporter plus loin est chose qui porte toujours malheur aux familles, dit Aubrey, car quelques-uns de leurs membres ne manquent jamais de mourir, ce qui arriva pour le prince Henri et aussi pour la reine Anne. Une morne époque que ce règne de Jacques Ier, en dépit de ses fêtes royales, de ses exploits de gentilshommes, de ses splendides *pageans*, et de ce magnifique prolongement de la Renaissance qui continue jusque sous le règne des puritains les splendeurs de l'*Elisabethan era*, en dépit de son Shakspeare finissant, de son Bacon, de son Ben Jonson, de son Philippe Massinger, de son Robert Burton. Des signes sans nombre disaient hautement que ce qui avait été permis aux Tudors ne le serait pas aux Stuarts. On sentait venir de formidables événements, et sous les menaces de cet avenir redouté par les uns avec un abattement mélancolique, espéré par les autres avec une ardeur violente, les esprits et les cœurs, comme baignés dans l'atmosphère d'un orage indéfiniment suspendu, s'affolaient d'inquiétudes ou s'enfiévraient d'impatiences. Admirable terrain moral pour la superstition qu'une telle attente anxieuse. Un

homme d'un génie morose, d'un pédantisme vigoureusement satirique, d'une loquacité vigoureusement éloquente, fait entièrement à l'image de cette société érudite et chagrine, se rencontre juste à point pour en exprimer l'esprit et en nommer le mal aux formes innombrables. Cet homme s'appelle Robert Burton, et il écrit avec longue préméditation un quasi in-folio, intitulé *l'Anatomie de la mélancolie*, pour prouver que tous ses contemporains, lui compris, auraient eu besoin d'être purgés. Le roi trop calomnié qui préside aux destinées de cette époque en partage lui-même la sombre humeur et aurait pu ajouter à son titre royal celui de premier superstitieux de son royaume. S'il faut en croire Aubrey, sa mort fut en accord assez exact avec l'esprit de son règne. Comme il était assis devant sa cheminée, un diamant qu'il portait au doigt se détacha de son chaton, et immédiatement il expira. Or cette circonstance avait été prédite en deux vers latins avec une précision qui ne laissait rien à désirer :

> Sexte [1], verere deos; vitæ tibi terminus instat
> Cum tuus in medio ardebit carbunculus igne.

Aubrey attribue ces vers à ce George Buchanan qui, par patriotisme, paya si résolument d'ingratitude l'admiration que Marie Stuart avait pour son savoir. Or George Buchanan avait cessé de vivre plus de vingt ans avant l'accession de Jacques au trône d'Angleterre, plus de quarante-trois ans avant la

1. Jacques Ier du nom en Angleterre, VIe en Écosse.

mort de ce roi; voilà qui s'appelle voir les choses de loin. Comme il est évident que ces vers ne peuvent pas être de lui, à moins d'admettre que sa haine pour les Stuarts avait ajouté à ses autres talents le don de prophétie, ou qu'en sa qualité d'Écossais il avait la seconde vue, Aubrey émet l'opinion que dans ces vers il n'y a de Buchanan que la forme, et que la substance lui en a été fournie par quelque voyant calédonien.

Après l'avènement de Charles Ier, les pronostics continuèrent, mais avec cette différence qu'ils ne sont plus vaguement menaçants ou lointainement prophétiques, comme sous le règne de son père, mais pressants, instants, à brève échéance, montrant pour ainsi dire la main qui va frapper, la tête qui va tomber. Trois mois avant la mort du duc de Buckingham, un certain M. Towes reçut en plein jour et en plein état de veille la visite du spectre de son défunt maître, sir George Villiers, père du duc. « Je ne puis reposer dans ma tombe, dit ce moral spectre, à cause de la conduite de mon fils, et je vous prie d'aller de ma part l'exhorter à sortir du mauvais sentier où il est engagé, sans quoi il finira mal [1]. » Lorsque ce message d'outre-tombe lui fut transmis, le duc de Buckingham rit à chaudes larmes; mais trois mois après il expirait sous le poignard de Felton, sans avoir même le temps de se repentir de son incrédulité.

1. Cette anecdote est rapportée par Clarendon. Aubrey la tenait directement des personnes qui prétendaient avoir été les témoins ou les premiers informés de l'apparition.

L'avertissement sinistre que le vieux voyant d'Écosse avait donné si longtemps auparavant au futur Charles Ier se renouvela aussi sous des formes variées, dont une est faite plus particulièrement pour nous toucher, car ce sont de grands artistes et d'inoubliables œuvres d'art qui sont cette fois les prophètes de malheur. « Comme le buste de Charles Ier, œuvre de Bernin, était transporté à Londres par la Tamise, un oiseau étrange, dont les bateliers n'avaient jamais vu le pareil, laissa tomber une goutte de sang ou de quelque chose semblable à du sang qui fit sur le marbre une tache qu'on ne put effacer. Ce buste avait été sculpté d'après un dessin d'Antoine Van Dyck, et le sculpteur avait trouvé le front défectueux, comme portant des signes d'extrême malheur. Le front était en effet partagé par une ligne allant de haut en bas, ce qui est un très mauvais signe en métoposcopie. » Rapprochons de ce pronostic mélancolique le très curieux fait suivant que Charles Ier racontait lui-même, paraît-il. « Lorsque j'étais tout nouvel étudiant à Oxford, dit Aubrey, j'avais coutume d'aller à Christ Church pour voir souper le roi Charles Ier, et une fois je lui ai entendu dire qu'un jour qu'il chassait au faucon en Écosse, ayant chevauché jusqu'à l'endroit où était la proie, il avait trouvé que la compagnie de perdreaux s'était tournée contre le faucon, et je me rappelle cette expression qu'il ajoutait : « Et je jurerais sur « le saint livre que c'est vrai! » Lorsque je revins à ma chambre, je racontai cette histoire à mon pré-

cepteur; il me dit que la compagnie de perdreaux était Londres. » A la bonne heure! voilà un pronostic non plus vague et puéril, mais précis et pour ainsi dire plastique. Et qu'il est bien en rapport exact avec son objet, qu'il symbolise autant qu'il l'annonce! Cela donne à l'esprit le même genre de plaisir qu'une image bien venue ou une allégorie bien trouvée. Je ne connaîtrais rien d'aussi directement prophétique que cette compagnie de vaillants perdreaux insurgés contre l'oiseau royal, si la baleine, qui, quelques années plus tard, sous Cromwell, vint se promener dans la Tamise et se faire prendre à Greenwich, n'était pas également une image anticipée, aussi fidèle que possible, de la carrière où l'Angleterre commençait à s'engager et où elle allait mériter le nom de Léviathan des mers.

Lorsque éclatèrent enfin ces troubles civils que William Tyndal avait prédits, selon Aubrey, dès le commencement du règne d'Élisabeth, les signes funestes se mirent à pulluler avec une abondance extraordinaire. La plupart sont des accidents fort naturels, et tels qu'il s'en rencontre dans la vie de tout homme heureux ou malheureux, menacé ou en sécurité : portraits qui se détachent de la muraille, têtes de sceptre qui tombent à terre, tourmentes malicieuses qui retardent ou empêchent un départ, étendards royaux qui refusent de rester collés le long de leurs hampes et veulent vaillamment se tenir déployés comme par opiniâtre fidélité au roi dont ils portent les couleurs, signes dans le soleil sous la

forme de quelque jeu de lumière inaccoutumé (arc-en-ciel merveilleux, aurore boréale, météore quelconque); mais les événements se chargeaient de donner à ces accidents la valeur prophétique qu'ils n'avaient pas par eux-mêmes. Par exemple, lorsque le procès de Laud commença, on se rappela que le portrait de l'archevêque était tombé dans son cabinet quelque temps auparavant, et on comprit la signification de cette chute. De même, lorsque le roi Charles fut condamné, tous ceux qui, pendant le procès, avaient vu la tête du sceptre se détacher, pouvaient dire qu'ils connaissaient d'avance la condamnation. L'extrême agitation des âmes, pendant cette terrible période, nous est encore visible à ces pauvres signes qu'elles cherchaient partout avec l'avidité de la passion et qu'elles tiraient dans les sens les plus contraires pour légitimer leurs colères ou les mettre d'accord avec leurs haines. Plus d'un cavalier pris de tristesses rétrospectives remarqua sans doute, comme Aubrey, que la querelle du roi avec son Parlement avait commencé le 3 novembre 1640, et que c'était un jour de bien mauvais augure, car c'était le jour où, un siècle auparavant, le roi Henri VIII avait pris le titre de chef de l'Église; d'autre part, plus d'un puritain zélé y vit la preuve que cette adultère usurpation des pouvoirs de Dieu allait disparaître, condamnée qu'elle était dans les secrets de l'éternité comme elle l'était dans les âmes des vrais fidèles. Sous l'obsession des anxiétés du temps, les vieilles superstitions connues engendrèrent

des variétés nouvelles d'elles-mêmes. On connaît l'habitude qu'avaient les gens de la Renaissance de consulter, dans les circonstances graves, quelque livre vénéré; Panurge a rendu célèbre parmi nous les sorts virgiliens [1]. Il arriva non seulement que le *prayer book* fut consulté pour connaître la volonté divine, mais que la liturgie anglicane fit d'elle-même spontanément office de prophétie. Ainsi, le 11 d'un certain mois d'été (ni le mois ni l'année ne sont donnés par Aubrey) fut remarquable par des attroupements tumultueux en faveur du Long Parlement; or il se trouva que les psaumes de ce jour, pour les offices du matin et du soir, ne parlant que de troubles et de révoltes, étaient en parfait accord avec les événements. Une autre fois, il arriva que la leçon du service lue devant le roi Charles roula sur le procès du Christ, de quoi le roi eut grand déplaisir, croyant que l'évêque qui officiait l'avait fait exprès; mais l'évêque se justifia aisément en présentant le service du jour et montrant que, s'il y avait un auteur à ce cruel hasard, c'était Dieu même.

On aura pu remarquer le rôle important que joue, comme agent prophétique, le don de seconde vue [2]

1. Pendant son séjour à Oxford, le roi Charles Ier fut invité par lord Falkland, qui cherchait à le distraire, à consulter les sorts virgiliens, et il tomba sur la partie la plus menaçante des malédictions de Didon au départ d'Énée.

2. La meilleure partie du livre d'Aubrey est celle qui est consacrée à la seconde vue. L'enquête qu'il ouvrit pour se renseigner à ce sujet auprès de ses correspondants est conçue dans un esprit très suffisamment philosophique et conduite avec une logique qu'il n'apporte guère dans d'autres ma-

dans toutes ces anecdotes. Ce don appartenant, ainsi qu'on le sait, très particulièrement aux Écossais, la répétition de ces oracles lugubres acquiert une importance historique, car ils éclairent les sentiments de l'Écosse presbytérienne pour cette race royale issue de son sein et suffisent à expliquer l'ardeur avec laquelle elle s'unit à l'Angleterre pour la combattre. Ce sont ces voyants écossais qui ont commencé, ce sont eux qui vont achever le court tableau que nous avons voulu présenter. Voici encore une de ces prophéties qui, pour l'exactitude, ne laisse rien à désirer, puisqu'elle s'est accomplie de point en point. « Sir William Dugdale m'apprit aussi ce qui suit sur le major (depuis lord) Middleton, qui le rendit dans les Highlands en vue d'y former un parti pour le roi Charles Ier. Un vieux gentilhomme,

tières. Les questions sont bien et nettement posées. Ce don est-il héréditaire ou purement individuel? Si on l'acquiert individuellement, peut-on le transmettre, et commencer ainsi une race de voyants? Comment ce don vient-il à se manifester d'abord? S'étend-il au passé aussi bien qu'à l'avenir? Comment voit-on le fait futur, en esprit ou par le moyen d'apparitions? Les voyants sont-ils hommes pieux et d'habitudes vertueuses? Enfin, ce don entraîne-t-il pour celui qui le possède fatigue ou altération de santé? Sur ce dernier point, les correspondants d'Aubrey lui révèlent un fait fort curieux, c'est que les voyants arrivent à voir des apparitions même lorsqu'il n'y en a pas, c'est-à-dire qu'il passe devant leurs yeux en processions interminables, en foules compactes pour ainsi dire, des ombres dont ils ne distinguent pas plus l'individualité que nous ne distinguons les passants dans une rue très fréquentée; et cela, paraît-il, sans une minute de relâche, ce qui fait souhaiter souvent au voyant d'être débarrassé de ce don fatal. Aubrey est, je crois, le seul à mentionner ce fait.

qui avait le don de seconde vue, vint et lui dit que la tentative était bonne, mais qu'elle serait sans succès, et qu'en outre ils mettraient le roi à mort. Il ajouta que diverses autres tentatives seraient faites, mais toutes en vain; que son fils reviendrait et ne régnerait pas d'abord, mais qu'à la fin, cependant, il serait restauré. » Il est permis de croire que cette seconde vue écossaise consentit à s'assoupir quelque peu sous le prince voluptueux et finement politique dont nous venons de voir annoncer la restauration, car nous ne trouvons dans Aubrey aucun pronostic de ce genre concernant son règne; mais, sous celui de Jacques II, elle se réveilla plus intrépidement visionnaire que jamais, seulement cette fois ce ne fut pas seulement à la personne royale que ses prophéties s'appliquèrent, ainsi qu'en témoigne le mélancolique fait suivant : « J'étais présent, écrit un des correspondants d'Aubrey, lorsque Archibald Macdonald prédit devant lord Grant, sa femme et quelques autres personnes, que le duc d'Argyle, dont on ne connaissait pas alors le lieu de résidence et dont on n'avait aucune nouvelle, arriverait dans les Highlands de l'ouest, deux ans plus tard, qu'il y soulèverait une révolte, mais que les révoltés se diviseraient et se disperseraient, et que le duc serait par malheur pris et décapité à Édimbourg, où sa tête serait placée sur le Talbooth, comme y avait été celle de son père, toutes choses qui arrivèrent en 1685, date marquée par la prophétie. »

III

Daniel Defoë, qui est un témoin si important et si peu suspect pour tout ce qui concerne les opinions populaires, nous dit, dans son histoire de *la Peste de Londres*, que le peuple anglais du commencement de la Restauration fut un des plus superstitieux qui aient jamais existé. Nous n'avons aucune peine à le croire en voyant quelles erreurs et quelles illusions hantaient encore les classes les plus cultivées de la société, savants, érudits, médecins, ministres de l'Église. Aubrey est ici une véritable autorité, car, de même que pour le passé il ne reproduit guère que les superstitions lettrées, pour le présent il ne s'adresse qu'aux superstitions de la haute société et ne prend jamais ses anecdotes dans les rangs populaires. Comme les semblables s'attirent aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, les amitiés et relations mondaines d'Aubrey étaient faites absolument à son image; les noms de ses deux intimes, William Lilly, le roi des astrologues anglais de l'époque, et Elias Ashmole, le disent suffisamment. En sa qualité de parfait superstitieux, il se trouvait donc comme un centre pour tout ce qu'il y avait de superstitieux en Angleterre. Partout où il y a un médecin qui guérit par le moyen des charmes, un ministre de l'Église qui exorcise des esprits, une dame qui a eu des visions, un gentilhomme qui a eu

des songes, Aubrey est sûr de l'avoir pour correspondant ou collaborateur. Eh bien, regardons un peu l'image de cette société dans le miroir fêlé qu'il nous présente, en complétant le tableau par les souvenirs de nos propres lectures sur cette époque. Le nombre des hommes célèbres par leurs talents, illustres par leur naissance, respectés par leurs vertus que nous allons surprendre en flagrant délit de superstition est à n'y pas croire. Quoi! ce sont là les contemporains, quelquefois les acteurs ou les fauteurs de cette révolution d'Angleterre, qui s'est attaquée au droit divin de la royauté comme étant une superstition politique! Quoi! ce sont là les contemporains de Hobbes, les prochains lecteurs de Bolingbroke, de Shaftesbury, de Toland et de Pope! Jamais cette force de la tradition, qui a fait en partie la grandeur de l'Angleterre, en réglant sa marche et en la retenant contre toute précipitation de mouvement, n'est apparue avec plus de puissance que dans ce fait, petit d'apparence, mais si important par le rayon, à la fois aigu et blafard, comme le jet de lumière d'une lanterne sourde, dont il éclaire la nature du génie anglais.

Cette maladie de la superstition sévit à peu près également sur tous les partis, sauf chez les ex-cavaliers et le très haut torysme; encore y aurait-il des réserves à faire sur ce point. Ils y passent tous, violents et modérés, mais plus particulièrement les modérés, centre droit et centre gauche, comme nous disons en France, bons anglicans sans ferveur exagérée, dévoués royalistes sans zèle indiscret, honnêtes

presbytériens sans trop de fanatisme, hommes de compromis de tout plumage et latitudinaires de tout ramage, chrétiens philosophants et philosophes évangélisants. En écrivant ces derniers mots, je pense surtout à sir Thomas Browne, que je rencontre au nombre des correspondants d'Aubrey; ils sont la définition exacte de cet homme éloquent et original. Si, dans cette seconde partie du XVII[e] siècle anglais, l'indépendance de la pensée a été représentée avec une dignité sans raideur, c'est bien par sir Thomas Browne. Le latitudinarisme de son esprit lui permet de tout comprendre, la tolérance de son cœur lui permet de tout sentir. Si quelqu'un, à cette heure avancée du siècle, conserve encore un rayon de ce platonicisme qui fut une des âmes de la renaissance anglaise, c'est sir Thomas Browne. Si quelqu'un, dans cette société insurgée du bas en haut contre les *erreurs papistes*, conserve l'intelligence des doctrines et le respect attendri des pratiques du culte catholique, c'est sir Thomas Browne. Chrétien sincère, il l'est à toutes ses pages, quoi qu'on en ait dit; libre penseur, il l'est au point d'avoir été soupçonné d'athéisme. Personne depuis Bacon n'a été un plus vaillant pourfendeur d'*idoles* : *idoles* du forum, *idoles* du théâtre, *idoles* de l'académie; s'il n'en est aucune qu'il démolisse bien sérieusement, il n'en est aucune à laquelle il ne jette au moins sa pierre en passant. Eh bien, cet homme, si tolérant et d'esprit si ouvert, n'hésite pas à admettre que Satan a parmi nous des sujets avec lesquels il est en communication directe

et régulière, faux prophètes, devins, magiciens, sorciers et sorcières. En conséquence de cette opinion, il viendra affirmer en justice qu'il y a réellement des sorcières et que les lois édictées contre elles peuvent être appliquées par le magistrat en toute tranquillité de conscience. Il a ainsi imprimé à sa renommée une tache de sang, mais avec une telle bonne foi qu'il est mort sans se douter de son méfait et qu'il a pu échapper au châtiment du remords.

Du commencement des troubles civils à la chute de Jacques II, c'est-à-dire pendant le cours entier de la révolution d'Angleterre, Richard Baxter fut l'oracle des presbytériens, et son nom est encore aujourd'hui cité avec honneur par les théologiens et les historiens. Nombre de nos lecteurs le connaissent certainement par Macaulay. C'est ce Richard Baxter qu'ils peuvent se rappeler aux *Assises sanglantes* si violemment invectivé par le grand juge Jefferies : « Richard, Richard, tu es aussi plein de perversité qu'un œuf est plein de nourriture! » Après avoir été pendant toutes ses vertes années un très ardent pourchasseur de sorcières, cette lumière des dissidents composa, peu avant sa mort, un livre portant ce titre significatif : *l'Existence certaine du monde des esprits*. Il cherche à y établir qu'il y a communication incessante et comme commerce quotidien entre le monde naturel et le monde surnaturel, et, pour ce faire, il ne craint pas de prendre ses autorités dans les superstitions foncièrement populaires. Ce n'est pas sans surprise qu'on le voit, par exemple, citer comme

preuves de ces relations entre esprits et humains, les *chandelles de mort* (*corpse candles*, ou en cambrien *canhwyllan cyrph*) du pays de Galles. Ceux qui ont lu la charmante excursion de George Borrow dans le pays de Galles savent en quoi consiste cette superstition. Ce sont les feux follets faisant office de prophètes pour les morts prochaines, principalement pour les morts par submersion. Lorsqu'on aperçoit une de ces lumières dansantes, on peut se tenir pour sûr que l'arrivée d'un cadavre n'est pas loin. Il faut aussi faire très attention à la marche de la lumière et aux circuits qu'elle parcourt, cela indique la manière dont la mort s'accomplira et quel chemin suivra le trépassé pour aller à sa demeure dernière. Ainsi on vit un jour une de ces lumières courir, comme prise de vertige, tout le long d'une certaine rivière, sans fin ni trêve, pendant un fort long temps; on eut l'explication du fait lorsque, quelques jours plus tard, une jeune amazone se fut noyée après avoir longtemps monté et descendu la rive pour trouver un gué sans pouvoir y réussir. Les adeptes du *spiritisme* seront aussi heureux d'apprendre qu'ils comptent Richard Baxter parmi leurs précurseurs. Comme les *corpse candles*, les *rapping spirits* sont essentiellement d'origine galloise [1]; mais nul n'est prophète dans son pays, pas plus les superstitions que les superstitieux, et c'est en

1. Un des hommes les plus remarquables de l'Angleterre du moyen âge, Gérard le Cambrien, le précepteur de Jean sans Terre, dans son *Itinéraire du pays de Galles*, écrit à la fin du XIIe siècle, a raconté longuement les prouesses de ces esprits tapageurs qui se riaient même des exorcismes.

Amérique que les *rapping spirits* devaient arriver à la haute fortune et aux brillantes destinées que vous savez. En Angleterre, et à cette fin du XVIIe siècle, on voit par le livre de Baxter qu'ils n'étaient encore que des agents d'édification qui venaient avertir le fidèle de se détourner du mal, de fuir l'ivrognerie et autres vices qui menaçaient d'une mauvaise mort. Ils ont progressé avec le temps, et ils ont porté de nos jours des messages plus variés, plus équivoques et plus amusants.

Isaac Walton est l'auteur d'un de ces livres, comme il s'en rencontre un ou deux dans chaque pays, qui ont eu l'heureuse fortune de se faire accepter même des ignorants les plus épais. *Le Pêcheur accompli, ou la récréation de l'homme contemplatif*, il n'est pas de si humble ménage rustique où ce livre ne se rencontre sur la même planche que la Bible de famille, entre le *Common prayer book* et le *Livre de cuisine*. C'est un traité sur la pêche, agréablement dramatisé sous forme de dialogue, qui se propose un but d'édification autant que d'amusement, un livre fait à l'image de son auteur et comme lui tout innocence. Je ne connais, dans aucune littérature, d'homme qui inspire plus invinciblement le respect que ce candide Isaac Walton. Une âme toute blanche, sans artifice aucun d'écrivain, qui croit à la vertu, à la morale, à la religion et en parle naïvement, comme *si c'était arrivé*, pour employer le langage de nos jours. Il était si naturellement bien né que, laissé orphelin tout jeune et élevé dans la profession fort bourgeoise de mercier,

on le voit aller de lui-même, comme par un mouvement instinctif et inconscient, vers la société des plus honnêtes gens, des plus lettrés, et même des plus nobles, dignitaires ecclésiastiques, diplomates, poètes, lui inconnu et sans titre aucun, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il conquiert leur amitié d'emblée, sans effort, et qu'il est reçu parmi eux sans le plus petit étonnement. Il a été l'ami de Ben Jonson, de Michel Drayton, de Donne, de George Herbert, de sir Henri Wotton. En reconnaissance de leur amitié, il a écrit les biographies de plusieurs d'entre eux, œuvres d'un art tout naïf, exquises par la sincérité et l'amour de tout ce qui est honnête. Lisez dans ces biographies les récits de songes et d'apparitions qui sont racontés avec un tel caractère de bonne foi, que non seulement on voit que l'auteur ne doute pas de leur vérité, mais que l'idée ne lui vient même pas de chercher s'il y aurait à ces étrangetés des explications autres que merveilleuses.

Après Camden, il n'y a pas, au XVIIe siècle anglais, d'érudit supérieur à sir William Dugdale, l'auteur du *Monasticon anglicanum*, le généalogiste de l'aristocratie anglaise, l'historien de la cathédrale de Saint-Paul. Or, nous trouvons ce grave érudit, dans le livre de John Aubrey, aussi croyant aux apparitions que l'éloquent sir Thomas Browne l'était aux sorcières, et tout disposé à en attester l'authenticité sous serment, si cela était nécessaire. Il est un des cinq ou six témoins qui ont certifié l'apparition de sir George Villiers, le père du duc de Buckingham. Nous l'avons

vu raconter à Aubrey comment lord Middleton avait été informé, par un voyant écossais, de la manière dont tourneraient les événements révolutionnaires. Il racontait encore que ce même lord Middleton avait fait, avec un de ses amis d'Écosse, la convention que celui qui mourrait le premier viendrait donner à l'autre des nouvelles du *par-delà*, et lui porter aide s'il en avait besoin. Middleton, ayant été fait prisonnier au combat de Worcester, fut enfermé soigneusement sous trois serrures à la tour de Londres. Comme il était un soir dans son lit, plongé dans de mélancoliques réflexions sur le peu de chances que ce luxe de précautions lui laissait de s'échapper, son ami lui apparut tout à coup, lui dit qu'il était mort et qu'il venait l'avertir que sous trois jours il pourrait s'évader, ce qui arriva en effet. Puis, quand le spectre eut délivré son message, il fit une gambade et s'évanouit en prononçant deux très mauvais vers, qui faisaient allusion aux événements d'alors, et peuvent se traduire à peu près ainsi :

Givenni, givanni, il est bien surprenant
Dans le monde de voir si soudain changement.

En érudit consciencieux, sir William Dugdale citait ses autorités. Il tenait l'apparition de sir George Villiers du beau-père de sir Edmond Wyndham, et l'histoire de lord Middleton de l'évêque d'Édimbourg, et devant d'aussi honorables témoignages, il ne songe pas à douter. C'est exactement le même genre de confiance au témoignagne d'autrui que l'on rencontre

perpétuellement dans les historiens du moyen âge, dans Guillaume de Malmesbury, par exemple, pour ne citer que celui-là. « Je tiens d'un homme digne de toute foi », dit-il toutes les dix pages, et là-dessus il se met à raconter quelque superbe conte à dormir debout, qu'il a eu raison de rapporter, puisque huit cents ans après lui un Mérimée, un Heine, un Tieck en ont tiré des partis merveilleux.

Cependant, les habitudes de l'érudit le disposent, s'il n'y prend garde, à bien des superstitions, et l'on peut rejeter, si l'on veut, sur ces habitudes, la crédulité de sir William Dugdale. Voici quelque chose de beaucoup plus singulier. Thomas Hobbes, le libre penseur par excellence, l'homme qui, par haine et terreur du fanatisme religieux, avait philosophiquement établi la légitimité du despotisme, ne savait trop ce qu'il devait croire relativement aux sorcières et se montrait tout disposé à être reconnaissant envers celui qui pourrait lui donner de ce fait une explication tant soit peu rationnelle. C'est ce qui ressort très positivement d'une conversation entre le philosophe et le duc de Newcastle, que rapporte, dans son intéressante biographie de son mari, l'excentrique duchesse Marguerite. Selon elle, le duc aurait tiré de peine le philosophe en lui développant une opinion qui est, en effet, des plus remarquables, et que l'on peut lire dans le *Leviathan*, où Hobbes l'a transportée sous forme succincte et sans lui donner les développements qu'elle mérite. Fait bien curieux aussi, et qui montre à quel point la superstition était

tyrannique et souffrait peu qu'on la discutât, à peine la duchesse a-t-elle rapporté cette opinion, qu'elle est saisie de peur d'en avoir trop dit. Elle se hâte d'ajouter que le duc ne tient pas son opinion pour si absolue qu'il n'admette bien qu'il peut y avoir d'autres sorcières que des sorcières par imagination. C'est exactement la réserve qu'à peu près à la même époque faisait Malebranche, dans la partie de sa *Recherche de la vérité* où il traite des erreurs d'imagination; mais sa qualité de religieux oratorien suffit pour expliquer l'hésitation de Malebranche à rejeter l'existence de toute sorcellerie, tandis que le duc et la duchesse de Newcastle n'avaient à ressentir aucun scrupule de ce genre. Qu'avaient-ils donc à craindre? rien, si ce n'est la tyrannie de l'opinion établie et l'accusation d'irrévérence envers les pouvoirs publics, et c'est ce que la duchesse fait immédiatement sentir en disant que son mari considère comme inoffensif de penser comme il lui plaît sur les matières indifférentes, mais que, pour tout ce qui regarde les institutions fondamentales de l'Église et de l'État, il en est un si ferme adhérent, que jamais il ne maintiendra ou défendra des opinions qui pourront leur être préjudiciables. Comprenez-vous combien devait être forte et générale une superstition qui obligeait un duc de Newcastle, libre esprit véritable et chef des cavaliers, dont un grand nombre pensaient comme lui, ex-gouverneur du prince de Galles, devenu Charles II, à mettre une telle sourdine à ses opinions? Voilà aussi, ce me semble, qui peut aider à expliquer le

crime innocent de sir Thomas Browne et les innombrables victimes de l'accusation de sorcellerie.

Parmi les amis d'Aubrey, il y en avait un qui lui était plus particulièrement cher, et cela à juste titre, car il semblait avoir été fait à sa propre image. Cet ami du cœur s'appelait Elias Ashmole. Pas plus qu'Aubrey, ce n'était le premier venu, quoiqu'il fût crédule à l'excès, et, comme son ami, il a rendu aux lettres de son pays de signalés services. D'abord *solicitor* à la cour de la chancellerie, ses goûts d'antiquaire le détournèrent de la pratique des lois et l'aidèrent à se faire nommer héraut de Windsor. Il écrivit, en cette qualité, une histoire de l'ordre de la Jarretière ; mais ce n'étaient pas seulement les antiquités qui l'attiraient, il était ardent collectionneur des choses les plus diverses, et une assez grosse fortune lui permettait de satisfaire ses goûts à cet égard. Il acheta la collection de curiosités naturelles assemblée par les Tradescants, une sorte de famille de la Quintinie anglaise, qui, depuis trois générations, étaient jardiniers de la couronne. C'est cette collection, léguée par lui à l'université d'Oxford, qui a été le fondement de l'*Ashmolean Museum*. Cependant cet homme, qui a si bien mérité de la science, croyait à l'alchimie, à l'astrologie judiciaire, qu'il pratiquait avec son ami Lilly, à la médecine magique, surtout aux charmes écrits ou récités comme moyens de guérison. En voici un, comme spécimen, que son ami Aubrey a copié dans un de ses manuscrits : « *Mars, hur, abursa, aburse. — Jésus-Christ, pour*

l'amour de Marie, délivrez-moi de ce mal de dents. » Écrivez ces mots trois fois sur trois papiers séparés, et à mesure qu'il lira les mots, le malade devra brûler un des papiers, puis le second, puis le troisième. M. Ashmole dit qu'il en a vu faire l'expérience, et que le malade a été immédiatement guéri.

Anthony Wood, l'historien des antiquités d'Oxford, le biographe de ses dignitaires et des hommes illustres sortis de ses collèges, était l'ennemi de John Aubrey, et nous l'avons vu s'exprimer avec le plus profond mépris sur sa crédulité; cependant son érudition à lui-même n'était pas si bien armée de critique qu'elle le préservât de choir dans les mêmes trous que son inoffensive victime, et d'admettre comme authentiques des histoires passablement saugrenues. En voici une, entre autres, qui prouve que les spectres ont parfois des idées amusantes et touchant même au grotesque. Un certain Henri Jacob, *fellow* d'Oxford, apparut, huit jours après sa mort, à un sien cousin, médecin à Cantorbéry, qui portait le même nom que lui. Le revenant était en chemise, un bonnet blanc sur la tête, et les moustaches retroussées en croc. Un accoutrement véritablement *ludicrous*, non moins qu'*indecorous*, pour un spectre qui aurait dû avoir quelque souci de son ancienne dignité de *fellow* universitaire et de la nouvelle dignité que lui avait fait la mort. Le médecin n'eut cependant pas la moindre envie de rire, mais il se pinça pour être bien sûr qu'il était éveillé, puis il se tourna sur le flanc pour éviter la vue du spectre. Ayant repris

courage après quelques minutes, il se retourna : l'apparition était toujours là et ne s'évanouit qu'une demi-heure plus tard. Elle ne quitta pas la maison pour cela. Une servante ayant besoin de bois pour sa cuisine la trouva, toujours en chemise et en bonnet blanc, perchée sur une pile de bûches. Aubrey prétend qu'Anthony Wood lui est redevable de cette belle histoire, mais le grincheux antiquaire affirme qu'il la tenait du docteur Jacob même; toujours est-il qu'il l'a acceptée sans le moindre sourire, et gravement insérée dans lęs *Athenæ oxonienses*.

Nous ne pouvons accorder un paragraphe à chacun des illustres superstitieux dont nous trouvons les noms dans le livre d'Aubrey, ou que notre propre mémoire nous rappelle, et force nous est de nous borner à une sorte de dénombrement homérique, qui, peut-être, ne sera ni sans intérêt ni sans instruction. C'est un plaisir comparable à celui qu'on éprouverait à voir passer d'une lucarne toute l'élite d'une société. Lord Roscommon, le poète, dont la famille était menacée de tous les côtés par les troubles civils, fut par suite de ces circonstances élevé à Caen, en Normandie. Or, un jour que dans cette ville, il jouait avec ses compagnons, plein d'un entrain plus qu'ordinaire, il s'interrompit subitement au milieu de ces gaietés, et cria : « Mon père est mort ». Quelques jours après arriva d'Irlande la funèbre nouvelle; l'enfant avait alors dix ans, âge sur lequel la superstition n'a d'ordinaire guère de prise. Sir Christophe Wren, l'admirable architecte de Saint-Paul, véritable homme

de génie, rêva, en 1651, qu'il voyait un combat, et, parmi les fuyards, il reconnut un de ses parents, qui faisait partie de l'armée du roi Charles II en Écosse. Le lendemain, ce parent arriva chez le père de sir Christophe et apporta la nouvelle du combat de Worcester. Sir Roger L'Estrange, le pamphlétaire royaliste bien connu, rêva qu'à une certaine place qu'il affectionnait dans son parc il voyait un de ses domestiques venir à lui pour lui annoncer que son père s'était subitement trouvé très mal. Le lendemain, à cette même place, qu'en souvenir de son rêve il avait voulu éviter, mais où l'entraînement d'une certaine chasse le conduisit malgré lui, il vit arriver ce même domestique pour lui porter la lugubre nouvelle. Edmond Halley, l'astronome, avant de faire le voyage de Sainte-Hélène, rêva qu'il était en mer et qu'il découvrait l'île de son vaisseau; quand il la vit en réalité, il se trouva que l'aspect en était le même que dans son rêve. William Penn, propriétaire en Amérique, a raconté à Aubrey que la femme de l'amiral Dean avait vu en rêve son mari commander un combat naval où un boulet de canon lui enfonçait le bras droit dans le côté; quarante-huit heures après, elle reçut la nouvelle d'un combat où son mari avait été tué de la manière prédite. James Harrington, le républicain utopiste, l'auteur d'*Oceana*, a dit à Aubrey que le comte de Denbigh lui avait affirmé que pendant qu'il était ambassadeur à Venise, un magicien lui avait fait voir dans une glace les choses passées et futures. John Evelyn, l'auteur du si curieux jour-

nal sur le règne de Charles II, a montré à ses collègues de la Société royale l'attestation écrite et signée par un certain vicaire de Deptford de la merveilleuse guérison que voici : comme ce vicaire était au lit, malade d'un rhumatisme, il avait eu la vision d'un maître ès arts, sa verge blanche à la main, qui lui avait promis guérison s'il restait couché sur le dos trois heures de suite; il obéit et redevint ingambe. Samuel Pepys, secrétaire de l'amirauté, qui pendant deux règnes fut le véritable directeur des affaires de la marine anglaise et tint, comme son confrère de la Société royale Evelyn, un registre minutieux des événements du règne de Charles II, était collectionneur passionné de vieilles ballades et papiers curieux, et c'est cette collection qui fournit au siècle suivant à l'évêque Percy les matériaux de ses *Reliques de la vieille poésie anglaise*. Mais il ne collectionnait pas seulement des poésies, il collectionnait aussi des *charmes*, et il en a transcrit bon nombre dans son journal qui sont beaucoup plus curieux que tous ceux qu'a cités Aubrey. John Dryden, le plus grand poète de l'époque, croyait fermement à l'astrologie judiciaire, ainsi qu'il ressort d'une lettre adressée à ses fils voyageant en Italie et insérée par Samuel Johnson dans ses *Vies des poètes anglais*. Lilly n'était pas seulement très fort en astrologie judiciaire, il était encore assez versé dans la connaissance du monde occulte pour en reconnaître les habitants à première hallucination. En 1670, étant à Cirencester, il eut la chance d'être témoin d'une apparition à laquelle il

fut demandé si elle appartenait aux bons ou aux mauvais esprits. « Elle ne rendit pas de réponse, dit Aubrey, mais disparut avec un singulier parfum et un bruit très harmonieux. M. Lilly croit que c'était une fée. »

Nous ne citons que des noms de lettrés, mais si nous abordions le monde de l'Église et celui de l'aristocratie, nous trouverions bien d'autres histoires, plus merveilleuses, plus terribles, moins significatives cependant, en ce sens qu'elles indiquent moins bien que ces crédulités de lettrés l'étiage de la superstition générale. Les plus curieuses à tous les points de vue sont celles des personnes qui se voient en double ou qui voient en double les personnes présentes. Une des plus grandes dames de l'époque, lady Diana Rich, fille de lord Holland, se promenant dans le parc de son père avant le dîner, se trouva, au tournant d'une allée, face à face avec elle-même; elle mourut un mois après. Un certain ecclésiastique, du nom de Trehern, était fils d'un cordonnier; une nuit, il avait vu le fantôme d'un des apprentis de son père assis au milieu de la chambre, et, pour comble de merveilleux, cet apprenti couchait précisément dans cette chambre, et se vit lui-même aussi. Mais toutes ces histoires de *doubles* doivent céder la palme à celle d'un certain médecin, du nom de sir Richard Napier, la plus effrayante en ce genre que nous connaissions. Étant en voyage, il s'arrêta pour passer la nuit dans une auberge du Bedfordshire. En entrant dans la chambre qui lui avait été réservée, il aperçut un mort étendu

sur le lit, il s'approcha pour mieux regarder, et il reconnut que cet homme mort c'était lui-même.

Ce sir Richard Napier nous est une transition naturelle pour dire de quelle étrange façon se pratiquait la médecine en Angleterre pendant le cours du XVIIe siècle. Il avait un oncle de mêmes nom et prénom que lui, qui portait le titre de docteur en sa double qualité de ministre de l'Église et de médecin. « C'était, dit Aubrey, un homme d'une grande abstinence et de beaucoup d'innocence et de piété. Lorsqu'on venait le consulter, il se rendait aussitôt dans son cabinet pour y prier, puis il annonçait la mort ou la guérison du malade avec une certitude admirable. Il paraît par ses papiers qu'il conversait avec l'ange Raphaël, qui lui dictait ses réponses. Elias Ashmole avait eu tous les papiers qui concernaient sa pratique médicale pendant cinquante ans; ils sont maintenant déposés dans la bibliothèque du musée, à Oxford. Devant les réponses à ses questions se trouve cette marque : *R. Ris*, qui, selon M. Ashmole, signifiait : *Réponses de Raphaël*. L'ange lui disait si le patient était curable ou incurable. Il y a aussi diverses questions à l'ange sur la transsubstantiation, la religion, etc., que j'ai oubliées. En voici une dont je me souviens : « Quels sont les plus nombreux des bons ou des mauvais anges? » Réponse de Raphaël : « Les bons ». Que ce docteur Napier n'était pas une exception, mais avait, au contraire, de nombreux émules, ce petit alinéa d'Aubrey, qui suit immédiatement la citation précédente, suffirait pour le faire

soupçonner : « Le docteur Richard Napier, recteur de Lyndford, était un bon astrologue, ce qu'était aussi M. Marsh de Dunstable; mais M. Marsh confessa sérieusement à un de mes amis que l'astrologie n'était chez lui que pour l'apparence, et qu'il faisait toutes ses affaires par l'aide des esprits bienheureux avec lesquels les hommes sérieusement pieux, humbles et charitables, peuvent seuls entrer en relations, et il était un de ces hommes. Il avait cent ans à l'époque où mon ami le connut. » Quelquefois l'intervention angélique était sollicitée par des moyens qui se rapprochaient un peu plus de la magie, par exemple par un béryl consacré, c'est-à-dire une sorte de cristal bombé enchâssé dans un disque de cuivre sur lequel étaient gravés les noms des principaux anges. On faisait ce qu'on nommait un appel (*a call*) par le moyen de certaines prières, et si l'appel était entendu, les esprits apparaissaient dans le cristal, ou, à leur défaut, l'ordonnance du médecin céleste s'y laissait lire. Voilà une bien innocente magie, mais aussi une bien étrange façon de pratiquer la médecine, n'est-il pas vrai? Si étrange qu'elle soit, cette médecine miraculeuse n'en a pas moins des explications fort naturelles. Comme la science, même la plus profane, était encore, qu'elle le voulût ou non, soumise à la domination des doctrines chrétiennes, on était enclin à regarder la vie du corps comme une dépendance de la vie de l'âme, en sorte qu'il y avait entre la théologie et la médecine une alliance assez étroite pour qu'il ne fût pas de médecin qui ne tînt à passer pour bon théologien.

Par suite de cette alliance ou de celte confusion, les deux ministères se trouvaient fréquemment réunis chez les ecclésiastiques, et les circonstances historiques se chargèrent de multiplier ce cumul dans des proportions exceptionnelles. On lit, en effet, dans les lettres que Gilbert White a consacrées aux antiquités de sa paroisse de Selborne, qu'un très grand nombre des ministres anglicans qui furent dépossédés de leurs bénéfices pour n'avoir pas voulu adhérer au *Covenant* se rejetèrent pour gagner leur vie sur l'exercice de la médecine. Ce fait, peu connu, peut servir à expliquer la faveur dont jouissait cette médecine merveilleuse. Dans leur nouvelle profession, ces ecclésiastiques portaient tout naturellement les pratiques de la première, et de même qu'ils employaient naguère la prière pour obtenir la cure des âmes, ils l'employaient maintenant pour obtenir la cure des corps.

Ce n'était là cependant qu'une des formes de cette médecine superstitieuse. Il y en avait d'autres beaucoup plus répandues qui se sentaient encore des vieux paganismes celtique et scandinave dont elles étaient issues. La plus connue était celle des charmes, ou vieilles formules de médecine magique transmises par tradition immémoriale et à demi christianisées dans le cours de cette longue transmission. Il y en a dans Aubrey une superbe collection, qui ne laisse rien à désirer pour la variété et l'ineptie. Il y en a pour les hommes, il y en a pour les animaux, il y en a pour les maisons hantées des mauvais esprits, il y en a

pour empêcher la bière de tourner, pour prévenir le cauchemar, pour repousser les sorcières. On faisait aussi de la médecine par le moyen des enfants. « Diverses personnes ont été guéries du *mal du roi* (écrouelles) par l'attouchement d'un septième enfant. Ce doit être un septième fils, sans filles intermédiaires, et issu d'un lit conjugal très pur. » Enfin, on faisait de la médecine par le moyen des rêves, qui indiquaient le remède que les médecins étaient impuissants à trouver, et qui guérissait toujours infailliblement le malade. C'est ainsi que sir Christophe Wren se guérit à Paris de la gravelle, en méprisant les conseils de son médecin, qui voulait le saigner à l'instar de Sangrado, et en mangeant force dattes qu'un rêve lui avait recommandées en le promenant en Égypte, où il lui montra une Égyptienne qui lui offrait ces fruits bienfaisants.

Après la peinture que nous venons de présenter, on ne sera pas surpris que la superstition ait été le fléau social le plus généralement dénoncé, et le caractère du superstitieux un des plus fréquemment tracés dans la littérature anglaise du XVIIe siècle. Robert Burton tonne contre les superstitieux; sir Thomas Browne les poursuit de ses railleries; son ami Joseph Hall, évêque de Norwich, un des hommes les plus respectables et l'un des plus beaux esprits du siècle, en fait un portrait plein de juste dédain et d'éloquente réprobation; la duchesse de Newcastle en trace un caractère à la façon de La Bruyère, qui n'est ni sans finesse ni sans esprit; seulement, il se

trouve que le livre de Burton est un admirable répertoire de superstitions; que sir Thomas Browne croit aux sorcières; que son ami, l'évêque Hall, y croit comme lui, et que la duchesse de Newcastle use de ménagements extrêmes pour empêcher qu'on la soupçonne de n'y pas croire. Cette particularité est le complément du tableau.

IV

La superstition est un champ immense, tellement immense que la moitié de l'histoire de l'humanité y est enfermée, et que la moitié au moins des œuvres de l'esprit humain (dans l'ordre imaginatif et de sentiment) ne sont que la végétation naturelle de cette terre à la surprenante fertilité. Aussi, des réflexions qui se pressent dans notre esprit, nous ne prendrons que quelques-unes, celles qui se rapportent plus particulièrement à ce tout petit coin du temps et de l'espace que nous venons d'explorer.

Il suffirait de cette persistance opiniâtre de la superstition pour révéler, si on ne le savait pas, que le premier, le principal, et l'on pourrait presque dire l'unique agent de la transformation politique de l'Angleterre au XVIIe siècle, a été la religion. Si cette persistance était un si grand mal, il semble que le remède était tout trouvé. La plupart des doctrines qui devaient faire fortune au XVIIIe siècle étaient déjà nées, et nées en Angleterre; mais ce qu'il y a

de remarquable, c'est que cette société regarda ce remède sans vouloir y toucher, et que, si quelques-uns y portèrent leurs lèvres, ils le rejetèrent aussitôt comme poison, préférant garder leur mal plutôt que de s'en délivrer par une guérison qu'ils estimaient mortelle à leurs âmes et ennemie de leurs plus chers intérêts temporels.

D'ordinaire, les superstitions s'attachent plus volontiers aux vieilles causes ; mais, par un effet presque paradoxal de cette logique occulte qui fait se dérouler les événements et qui est la plupart du temps si contraire à la superficielle logique de la raison, il en fut tout autrement en Angleterre. Si la révolution put s'y accomplir, le progrès des lumières n'y fut pour rien, ou il y fut pour si peu, que ce peu doit être tenu pour une quantité absolumeut négligeable, pour employer une expression en singulière faveur depuis quelques années. Il n'y avait pas de libres penseurs dans le camp de Cromwell, et si les pires erreurs politiques et sociales purent cependant y trouver des représentants, c'était ailleurs que dans la philosophie que ces erreurs prenaient leurs racines. Aucun grand mouvement intellectuel à la façon de notre XVIIIe siècle ne précéda et ne prépara le renversement du trône des Stuarts. Pour si glorieux qu'il soit, le courant de la littérature anglaise, depuis Élisabeth jusqu'à la mort de Charles Ier, n'a eu part que très indirectement aux événements de l'époque ; et, loin d'avoir exercé une influence sur les idées destinées à triompher, on peut dire qu'il leur fut

plutôt hostile. Un seul nom littéraire très illustre se rattache à la grande rébellion, celui de Milton, mais *a posteriori*, lorsque la cause était déjà engagée et même gagnée. Voilà une révolution dont les ennemis n'auraient pu dire rien d'analogue au fameux : « c'est la faute à Rousseau, c'est la faute à Voltaire », que les ennemis de la Révolution française ont répété si souvent. Ils n'auraient pu le dire pour une autre raison encore, c'est que, s'il y avait alors en Angleterre quelque chose de ce qui a fait l'esprit de Voltaire, et même de Rousseau, c'est-à-dire absence de préjugés et liberté d'esprit, c'était dans leur camp à eux, cavaliers, royalistes, fauteurs de despotisme, que ce quelque chose se trouvait et non dans le camp des révolutionnaires. Dans les rangs commandés par Newcastle et Rupert, on aurait certainement trouvé assez peu de soldats cherchant avec tremblement la voie du salut; mais on en aurait encore moins trouvé de disposés à faire brûler des sorcières, ou a découvrir Satan sous la figure de quelqu'un de leurs frères d'armes. Rome est une terre de liberté, disait à M. Victor Cherbuliez le moine hiéronymite qui lui montra le masque du Tasse à Saint-Onuphre; sur quoi M. Cherbuliez fait cette réflexion, que cela est bien possible, car, après tout, la liberté est un grand mystère. Non seulement la liberté, mon cher confrère, mais le libéralisme aussi, car il vous est arrivé quelquefois, n'est-ce pas, de le rencontrer là où vous ne le cherchiez pas, et de ne pouvoir le dénicher là où l'on vous disait qu'il avait élu domicile?

Ces cavaliers qui ne pouvaient dire : « C'est la faute à Rousseau, c'est la faute à Voltaire », murmurèrent cependant quelque chose de tout autrement grave : « C'est la faute à la Bible », et les plus fermes d'esprit, poussant jusqu'à la racine première qui produit bibles et évangiles, dirent nettement : « C'est la faute à la religion ». Qu'est-ce qui avait fourni des recrues en nombre aussi extraordinaire aux armées de Fairfax et de Cromwell? Le fanatisme religieux. Sur quels principes tous ces gens de rien, guidés par des gens de peu, tailleurs presbytériens, merciers anabaptistes, cordonniers niveleurs, s'étaient-ils appuyés pour se révolter contre l'autorité suprême de l'État? Sur celui que leur fournissait leur religion : qu'ils ne relevaient que de leur conscience, et qu'ils n'étaient réellement sujets que de Dieu. Et la révolte une fois commencée, où avaient-ils trouvé l'énergie nécessaire pour la soutenir, sinon dans l'ardeur malfaisante nommée fanatisme que leur avait prêtée la religion? Et sur quel droit s'étaient-ils appuyés pour juger l'autorité qu'ils avaient vaincue et commettre le crime de régicide? Encore sur le droit qu'ils avaient tiré des mille exemples détestables que leur présentaient les livres saints. La religion, voilà la racine du mal, l'ennemie de tout bon ordre civil, car elle fait pis que ce que nous venons de dire : elle donne à l'homme des prétextes sacrés de satisfaire cet instinct sanguinaire qui le porte à se précipiter sur l'homme, instinct que toutes les lois civiles ont été inventées pour réprimer; elle prête aux plus méchants de beaux

noms pour couvrir les pires convoitises et les pires ambitions. Et le mal est sans remède, puisque la religion crée un pouvoir en dehors du pouvoir politique, un pouvoir dont l'action indépendante peut toujours se retourner contre l'État. La Révolution d'Angleterre a montré que la religion peut être un principe inéluctable de désordre, et si l'on y regarde de plus près encore, on verra qu'elle peut être une cause permanente d'anarchie, à moins qu'on ne cesse de la regarder comme la source d'un pouvoir particulier, que, lui niant toute indépendance, on ne l'absorbe dans le pouvoir civil, et que le sujet ne soit pas plus juge des doctrines de la religion qu'il pratique qu'il n'est juge des lois civiles qu'il subit.

Ces idées furent celles d'une bonne partie des cavaliers pendant les guerres civiles et au sortir des guerres civiles, et le vigoureux esprit de Thomas Hobbes se chargea de leur donner forme et logique. Elles furent en assez grande faveur sous la Restauration, car elles répondaient aux pensées secrètes de catégories sociales puissantes, mais la masse de la nation ne s'y trompa pas. Au fond, athéisme à part, ces doctrines ressemblaient fort à celles que l'Église anglicane avait toujours soutenues sur le pouvoir royal; mais maintenant les esprits pieux et sages de cette Église voyaient avec terreur leurs doctrines se retourner contre eux-mêmes et protestaient que, s'ils avaient soutenu les droits de la royauté, ce n'était pas pour amener l'Église à l'esclavage ou à la destruction. D'autre part, la défiance protestante

découvrait assez facilement dans ces doctrines un catholicisme masqué d'athéisme, mais qui, sous ce masque, restait parfaitement fidèle à son principe favori d'autorité. Le catholicisme, en effet, pensaient les fervents, ne refusera pas d'admettre ces droits du prince sur les consciences de ses sujets; toute la question pour lui est d'avoir un prince à son gré, et c'est à quoi nous voyons qu'il s'efforce d'arriver avec le roi Jacques II. Cette défiance protestante n'abdiqua pas pendant un long siècle, et lorsque les sectateurs de Hobbes eurent fait place à ceux que l'on nomme les libres penseurs, elle sut découvrir aisément des insolences aristocratiques et des aversions antipopulaires dans le déisme d'un Bolingbroke, et chez un Toland et un Tindal des ferments premiers de catholicisme qui se transformaient en levain d'incrédulité. L'esprit du XVIIIe siècle est bien réellement né en Angleterre, mais s'il n'eût passé en France avec Voltaire et n'eût été propagé par nos écrivains, il ferait aujourd'hui piètre figure dans l'histoire littéraire et philosophique. On ne voit pas que ces libres penseurs, si acclamés chez nous, aient jamais eu la moindre faveur populaire dans leur pays natal, ni même qu'ils y aient exercé une influence sensible sur les classes cultivées de la nation. Il y a mieux, c'est qu'on peut se passer parfaitement d'eux pour comprendre le XVIIIe siècle anglais, car le vrai génie anglais de cette époque est absolument contraire aux tendances qu'ils représentaient, et les noms les plus illustres (sauf un seul, celui de Pope, Swift ne pou-

vant être pris pour un libre penseur qu'en donnant à ce titre une extension exceptionnelle), Defoë, Richardson, Samuel Johnson, Goldsmith, Fielding même, le démontrent aisément. Y a-t-il aujourd'hui noms plus effacés dans la littérature anglaise que ceux de Toland, de Tindal, de Bolingbroke même? Ils soulevèrent quelques controverses et produisirent un bruit de scandale, et c'eût été tout, s'ils n'avaient trouvé toujours dans le haut torysme des sectateurs avoués ou secrets. Jusqu'au dernier moment, la libre pensée combattit pour la cause des Stuarts, et cela ne leur porta bonheur en aucune façon.

Voilà la raison pour laquelle l'Angleterre du XVIIIe siècle se montra si tiède pour l'esprit qu'elle avait elle-même enfanté; mais n'admirez-vous pas le va-et-vient des doctrines, et n'est-il pas curieux de constater que cette doctrine de la prédominance du pouvoir civil sur le pouvoir religieux, ou même de l'annihilation du pouvoir religieux par le pouvoir civil, qui se présente à nous aujourd'hui comme le comble du radicalisme, soit née précisément de l'horreur qu'avait inspirée le radicalisme religieux des puritains, et soit essentiellement d'origine monarchique et aristocratique?

Cette opiniâtreté superstitieuse s'explique mieux encore peut-être par les raisons morales et psychologiques que l'on peut tirer de la nature du génie anglais. Il y a en effet, dans ce génie, une aptitude d'une originalité singulière, qui s'est rencontrée en

rapport surprenant avec une certaine disposition éternelle et universelle de l'esprit humain, laquelle explique et justifie tellement la nécessité de la superstition, qu'on peut douter qu'elle soit jamais détruite, ou, si elle l'était, que sa destruction fût pour la masse des hommes un aussi grand bienfait qu'on le croit.

Les conditions que notre vie terrestre fait à notre intelligence sont telles que toute chose de nature morale ou spirituelle qui n'arrive pas à se manifester extérieurement, à donner aux yeux et aux sens une apparence, un fantôme d'elle-même, est destinée à n'avoir qu'une faible action sur l'immense majorité des hommes, et à n'obtenir d'eux aucun amour, et par suite aucune obéissance, ce qui explique pourquoi les différentes philosophies ont toujours eu si peu d'action sur la vie générale. Or séparez les différents dogmes de la religion de toute manifestation sensible, et il ne restera rien de plus qu'un ensemble d'idées purement métaphysiques, plus ou moins logiquement liées, dont on ne pourra se rendre compte que par la seule intelligence, et dont il faudra se résigner à ne jamais connaître la figure et à ne jamais contempler l'action. Ce fonds métaphysique sera suffisant sans doute pour le philosophe, c'est-à-dire pour l'homme qui, par l'exercice assidu de l'intelligence, est arrivé à pouvoir se passer de toute représentation des choses, mais il sera de nulle valeur pour la grande masse des hommes. Et l'on comprendra aisément qu'il en doit être ainsi, si l'on veut

bien tenir pour vrai que la seule faculté, que l'on trouve toujours éveillée en tout homme quel qu'il soit, est celle de l'imagination, parce que celle-là n'a besoin ni d'éducation ni de culture. Au contraire, comme ces doctrines métaphysiques vont prendre dans la vie de ce premier venu un intérêt tout-puissant, si un témoignage sensible vient lui attester leur réalité! Or, ce témoignage sensible, c'est ce que nous appelons superstition, qui d'ordinaire peut seule le donner. Voici, par exemple, le dogme de l'immortalité de l'âme. Eh bien! que sais-je de cette immortalité, et que sais-je de l'existence de mon âme que je suis impuissant à voir jamais séparée de mon corps? La croyance aux fantômes est d'autre part une superstition. Cependant, si j'étais bien sûr qu'il y a des fantômes, ou si j'étais assez heureux pour en voir quelqu'un, cela m'aiderait singulièrement à comprendre ce dogme, mieux qu'à le comprendre, à en aimer ou à en redouter les conséquences. Le gouvernement du monde par la Providence divine est encore un dogme, mais si je puis m'en rendre compte assez facilement par l'intelligence, je serai bien plus enclin à donner mon obéissance à ce gouvernement si je puis surprendre *de visu* quelques-uns de ses effets sous forme d'événements miraculeux ou exceptionnels, et apercevoir à l'action quelques-uns de ses ministres. La religion nous révèle l'existence d'un monde surnaturel dont je dois désespérer de rien savoir, à moins que ce monde ne communique avec le nôtre par l'intermédiaire d'esprits angéliques

et infernaux, et alors pourquoi la croyance aux esprits serait-elle une superstition? C'est si peu une superstition que l'Église nous l'impose sous toutes les formes, sous la forme des âmes des morts, pour lesquels elle nous apprend à prier; sous celle des anges, dont elle nous recommande de chercher l'assistance; sous celle des démons, dont elle nous ordonne d'éviter les pièges. Et comment s'établissent ces communications? Les rêves ne sont-ils pas le moyen le plus direct, le plus discret, le plus conforme à la nature des esprits lorsqu'ils se rapprocheront de nous, comme l'extase et la vision sont les moyens les plus conformes à notre nature lorsque c'est nous qui nous rapprochons d'eux? La religion nous enseigne que le principe du mal a sa personnification sous la forme d'un esprit de ténèbres auquel nous devons toutes nos mauvaises pensées et tous nos actes pervers. Je ne serai pas superstitieux si j'accepte de confiance l'existence de ce redoutable personnage, mais je serai superstitieux si j'accepte l'existence de sorcières et de sorciers. Cependant, s'il m'était prouvé bien sérieusement qu'il y a parmi nous des personnes qui entretiennent avec Satan les mêmes relations que des sujets avec un prince, il me semble que j'aurais là une manifestation très suffisamment sensible du pouvoir occulte de sa noire majesté pour me tirer à jamais hors de doute. De toutes les pratiques religieuses, la prière est certainement la plus naturelle; cependant elle n'a sa pleine efficacité qu'à la condition que nous serons sûrs d'être entendus et que

nous recevrons une réponse de l'être auquel nous l'adressons sous une forme quelconque. — Eh bien! il y a dans le génie anglais une aptitude qui, dis-je, est en rapport singulièrement étroit avec cette exigence de l'esprit humain à vouloir à toute idée une manifestation extérieure, si toutefois cette aptitude et cette exigence ne sont pas une seule et même chose. Le génie anglais veut un visage aux idées pour qu'elles apparaissent ce qu'elles sont, adorables ou haïssables, des pieds et des mains aux vérités pour qu'elles accomplissent leur mission pratique en un monde où tout est concret. Il supporte difficilement l'obsession de l'invisible, et rien n'égale l'admirable furie avec laquelle ses grands poètes et ses grands écrivains bondissent vers l'idée qui se présente devant leur esprit pour la tirer de l'inaccessible, et la faire entrer de gré ou de force dans un corps où ils pourront la toucher, la manier, la caresser longuement, la flageller et parfois même la violer. Nous avons en d'autres temps assez souvent insisté sur cette aptitude pour n'avoir pas envie d'y revenir aujourd'hui plus longuement. C'est l'aptitude qui fait à la fois les grands poètes et les grands superstitieux, et c'est pourquoi l'Angleterre a eu les uns et les autres en plus grande quantité peut-être qu'aucun autre pays de l'Europe.

C'est bien le XVIIIe siècle qui a eu l'honneur, si honneur il y a, de porter le coup de mort à la superstition, mais il est remarquable qu'il n'a pu le faire qu'en emportant la religion avec elle, d'où il faut

conclure que certaines des croyances et opinions que nous appelons superstitions sont peut-être attachées de plus près qu'on ne le croit à l'essentiel de la religion, et n'en diffèrent souvent que pour l'incrédule ou l'indifférent, impuissant à reconnaître en elles les effets naturels d'une foi qui n'est pas en lui. Mais le croyant, même éclairé, songera rarement à les mettre en doute, et l'idée qu'on puisse s'interroger à leur égard lui paraîtrait souvent à juste raison une curiosité naïve ou la preuve d'un esprit peu logique. Ce que nous appelons superstitions, les hommes d'autrefois l'appelaient de tout autre nom, et je me demande de quel droit nous venons aujourd'hui établir des différences que ces hommes, qui vivaient avec la religion en rapports autrement intimes que nous, n'ont jamais soupçonnées et n'auraient jamais voulu admettre. Non, ils croyaient aux fantômes parce qu'ils croyaient à l'âme immortelle, ils croyaient aux événements miraculeux parce qu'ils croyaient au gouvernement de Dieu sur le monde, ils croyaient aux esprits parce qu'ils croyaient au monde surnaturel, ils croyaient aux sorciers parce qu'ils croyaient à Satan. Les deux termes ainsi rapprochés, pouvez-vous me dire où commence la superstition et où finit la religion?

Il y a dans le Coran une sorte de légende qui nous a toujours beaucoup frappé, et qui est certainement parmi les plus remarquables des choses que l'ange Gabriel ait dites au prophète. Selon cette légende, les démons errent autour du ciel et essayent de s'y

faufiler par ruse; mais ils en trouvent les portes strictement fermées, et ils restent ainsi, moins la larme de repentir, dans la situation de la péri de Moore. Repoussés comme de vils Touraniens qui n'ont plus le droit d'entrer dans un royaume dont ils refusèrent autrefois de faire partie, les malins ne se tiennent pas pour battus. S'ils tournent autour du paradis, ce n'est pas qu'ils voudraient y séjourner, c'est qu'ils voudraient surprendre les secrets du tout-puissant Allah et voler la science des anges. Ils guettent donc, ils s'insinuent, ils espionnent. Celui-ci regarde par un trou de serrure, celui-là colle son oreille à une fente de porte, cet autre appuie sa tête contre un volet clos derrière lequel il entend la musique des voix angéliques conversant entre elles. Mais les fentes et les trous de serrure ne leur laissent apercevoir que peu de chose des splendeurs célestes, et les portes et les volets les séparent trop de la cour divine pour qu'ils puissent entendre des conversations suivies. Ils attrapent donc des mots isolés, des phrases sans commencement ni fin, et, malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent attraper rien de plus. Ils s'en retournent cependant avec cette provision de fragments, et, en esprits subtils qu'ils sont, sèment ces bouts de phrases parmi les hommes, certains de l'action funeste qu'ils ne pourront manquer d'avoir, séparés, comme ils le sont, de toute liaison avec les autres parties des discours auxquels ils se rapportent. La prévision des démons se réalise : ces mots sont acceptés avec empressement par les

hommes, qui leur reconnaissent quelque chose de surnaturel ; mais comme ils sont toujours forcément mal interprétés, ils ont des conséquences véritablement démoniaques, quoiqu'ils soient d'origine angélique. Cette légende est mieux qu'un symbole, c'est l'histoire vraie, authentique, *littérale*, de l'origine et des destinées des superstitions dans l'histoire de l'humanité. Ce sont des mots de la science divine surpris par l'espionnage des démons et semés dans le monde comme autant de pièges pour engendrer l'erreur, les ténèbres, le mal et la haine. Mais celui qui les examine avec une attention pieusement patiente reconnaît la langue à laquelle ils appartiennent, et, parvenant à induire de leur signification les discours auxquels ils se rapportaient, découvre que là où ils parlent de haine, ils ne parlaient que d'amour; que ceux qui sont tout ténèbres, mis en leur vraie place, étaient tout lumière, et que ceux qui ont engendré l'erreur n'étaient que vérité dans les bouches qui les avaient d'abord prononcés.

Juillet 1887.

POPE

POPE

Pope est, après Dryden, le nom le plus illustre de l'époque dite classique en Angleterre; mais je crains fort que cette réputation, déjà près de deux fois séculaire, ne lui soit à désavantage auprès de plus d'un lecteur de l'an de grâce 1888. Cette consécration classique détourne la curiosité au lieu de l'éveiller, et certainement ils sont nombreux ceux qui, s'ils étaient sincères, avoueraient qu'ils n'ont jamais ouvert ses poèmes, soit par crainte d'ennui, soit parce qu'ils croyaient savoir d'avance ce que pouvait contenir une poésie née d'une inspiration secondaire, enfermée dans des cadres de convention, et désormais surannée. J'entends d'ici leurs excuses : qu'avons-nous à faire aujourd'hui de Pope? trop de courants intellectuels ont passé sur nous, et de trop puissants. Cette poésie est refroidie désormais et fait partie de l'histoire littéraire, mais non de la poésie éternellement vivante où chaque génération peut venir puiser

à tour de rôle l'enthousiasme et l'amour. Même en admettant qu'elle conserve en tout ou en partie les mérites qui ont fait la célébrité de son auteur, nous n'avons plus les qualités requises pour la goûter librement, puisqu'il faudrait oublier pour cela les sentiments nouveaux par lesquels nos âmes restent ensorcelées, et qui n'y laissent plus de place pour de plus petits et de plus discrets. Pour nous y plaire, il faudrait n'avoir pas connu une poésie autrement féconde avec Goethe, autrement variée avec l'école romantique française, autrement éloquente avec Shelley et Byron ; et que peuvent nous dire les élégantes descriptions de Pope, à nous qui avons été initiés par Wordsworth à une manière autrement profonde de voir la nature, et par Lamartine à une manière autrement vibrante de la sentir? Ces excuses sont, je crois, valables pour beaucoup; aussi ces pages ne s'adressent-elles qu'à ceux qui peuvent avoir conservé assez de souplesse morale pour sauver la liberté de leur esprit de la pression formidable des grandes poésies qui ont passé sur eux en ce siècle. Ceux-là peuvent ouvrir Pope sans crainte d'un froid voyage au pays des mânes, et ils s'étonneront, j'en suis sûr, de trouver ses sentiments et ses pensées si peu éloignés des leurs, et de découvrir en lui un précurseur inconscient sans doute, mais bien réel, de l'inspiration moderne.

I

Pour comprendre d'abord d'une manière générale combien Pope est rapproché de nous, on n'a qu'à le comparer à son prédécesseur John Dryden. A coup sûr, des deux, Dryden est le plus grand, mais il n'y a que des lettrés accomplis qui aient le droit de prononcer un pareil jugement, parce qu'eux seuls peuvent connaître la raison de cette grandeur. Tout le Dryden qui vaut qu'on s'y arrête aujourd'hui est compris entre les années 1678-1688; c'est sur cette courte durée que le lecteur doit concentrer toutes les forces de son imagination s'il veut en saisir l'esprit et la passion. C'est dire qu'on ne peut aborder Dryden sans préparation prolongée et nombreuses lectures antérieures, car la moitié au moins de son solide mérite est comme enfouie sous l'amas des circonstances historiques de son temps : frénésies politiques, controverses théologiques, intrigues obscures des factions, scandales de cour et d'Église, toutes circonstances qui laissent singulièrement froid un lecteur moderne, surtout s'il est étranger. De bonne foi, quel homme de nos jours peut partager les passions nées de la querelle sur le *bill d'exclusion* au point d'entrer dans les sentiments qui ont donné naissance à *Absalon et Achitophel*? Qui donc peut ressentir assez de haine contre Ashley Cooper, premier comte de Shaftesbury, pour lire avec l'enthou-

siaste ardeur de ses contemporains ennemis le poème de *la Médaille*? Qui peut s'associer avec assez de sympathie aux menées politiques de Jacques II contre l'Église anglicane pour éprouver l'admiration qu'il convient à la lecture de *la Biche et la Panthère*? L'érudit qui a remué cette cendre refroidie a seul puissance pour ressusciter en lui ces haines et ces sympathies; c'est donc pour lui seul que Dryden conserve encore tout son feu et toute son énergie. Jamais poète n'a été, au même point que Dryden, l'homme d'un temps; ce n'est pas assez de dire qu'il est l'esclave et le prisonnier du sien, qu'il écrit sous sa dictée immédiate comme un secrétaire ou un greffier; pour être tout à fait exact, il faut des images beaucoup plus fortes. Dryden est absolument enchâssé dans son époque, à la manière de ces cariatides à la posture robuste et pénible qui restent immobilisées dans l'édifice dont elles supportent les balcons et les galeries. De là une grandeur incontestable, puisque les poèmes de Dryden sont si indissolublement associés à cette courte et orageuse période, qu'ils sont assurés de vivre aussi longtemps que l'histoire d'Angleterre; de là aussi certaines conditions d'infériorité, et des défauts sérieux et souvent choquants.

Nous venons de nommer, dans les lignes précédentes, le premier et le principal de ces défauts, celui d'où découlent tous les autres. Comme Dryden, emprisonné qu'il est dans son temps, ne s'élève jamais au-dessus, il manque nécessairement d'idéal;

et comme il ne peût jamais s'en échapper ni rétrospectivement du côté du passé, pour lequel son éducation primitivement puritaine ne lui a donné aucune tendresse, ni par anticipation du côté de l'avenir, que ses doctrines étroites ne lui permettent pas de pressentir, il manque nécessairement d'horizon. Par conséquent, absence de tout caractère d'universalité par lequel il puisse se rendre accessible aux hommes de tous les âges. Avec lui nulle rêverie n'est possible, nul voyage d'imagination : ses œuvres composent la lecture la moins suggestive qui se puisse concevoir, et l'on en sort sans accroissement aucun de vie morale. Un autre défaut de Dryden, c'est de traiter les choses les plus générales, non dans leur caractère d'universalité, ni même selon l'esprit restreint de son siècle, mais au point de telle ou telle année particulière, et de les traiter ainsi avec toute la chaleur de cette conviction momentanée qui fait le parfait journaliste, mais que tout homme éclairé a bien soin de secouer de son esprit avec la circonstance éphémère qui l'a produite. Qu'est-ce, en effet, que la *Religio laici*, sinon la religion traitée au point de vue des années qui précédèrent la rupture de Jacques II d'avec l'Église anglicane? Et qu'est-ce que *la Biche et la Panthère*, sinon la religion traitée au point de vue de 1687, après cette rupture? Toutefois, comme il n'est pas rare que nous soyons mieux servi par nos vices que par nos vertus, rien n'a plus contribué à la gloire de Dryden que ce défaut, par l'énorme prise qu'il lui donnait sur les hommes de son temps. Aussi

ses vrais lecteurs furent-ils ses contemporains; mais, pour ceux d'aujourd'hui, qui ont plus souci de poésie que d'histoire, n'étaient ses deux admirables odes : *Sainte Cécile* et *la Fête d'Alexandre*, il n'y aurait vraiment rien là pour eux.

La forme de ces œuvres, plus mémorables que séduisantes, et plus puissantes que sympathiques, est en rapport étroit avec cette servitude du poète. Elle a empêché et entravé en lui l'artiste à un degré presque incroyable. Par exemple, il aime à se servir de l'allégorie, et cette préférence est parfaitement justifiée par la nature des sujets qu'il a traités, l'allégorie étant en poésie le vêtement naturel des idées philosophiques, la forme qui peut le mieux les cacher et les montrer à la fois, leur enlever tout caractère d'abstraction et leur conserver en même temps leurs caractères d'idéalité et d'éternité; voyez l'emploi qu'en ont fait Dante, Spenser, Milton, Goethe. Seulement il est clair que, pour que l'allégorie ait son plein effet, il faut que le poète la soutienne jusqu'au bout, sans fléchir et sans laisser apparaître un seul instant l'idée ou les idées qu'elle est chargée de personnifier. Eh bien, si vous avez lu Dryden, avez-vous remarqué qu'il n'a jamais pu soutenir ses allégories vingt vers de suite? et d'où vient ce vice énorme, sinon de cette préoccupation constante des circonstances du moment qui le porte à moins se soucier de servir la vérité pour tous les âges que de la servir pour la semaine où il écrit? Voyez *la Biche et la Panthère*; le début allégorique

en est des plus heureux, mais ce charme dure peu, et, dès la troisième page, la fiction s'est pour ainsi dire liquéfiée pour laisser à sa place une controverse entre un Burnet et un père Petre quelconques sur les mérites comparés de l'Église catholique et des diverses sectes protestantes. De même que cette servitude du temps entrave l'artiste chez Dryden, elle altère en lui le poète en le réduisant à la seule éloquence, éloquence admirable sans doute, mais tellement passionnée, ardente et pressée de convaincre, qu'elle n'en respecte pas les lois naturelles du discours, et qu'arguments de l'exorde et arguments de la péroraison se joignent et se confondent. Ce tour oratoire donne aux poèmes de Dryden les défauts indispensables à l'avocat, au tribun, au controversiste, au prédicateur, qui veut emporter la conviction d'emblée, sans temps d'arrêt, sans intervalles, sans repos. Cela est lancé d'un jet ininterrompu, dur, compact, fort, et vaut surtout par l'énergie et la véhémence. Pas d'air, pas d'atmosphère où les pensées puissent librement se mouvoir et faire valoir leur beauté, pas de plans heureusement et naturellement distribués : jamais grand poète n'a moins connu que Dryden les lois et la valeur de la perspective. Ah! voilà une Muse pour laquelle n'a pas été faite l'expression antique, *Musa ales*, celle de Dryden; car, si l'on veut absolument associer l'idée de vol à cette poésie, il faut penser aux allégoriques animaux d'Ézéchiel, mieux encore à leurs prototypes, les taureaux ailés des palais et des temples d'Assyrie : voilà la vraie

figure de cette Muse. Le puissant quadrupède a beau être muni d'ailes, il est avant tout fait pour la terre, et si parfois il les agite, leur battement lourd, fort et court, ne sert qu'à faire mieux comprendre l'énormité du poids qu'elles soulèvent et la force d'attraction qui rappelle cet étrange Pégase au sol ferme d'en bas.

Il est extrêmement remarquable que cette idée de puissante pesanteur s'est presque toujours présentée à l'esprit de qui a cherché à le juger d'un trait. Au cours d'une conversation, Voltaire dit à Boswell : « Pope conduit une belle voiture élégamment attelée de deux pur sang nerveux, et Dryden conduit un carrosse d'apparat attelé de six chevaux majestueux ». A quoi Johnson ajouta, lorsque Boswell lui rapporta cette comparaison d'une spirituelle justesse : « La vérité est qu'ils conduisent tous deux des carrosses attelés à six; seulement les chevaux de Dryden sont toujours galopants ou trébuchants, tandis que ceux de Pope vont à un trot constant et égal ». Et Pope lui-même, lorsqu'il veut définir le génie de Dryden et les innovations dont la poésie anglaise lui fut redevable, comment s'exprime-t-il? Il nous apprit, dit-il, à réunir

. . . . . . the *full resounding* line,
The *long majestic march*, and energy divine [1];

1. Thomas Gray, l'auteur de la célèbre *Élégie sur un cimetière de campagne*, dans sa belle ode intitulée *le Voyage de la poésie*, s'est souvenu de ces vers de Pope, précisément à

vers superbe qui, sous une autre forme et avec plus de respect, exprime par anticipation le même jugement que la comparaison de Voltaire.

Lorsque Dryden mourut, en 1701, Pope avait treize ans, et dix ans après il était déjà célèbre; mais ce n'est pas pour ce peu d'années que nous disons qu'il est plus rapproché de nous : c'est parce que, n'ayant rien en lui de ce que nous venons d'observer en Dryden, il ne réclame pas des érudits pour uniques lecteurs et qu'il est accessible à tout venant, pourvu qu'il y ait chez ce tout venant innéité suffisante de bon goût, imagination ordinaire, facilité modérée à l'émotion, jugement sans trop de lenteur, et liberté d'esprit assez grande pour ne pas s'en laisser imposer par les étiquettes consacrées. L'époque dans laquelle vécut Pope n'était pas au fond meilleure que celle où vécut Dryden, et si l'on tient que la brutalité séditieuse est moins dangereuse pour la moralité des sociétés que la pratique effrontée de l'intrigue, on peut soutenir qu'elle fut pire. Clandestinement factieuse, intolérante sous couleur de droits de conscience, oppressive sous couleur de libéralisme, corruptrice sous prétexte de bien public, elle réunit à la fois toutes les violences rusées des régimes encore mal

propos de Dryden, qu'il représente emporté par deux chevaux de race éthérée, le cou enveloppé de tonnerre, le pas longuement retentissant.

With necks in thunder clothed, and long resounding pace.

Cette ingénieuse transformation des expressions de Pope laisse toujours subsister, comme on le voit, ces mêmes impressions de force et de puissance.

assurés qui s'efforcent de s'affermir, et toutes les duplicités turbulentes des régimes renversés qui cherchent à revenir. L'égoïsme s'y déguise en prudence, la trahison y guette son heure sous le masque du patriotisme, l'esprit de parti y dissimule ce qu'il a de plus atroce sous le nom de loyauté. Mais que cette époque, dangereuse aux écrivains par les facilités de versatilité toujours justifiable qu'elle offrait à leurs consciences et les amorces qu'elle présentait aux gloutonneries de leurs ambitions, a peu pesé sur Pope! Vous pouvez le lire presque en entier sans prendre souci de l'histoire du temps, ce que l'on ne saurait dire ni de son ami Swift, ni de son confrère Addison, ni d'aucun autre de ses contemporains illustres. Vous pouvez ignorer à votre gré les victoires de Marlborough, le traité d'Utrecht, les intrigues jacobites de la cour de la reine Anne, le triomphe du parti protestant avec l'accession de la maison de Hanovre, car rien dans ces événements ne vous est sérieusement nécessaire pour lire et goûter Pope, tant il a eu l'art de parler d'une manière générale, et de passer au travers de ses contemporains sans embarrasser son esprit, naturellement sain, de leurs opinions partiales. C'est que ce spectacle des luttes des partis lui était odieusement antipathique, et qu'il s'en tint toute sa vie à l'écart, non seulement par obéissance à sa nature, mais par choix raisonné et volontaire. Pope eut très jeune l'ambition de la renommée, et semble avoir pris dès ce premier âge l'engagement envers lui-même de ne devoir cette re-

nommée qu'à la seule poésie, tout autre moyen de la gagner lui paraissant acte d'intrigant politique ou de ruffian littéraire. Cet engagement intime, qui perce dès sa gentille petite *Ode à la solitude*, écrite dans sa douzième année, se découvre ouvertement dans nombre de passages de ses œuvres, mais nulle part avec autant d'éclat, d'éloquence et, disons le mot, de grandeur morale que dans la conclusion de son *Temple de la Renommée* :

> . . . teach me, heaven! to scorn the *guilty bays*;
> Unblemished let me live, or die unknown;
> *Oh grant an honest fame, or grant me none*[1]*!*

1. Comme il ne faut jamais perdre une occasion de répandre les nobles sentiments, voici cette conclusion admirable : « Tandis que je me tenais là attentif à voir et à entendre, il me sembla que quelqu'un s'approchait et murmurait à mon oreille : Quoi donc, ton ambition téméraire prétend-elle si haut? es-tu donc, ardent jeune homme, un candidat à la gloire? — C'est vrai, répondis-je, je ne suis pas venu sans espérances, car qui est aussi avide de renommée que les jeunes poètes? mais peu, hélas! peuvent se vanter de ce bonheur aléatoire, si dur à gagner, si aisé à perdre. Combien vains sont cette seconde vie que donne le souffle d'autrui, ce domaine dont les beaux esprits héritent après leur mort! La tenure en est sans sécurité, mais combien vaste en est la redevance! Aisance, santé, vie, il leur faut tout résigner pour cela, endurer les insultes des grands sans les profits, misérables être enviés et pauvres être flattés, avoir pour ennemis déclarés tous les beaux esprits malheureux, et pour amis jaloux au mieux tous les beaux esprits qui ont réussi. Je ne fais pas plus fi de la renommée que je n'appelle ses faveurs. Elle viendra sans que je l'attende, si elle doit venir jamais. Mais si elle coûte un prix aussi cher que flatter la folie et exalter le vice, si la muse doit courtiser la puissance illicite et marcher derrière la fortune dans le chemin qu'elle guide, ou si mon nom pour s'élever ne doit trouver d'autre base que les ruines de la renommée d'un autre, alors, ô ciel!

Le sentiment qu'il eut dès l'enfance d'appartenir à un parti irrévocablement vaincu, sentiment dont il est impossible de faire comprendre l'altière tristesse à qui ne l'a pas éprouvé, fut sans doute pour beaucoup dans cette résolution. Il était né d'un père catholique romain, si ardent contre le nouveau régime, qu'à la révolution de 1688 il abandonna les affaires et la capitale pour se retirer sur la lisière de la forêt de Windsor, où il préféra vivre sur ses capitaux plutôt que d'en aider le crédit public. On peut dire que Pope ne désavoua jamais l'héritage moral que lui faisaient de telles opinions. Quoique son catholicisme n'ait jamais été une gêne pour sa pensée, il se conduisit cependant toute sa vie comme s'il l'obligeait. On ne le vit jamais faire aucune avance aux sectes régnantes; il eut des évêques pour amis, et ne fut pas flatteur de l'Église établie; il vécut au milieu de confrères et de rivaux qui appartenaient au christianisme protestant, et il n'eut aucune complaisance pour la religion triomphante. Il est vrai qu'il garda toujours à l'égard du catholicisme la même réserve ou la même neutralité; et si l'on songe que ses premiers maîtres étaient catholiques, qu'une grande partie de sa société habituelle, surtout dans sa jeunesse, était composée de catholiques, que les personnages de *la Boucle de cheveux enlevée* étaient tous

apprenez-moi à mépriser les lauriers coupables, chassez de mon cœur cette misérable convoitise de louanges, faites-moi vivre sans tache ou mourir inconnu, accordez-moi une honnête gloire ou ne m'en accordez aucune! »

catholiques, que ses deux amies, Thérésa et Martha Blount, sur lesquelles il porta tout ce que son pauvre corps débile permettait à son âme d'ardeur et de tendresse, étaient catholiques, cette neutralité ne sert qu'à faire mieux ressortir le souci constant qu'il eut de tenir son intelligence libre en restant à l'écart de toute controverse et de tout esprit de parti. Il n'eut donc avec la société de son temps d'autres relations que de vie mondaine; mais là encore il porta cette même indépendance et cette même réserve. Les noms aristocratiques que vous rencontrez dans ses œuvres sont ceux d'amis et presque de confrères, nullement ceux de protecteurs, de patrons et de maîtres. A aucun il n'a donné le droit d'ordonner, d'aucun il n'a sollicité la faveur de la dépendance, d'aucun il n'a consenti à servir les intérêts. Ce qu'il veut d'eux, c'est leur compagnie, ou leurs louanges, ou des conseils d'architecture et des modèles de décors naturels pour sa maison et ses jardins de Twickenham, non leurs passions ou leurs opinions. Ces rapports libres que l'artiste et l'écrivain de notre XIXe siècle entretiennent avec le monde du pouvoir et de la richesse, Pope les a devancés d'un siècle, et cela dans un temps et dans un pays où le patronage était encore la condition presque indispensable du succès. Le vœu que sa jeunesse avait formé a été réalisé par lui avec autant d'adresse que de discrétion, sans lever aucun drapeau de révolté, sans s'insurger contre aucun despotisme de doctrine, et cette conduite était tellement dans sa nature que ses contem-

porains la remarquèrent à peine et n'y virent qu'une légitime obéissance aux penchants de son esprit. Simple spectateur des choses de son siècle, il n'a connu d'autres passions que littéraires, n'a livré de batailles que contre les *dunces* et a mérité le bel éloge qu'il se décerne justement dans son épître à Bolingbroke : « Ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est convenable, que cela soit tout mon souci, car cela est tout.... Mais ne demande pas à quels docteurs je m'adresse. Ne jurant par aucun maître, je ne suis d'aucune secte.... » Si ce rôle de spectateur était celui d'un indifférent à la vérité, l'*Essai sur l'homme* et les *Épîtres* sont là pour répondre.

Il a été récompensé de ce noble souci de rester libre; il lui doit en grande partie son inaltérable pureté et sa correction. Comme il n'appartient à aucune secte, il n'a besoin en effet de parler le jargon d'aucune, et il est exempt de ce pédantisme d'école et de ces modes de langage qui, de tous les vices d'esprit, sont peut-être ceux qui établissent les plus longues distances entre les écrivains et les lecteurs des générations suivantes. Comme il s'est abstenu de toute controverse, sa charmante voix qui, dans son enfance, l'avait fait surnommer le petit rossignol, est restée juste et sonore, et n'a contracté aucun accent rauque, comme il arriva à Dryden, qui, pour répondre aux sectaires de son temps, se vit amené à imiter leurs croassements politiques et théologiques. Par la même raison qu'il chante avec justesse, il pense avec clarté. Ses idées qui ne prennent aucun

mot de passe enflammé se déroulent harmoniquement, en bel ordre, enveloppées d'une lumière douce à l'œil de l'esprit, sans éclat fulgurant qui le tyrannise, ni ombre noire qui l'attriste, une lumière qui est bien le vêtement naturel de l'optimisme dont l'*Essai sur l'homme* est l'exposé si noble et parfois si touchant. Pope fut un libéral dans la plus ancienne et la meilleure acception, et voilà pourquoi ses œuvres nous apparaissent tout près de nous, séparées seulement par une distance aérienne où notre œil les atteint du premier regard, et pourquoi le lecteur qui s'y engage ne s'y sent nulle part dépaysé.

II

Cette proximité n'est encore que bien générale ; c'est celle qu'ont su se créer nombre de grands poètes avec les lecteurs de la plus lointaine postérité, et les plus étrangers aux formes de sociétés où ils ont vécu. Il y en a pour Pope une autre bien plus étroite et particulière. Par sa forme et ses cadres, il est presque notre contemporain, et il le paraîtra tout à fait par les sentiments, si l'on s'arrête plus exclusivement aux œuvres de sa jeunesse.

Il y a deux Pope, en effet, fort différents l'un de l'autre, séparés par l'énorme labeur de la traduction poétique d'Homère. Le premier est tout lyrique, d'une fantaisie ailée et hardie, d'une passion vive et charmante ; le second, fort noble de pensée et de faculté

d'observation fort originale, est tout didactique. Aucun des deux ne nous est bien étranger, mais le plus voisin de nous c'est le premier. C'est aussi le plus vrai, celui que la nature avait voulu former, qu'elle avait pour ainsi dire décrété, et plus nous relisons celui-là, plus il nous semble apercevoir en lui un poète en puissance bien autrement grand que celui que nous connaissons. Ce premier Pope, en effet, a passé avec une rapidité extraordinaire et a été épuisé en quelques années. Il débute en 1709, atteint son zénith en 1711, et disparaît pour ne plus revenir avec l'édition générale des premiers poèmes en 1717. Pourquoi ce premier Pope s'éclipsa si vite sans tenir les promesses splendides de ses poèmes de jeunesse, il y a peut-être quelque intérêt à le chercher un instant.

Quand nous considérons d'ensemble la vie de Pope ou que nous sortons de la lecture de ses œuvres, nous éprouvons la sensation pénible d'un magnifique avortement, masqué de gloire et de succès. On n'aura aucune peine à comprendre que le poète qui était en lui en puissance n'ait pu se développer, si l'on sait qu'il y eut aussi en lui un homme moral qui ne parvint pas davantage à son plein épanouissement, et que ses contemporains ne surent pas toujours reconnaître. Il a gagné la réputation déplaisante d'un être taquin, susceptible à l'excès, irritable d'une manière enfantine, satirique jusqu'à la méchanceté, vindicatif et boudeur, mais il nous semble que la réputation qu'on a faite à son caractère, comme celle

qu'on a faite à son talent, pourrait être soumise à délicate revision. Que Pope ait eu une très belle âme, il serait difficile de l'affirmer, mais qu'il ait eu de très nombreuses parties d'une très belle âme, voilà ce qu'on ne peut contester sans justesse et sans justice. Il fut un fils admirable. Il entoura des soins les plus assidus sa vieille mère qui mourut nonagénaire, longévité qu'il a notée dans l'*Essai sur l'homme* comme une faveur particulière de cette Providence en laquelle il aimait à se confier. Et qu'elle est belle la conclusion de l'épître à Arbuthnot où il venge avec une si noble fierté la mémoire de son père outragée par lady Mary Wortley Montague, assistée de lord Hervey! Il n'y a de comparable à cela que l'épître *Ad librum meum*, où Horace invite son livre à prendre sa volée et à aller raconter au monde comment, fils d'affranchi, il est devenu poète illustre. Pope s'en est certainement souvenu; mais, malgré ce souvenir, j'oserai dire que l'avantage est de son côté par la noblesse exceptionnelle du sentiment qu'il exprime, car enfin Horace ne mentionne son père l'affranchi que pour tirer orgueil d'avoir su s'élever au-dessus de sa condition, tandis que Pope rappelle son père le drapier pour redescendre jusqu'à lui des hauteurs où la renommée l'a placé, et s'effacer respectueusement derrière ses vertus. Rebuté par l'amour et chassé hors de ses joies, Pope prit sa revanche avec l'amitié et il la prit complète. Il fut, presque à tous les égards, un ami incomparable. Boileau seul a su parler mieux encore de ceux qu'il aimait et admirait, mais il

manque chez ce dernier cet accent si particulier de tendresse qui distingue Pope lorsqu'il s'adresse à ses amis. *My Saint John, my Swift* : ce qui résonne d'affection presque enfantine dans ce *my* ne se peut dire. Jonathan Swift a fait à cet égard l'apologie de Pope dans une certaine pièce où il se représente mort, et calcule combien durera le regret de chacun de ses amis : « Le pauvre Pope en sera triste tout un mois, et Gay une semaine, et Arbuthnot un jour ». Il fut souvent un confrère grincheux et susceptible, jamais injuste, indélicat et jaloux. Il eut au plus haut point le sentiment de ce que les lettrés se doivent entre eux d'égards et de tolérance. Il ne sollicita de sa vie jamais pour lui, mais les sollicitations ne lui coûtaient rien dès qu'il s'agissait de tirer un malheureux de la détresse, ou de sortir d'embarras un homme de mérite, et il sollicitait alors non seulement ses amis tories, mais ses ennemis whigs, Robert Walpole comme Harley et Bolingbroke. Jamais il ne refusa un secours à un confrère malheureux, et sa libéralité fut sans morgue et sans pédantisme. Rien n'est touchant comme la protection qu'il ne cessa d'étendre sur le misérable Richard Savage, sans qu'aucune des *erreurs* énormes de cet énigmatique et équivoque personnage, ni l'inconduite confinant au crime, ni la prodigalité confinant au vol, parvinssent à le rebuter et à le lasser. C'est lui qui eut l'idée d'une souscription pour faire vivre Savage dans le pays de Galles, et il fut un des seuls à la payer jusqu'à la fin.

Voilà bien des vertus, ce me semble, et de peu

communes; elles autorisent à croire que la beauté morale eût été plus entière encore chez Pope sans les fatalités de la nature. Beaucoup de nos lecteurs connaissent sans doute l'amusant portrait que M. Taine a tracé de notre poète dans son *Histoire de la littérature anglaise*. Qu'ils se rappellent cet homme rabougri et souffreteux, toujours enveloppé de lainages, les jambes tapissées de trois paires de bas mises l'une sur l'autre pour en dissimuler la minceur, si faible qu'il ne pouvait ni se déshabiller ni s'habiller sans aide, si petit que, lorsqu'il dînait en ville, il fallait le hausser jusqu'au niveau de la table au moyen de coussins ou d'in-folio à mettre des rabats, et puis qu'ils disent si un tel homme n'est pas excusable de ressentir les menues contrariétés de l'existence avec moins de calme qu'un homme de cinq pieds et quelques pouces, joyeux compère de par la grâce de la santé et dédaigneux des roquets humains de par la grâce de la force? Et cette faiblesse physique, non seulement lui faisait ressentir injures et railleries avec une vivacité exceptionnelle, mais elle l'y exposait par la prise facile qu'elle donnait à la malignité de ses ennemis. Une si ridicule personne physique, un tel *lusus naturæ*, quelle matière admirable de plaisanteries faciles pour le plus sot et le plus vulgaire, et puis il est clair que, contre un homme si faible, on peut tout se permettre, même de nier son génie contre toute évidence. Par exemple, un critique d'une certaine autorité, du nom de Dennis, se croyant outragé par Pope, imprima qu'avec les initiales et la dernière

lettre d'*Alexandre Pope*, on obtenait le mot *ape*, singe, et le poète fut peut-être excusable de ne pas goûter cette fine plaisanterie. Il eut peut-être tort, un certain jour, de parler des chemises sales et des négligences de toilette de son ex-amie lady Montague; mais c'est qu'aussi il est bien blessant lorsqu'on est un Pope, parce qu'on a eu une minute de trop présomptueuse imagination, de se voir répondre par le plus insultant des éclats de rire et rappeler à l'humilité qui convient naturellement à un magot grotesque et impotent. La vie de Pope est pleine de ces misères-là; mais sous les irritations d'enfant qu'elles lui arrachaient, il avait une raison supérieure qui les dominait au besoin de la manière la plus noble. Il vint un jour où ce John Dennis, qui l'avait si grossièrement insulté, vieux, malade, aveugle, tomba dans la plus noire détresse; une représentation à bénéfice fut organisée, et généreusement Pope écrivit le prologue chargé de recommander le vétéran à la bienveillance des contemporains. Plusieurs fois, il crut avoir à se plaindre d'Addison, la dernière fois assez grièvement; mais se refusant à croire aux rapports qu'on lui faisait, il n'y répondit que par l'envoi de son épître sur le *Dialogue des médailles*. Nous voulions mettre les travers de Pope en regard de ses qualités; remarquez-vous que, malgré nous, nous sommes ramenés à ses vertus?

Ce qui est certain, c'est qu'il ne permit jamais à son état d'éternel valétudinaire d'influer un instant sur son esprit. Pas le moindre accès d'amertume, nul

mouvement de sérieuse misanthropie, nulle tristesse chagrine; sa pensée reste invariablement sereine. Satirique très aiguisé, il a des traits de malice pénétrante, voire de cruauté pour les individus, mais, les *dunces* mis à part, on ne lui voit sérieusement de mépris ou de haine pour aucune catégorie sociale. Voyez-le surtout dans son *Essai sur l'homme*, un vrai chef-d'œuvre, non seulement pour la forme, qui est absolument exquise, mais pour le fond des doctrines, qui sont beaucoup plus fortes et plus neuves que ne l'ont cru Samuel Johnson et d'autres critiques à sa suite. C'est la seule œuvre poétique que je connaisse où le pessimisme des faits aboutisse à des conclusions optimistes, et cela naturellement, naïvement; si le poète n'est pas sans erreurs, il est au moins sans sophismes. La misère de la condition humaine est ouvertement confessée, la faiblesse et la cécité de la raison humaine sont hautement proclamées; mais de cette misère Pope tire un motif d'espérance et de cette cécité un motif de confiance. Cette misère n'est extrême que pour nous et n'est que partielle pour l'ordre universel des choses; cette cécité nous ordonne non la révolte contre un plan dont nous ne connaissons que quelques points, mais la soumission à un pouvoir universel dont le but nous échappe. Tout mal n'est qu'un acheminement à un bien que nous ignorons, et toutes nos dissonances terrestres disparaissent dans la musique d'universel amour que chantent les sphères. De la part d'un homme qui a passé sa vie enveloppé dans la

flanelle, et qui aurait été si excusable d'accuser la Providence et de tirer de son état de valétudinaire un motif de blasphèmes éloquents, savez-vous que cela a quelque noblesse!

L'histoire du poète répète celle de l'homme moral. Pas plus que de ses vertus, la nature, à la fois envers lui généreuse et marâtre, ne lui a permis le libre développement des dons qu'elle lui avait prodigués.

Sauf Victor Hugo, aucun poète n'a été célèbre aussi vite ni d'aussi bonne heure, et, sauf Mozart, personne n'a eu une pareille précocité de génie. En écrivant ces noms illustres, surtout le dernier, je n'entends faire aucune comparaison qui serait écrasante pour Pope; je veux simplement dire qu'il était maître de son art à un âge où d'ordinaire on a peine à en comprendre les premiers éléments. A douze ans, il était poète, ainsi qu'en témoigne une gentille petite *Ode à la solitude*, où le sentiment horatien de la vie studieuse et tranquille s'allie à ce désir de gloire honnêtement acquise que nous avons déjà signalé comme étant très caractéristique de sa nature. On peut dire en toute vérité que Pope dut sa célébrité aux travaux de son enfance. Lorsqu'en 1709 il goûta pour la première fois aux plaisirs de la renommée, ce fut avec ses *Pastorales*, qui remontaient à 1704, date de sa seizième année, et qui, depuis cinq ans, circulaient parmi ses premiers admirateurs, allant des mains du vieux Wycherley à celles du satirique Garth, et de celles de Walsh à celles de Granville. Presque tous les poèmes qui suivirent les *Pasto-*

rales sont antérieurs à 1709. Les traductions et imitations de Stace, Ovide, Chaucer, Rochester, surprenantes par le sentiment exact, juste et fin d'originaux si scabreux, ont été écrites entre sa douzième et sa seizième année. En 1713, il publia *la Forêt de Windsor*; mais la presque totalité de cette œuvre datait de 1704, comme les *Pastorales*, et ce que le poète y ajouta lors de la publication ne vaut pas la partie composée par l'enfant. Ce *Temple de la Renommée*, dont nous avons cité la noble conclusion, son *Ode sur la musique*, où il a essayé la fusion des deux célèbres odes de Dryden, *Sainte Cécile* et *la Fête d'Alexandre*, sont de 1708, et c'est probablement aussi à cette année qu'il faut rapporter son charmant petit poème didactique, *Essai sur la critique*, bien qu'il ait suivi de près les *Pastorales* en 1709. Si le lecteur de ces divers poèmes ignore l'âge qu'avait l'auteur lorsqu'il les écrivit, rien ne le lui révélera, tant l'instrument est parfait et tant le poète en joue avec maîtrise. Cet instrument, c'est le vers de Dryden choisi par Pope avec clairvoyance, comme celui qui, assoupli et adouci, pouvait le mieux se prêter à l'expression des pensées du nouveau siècle, où les généralités philosophiques d'une part et les descriptions naturelles de l'autre allaient tenir une place qu'elles n'avaient pas eue dans le passé. Quant aux secrets propres à la poésie, il n'en est aucun que cet enfant n'ait pénétré. Il sait quels effets délicats on peut obtenir par la répétition d'un vers ramené avec adresse et sentiment; il connaît la valeur de l'énumération poétique;

il sait qu'il n'y a pas d'heureuse composition sans une juste distribution des parties, et que cette distribution équivaut à celle des plans, qui, en peinture, créent la perspective. Il sait que le coloris en poésie s'obtient surtout par le choix des épithètes[1]; il sait même sur ce sujet quelque chose de beaucoup plus important, c'est-à-dire que quel que soit le mérite d'une œuvre, un coloris faux ou seulement défectueux suffit pour lui enlever tout naturel et toute vérité. Cependant, ce qui étonne le plus dans ces productions juvéniles qui témoignent d'une lecture si étendue et n'ont pu être accomplies sans un savoir déjà très profond, c'est l'absence absolue de pédantisme. Jamais esprit d'enfant n'a porté avec une telle légèreté le poids de ses études. Voyez-le surtout dans ces traductions et imitations que nous avons signalées. Le choix de la plupart des sujets est fort risqué : c'est l'*Épître de Sapho à Phaon*, tirée d'Ovide, le *Prologue de la bonne femme de Bath*, et le conte fort équivoque de *Mai et Janvier* de Chaucer, tous sujets qui dépassent de beaucoup l'expérience des passions, surtout des passions amoureuses, que peut avoir une âme d'enfant. Eh bien, ces sujets, il les interprète librement, et ce n'est pas la moindre preuve de précocité qu'il ait donnée. Il y a là un petit mystère que nous ne nous chargerons

1. Il en a de singulièrement nuancées, comme, par exemple, dans ces deux vers de *la Forêt de Windsor* :

> Here in full light the *russet* plains extend :
> There wrapt in clouds the *blueish* hills ascend.

pas d'expliquer, mais qui peut nous aider à comprendre la ravissante audace des poèmes qui suivirent de si près ces productions juvéniles : *la Boucle de cheveux enlevée*; *Élégie à la mémoire d'une dame malheureuse*; la *Lettre d'Héloïse à Abélard*, tous poèmes nés d'une veine tendre, ardente, passionnée, qui surprirent visiblement les cœurs, car ils lui conquirent une célébrité aussi rapide que son génie fut précoce. Ces poèmes parurent entre 1709 et 1717, et cette dernière date est celle de la fin du Pope lyrique.

Comment donc cette veine tendre et ardente s'est-elle arrêtée de si bonne heure pour ne reparaître jamais, et si complètement que rien plus ne la rappelle dans les œuvres de sa maturité? C'est que la faiblesse maladive qui fut la fatalité de Pope fit plus qu'altérer son caractère : elle restreignit son inspiration et en changea le cours et la direction. Il était fait pour la société des femmes, comme le prouvent les poèmes dont nous venons de citer les titres, et des relations de compatissante sympathie furent tout ce qu'il put obtenir d'elles. Ses aventures avec lady Montague et Thérésa Blount sont célèbres, et si la société de Martha Blount lui resta jusqu'à la fin, ce fut à titre d'affectueuse garde-malade plutôt que d'amie enthousiaste. A cette défaveur de l'amour, il perdit toute cette source d'inspiration qui s'était exprimée par *la Boucle de cheveux enlevée* et la *Lettre d'Héloïse à Abélard* pendant le printemps si rapide de sa jeunesse. Sans la pratique des passions, il aurait pu suivre encore cette veine féconde de poésie par la

simple ardeur de l'âme, mais cette ardeur ne peut aller sans une certaine force de tempérament qui puisse soutenir la verve et la renouveler lorsqu'elle est dépensée, et par là aussi cette veine lyrique était condamnée à se refroidir et à s'éteindre. Le pauvre Pope sentit de très bonne heure qu'il n'avait rien à espérer des Grâces et qu'il faudrait faire sa compagnie des seules Muses, et il concentra toute sa vie et tout son génie sur la seule littérature. Ah! qu'ils sont touchants et qu'il y a de tristesse réprimée dans les vers qu'il adresse à Martha Blount en lui envoyant sa *Forêt de Windsor* : « Salut, ombrages autrefois aimés, autrefois inspirateurs, scènes de mes jeunes amours et de mes heures heureuses, où les tendres Muses m'arrêtèrent comme j'allais rêvant, et, me pressant doucement la main, me dirent : *Sois nôtre*. Prends tout ce que tu auras jamais, *une Muse constante*. A la cour, tu pourrais être apprécié, mais tu n'y gagnerais rien; tu peux acheter et vendre des fonds, mais pour toujours perdre [1], et aimer les yeux les plus brillants, mais les aimer en vain [2]. » Hélas! le commerce des Muses, même lorsqu'il est entièrement chaste, ne va pas non plus sans certaines conditions qui étaient encore refusées à Pope. Son imagination était cu-

1. Allusion probable à une perte qu'il éprouva dans la faillite de la compagnie de la Mer du Sud, faillite célèbre sous le nom de *South sea bubble*, l'équivalent de notre *crac* de la rue Quincampoix.
2. Pour être tout à fait exact et juste, il faut dire que dans ces vers Pope s'est souvenu d'Abraham Cowley, qui a exprimé le même sentiment et sous les mêmes formes.

rieuse, et toute sa vie il rêva voyages, vain rêve qu'il ne put jamais réaliser. Il aimait la nature, et il aurait excellé à la décrire : toute sa vie il lui fallut se contenter de celle qu'il pouvait embrasser de sa terrasse de Twickenham. De véhémente et d'errante qu'elle était à l'origine, son inspiration devint donc forcément casanière, sédentaire, et voilà l'origine de cette poésie de cabinet, de cette poésie *chambrée* qui remplit la seconde et plus longue partie de sa vie. Voilà aussi l'origine de cette correction qui lui est quelquefois reprochée comme excessive. L'inspiration étant chez lui intermittente, il employait le peu qui lui en venait chaque jour à remanier, retoucher, refaire. Nul poète n'a moins rougi des ratures, et ne s'est moins fié à la spontanéité de la verve. En vérité, de quelque côté qu'on regarde, on ne voit qu'empêchements à la pleine expression de son génie poétique. Ainsi, il avait le goût de la peinture, et il en poussa l'étude et la pratique assez loin sous la direction de son ami Jervas [1]; mais sa myopie coupa court à cette poursuite et priva sa poésie des ressources qu'elle aurait pu trouver dans ce second art, qu'elle y trouva même dans un moment unique, ainsi que nous en témoignera tout à l'heure l'adorable poème de *la Boucle de cheveux enlevée.* Enfin, son indépendance même lui fut fatale. Dès qu'il fut arrivé à la célébrité,

1. Suivant Johnson, un portrait de l'acteur Betterton de la main de Pope était en la possession du lord Mansfield de l'époque, et un des récents éditeurs du poète nous parle aussi d'un portrait qui est la propriété du duc de Norfolk et se trouve au château d'Arundel.

il pensa prudemment à l'avenir et s'attela à l'immense besogne de sa traduction poétique d'Homère. Il y gagna sa jolie maison de Twickenham, mais il y perdit ses années les plus fertiles, et avec elles l'inspiration charmante qui avait fait son nom. Toutes les circonstances se réunirent donc pour rejeter Pope dans une vie exclusivement et étroitement littéraire. Or, une vie littéraire trop assidue entraîne qui la mène à donner à la longue aux questions de forme et de technique une importance exagérée; en sorte qu'on peut dire sans paradoxe que, favorable à l'acquisition des subtilités et délicatesses du métier, elle est mortelle à l'inspiration, et qu'elle dépouille le poète tout en enrichissant l'ouvrier. Si jamais carrière poétique témoigna avec éclat des profits et des dangers d'une vie trop strictement littéraire, à coup sûr ce fut celle de Pope [1].

III

Le romantisme est tellement l'essence du génie poétique anglais, qu'il n'a jamais épargné aucun des vrais poètes qui ont eu des aspirations au classicisme. Voyez, par exemple, la très originale et très glorieuse

1. Pour ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de plus amples détails sur la vie de Pope nous recommandons le ivre excellent publié, depuis que ces pages ont été écrites, par M. Courthorpe (Murray, 1889). Pourtout lettré qui ne l'est pas de profession cette belle étude rend inutiles les travaux antérieurs, qu'elle complète et dépasse.

mésaventure de Ben Jonson. En face de l'inspiration libre de Shakspeare, il eut la prétention de fonder un théâtre classique, soumis à l'observation des règles transmises par la critique et où l'exploitation habile et savante des richesses de l'antiquité aurait plus de part que les fantaisies d'une imagination relevant d'elle seule. Heureusement pour sa gloire, il y a mal réussi. Tous ses efforts pour vaincre sa robuste originalité ont été inutiles; ils ne sont parvenus qu'à la meurtrir, à la fausser, à la faire dévier dans l'excentricité, à lui imprimer les formes les plus étrangement martelées qui se puissent concevoir. Cela un théâtre classique! Figurez-vous un théâtre composé de personnages qui sont au moral ce que les Han d'Islande, les Quasimodo et les Triboulet de Victor Hugo sont au physique : des personnages porteurs d'âmes bossues, bancroches, affectées de strabisme, chargées de verrues et d'excroissances bizarrement placées, possédées de manies énormes offensives envers la morale à l'égal d'un crime, décorées de groins aptes à fouiller la fange appétissante et de gueules armées de crocs de mastiff anglais destinés à retenir sous leur prise cruelle la proie où elles on une fois mordu. Ces âmes si singulièrement difformes, Ben Jonson ne se contente pas, pour nous les faire comprendre ou haïr, des actions résultant de leurs vices, il nous fait assister, par la plus monstrueuse des psychologies, à leur vie secrète, aux mystères à faire frémir de leurs convoitises, au somnambulisme de leurs vanités, aux gloutonneries de leurs

ambitions, aux châteaux en Espagne de leur bestialité imaginative. Regardez-les agir, ivres de leurs vices comme des buveurs invétérés sont ivres de vin; écoutez-les parler, éloquentes d'effronterie inspirée; entendez-les rêver, apoplectiques de sanguine sensualité, chaudes de passions grasses sous lesquelles elles étouffent et qu'elles suent par tous leurs pores! En créant de tels personnages, Ben Jonson croyait créer la comédie de caractère, mais il s'est trouvé qu'en poursuivant ce projet il n'a réussi qu'à peindre encore plus de simples individus qu'aucun de ses contemporains, c'est-à-dire des personnages singulièrement dramatiques et intéressants, mais qui ne représentent rien qu'eux-mêmes et ne peuvent en rien aspirer à la dignité de types. Cet ambitieux de classicisme, après avoir bien sué, bien peiné dans sa forge savante pour fabriquer des créatures harmonieusement classiques, à l'instar du divin Vulcain, en sort avec des créatures barbarement romantiques, à l'instar du magicien-forgeron Veland des traditions norses ou du magicien-forgeron Ilmarinen du *Kalewala*.

Cependant Ben Jonson, bien qu'appartenant aux règnes d'Élisabeth et de Jacques, peut être dit un attardé de la pleine Renaissance, et l'on sait ce que charriait d'éléments romantiques la sève épaisse et abondante que les hommes de cette époque puisaient, avec une avidité sans choix, dans le trésor de l'antiquité. Peut-être ce romantisme aura-t-il épargné les poètes de l'époque dite classique, qui ont subi l'in-

fluence de la littérature française? Charles II est monté sur le trône apportant avec lui la mode de l'esprit précieux des poètes qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet, le goût des grands romans de La Calprenède et de Mlle de Scudéry, et l'enthousiasme de la tragédie représentée par Corneille, laquelle, changeant de nom en Angleterre, va s'appeler *heroic play*. Tenons-nous à ce dernier genre, qui est le seul important, et à l'homme qui, pendant les vingt-cinq années du règne de Charles, l'a représenté avec le plus d'abondance et de génie, John Dryden. Certes il fut un grand admirateur de la tragédie française, car c'est à elle qu'il doit les innovations qu'il introduisit dans le drame anglais, par la substitution du vers rimé au vers blanc et l'abus de la tirade. Que Corneille eut sur lui une prise assez facile, il n'y a pas à s'en étonner, car il y avait entre eux une certaine similitude de facultés, par exemple cet esprit de controverse et ce besoin de plaidoirie que l'un tenait de son origine normande et l'autre de son origine puritaine. Ce genre singulier de dialogue renouvelé pour ainsi dire du jeu de volant, où les deux interlocuteurs se renvoient, comme à coups de raquette, leurs aimantes injures ou les subtilités de leurs raisonnements, Dryden l'a emprunté à Corneille, comme Corneille l'avait emprunté au théâtre espagnol. C'est dire que le poète anglais a poussé l'imitation de notre grand tragique jusqu'à ses défauts; il n'y a que sa mâle décence et sa haute moralité qu'il ne lui ait pas empruntées. Mais, cela dit, on se trompe-

rait grossièrement si l'on croyait que cette admiration pour la tragédie française l'empêcha de mettre quelque chose au-dessus du drame héroïque, et ce quelque chose c'est le drame anglais tel qu'il fut pratiqué par Shakspeare et ses contemporains. Tout ce qu'il vantait de la tragédie française, c'étaient ces innovations prosodiques dont nous parlons plus haut, mais il en repoussait le système comme monotone, manquant de variété et conduisant à des invraisemblances pires que l'indiscipline de composition qu'elle prétendait condamner; les principes qu'il a exposés sur ce point, dans son *Essai sur la poésie dramatique*, auraient été acceptés par tout romantique. Classique, ce Dryden! Il a eu beau faire effort pour le devenir, ses conceptions dramatiques, violentes, turbulentes, immorales, effrontées, font craquer de toutes parts le moule pur et correct du drame français. Il suffirait vraiment, pour dénoncer ce qu'il est réellement, du choix de ses sujets qui ressemblent aux sujets *cosmopolites* des contemporains de Shakspeare, surtout de Fletcher et de Massinger, plutôt qu'aux sujets de nos deux célèbres tragiques. Et ne dites pas que le choix des sujets importe peu, car les sujets sont une indication probante de la nature de l'imagination de l'auteur, des tableaux où elle se complaît, des passions qu'elle préfère. Le sujet influe fatalement sur la liberté du poète, qui est entraîné à lui donner une expression qui lui soit adéquate, et c'est là ce qui arrive à Dryden; par la véhémence des discours, l'abondance des images, l'audace des sentiments, sa

poésie, qu'elle s'exprime en vers rimés ou en vers blancs, reste romantique au premier chef. Non moins que par l'expression des sentiments, Dryden est romantique par la pompe du spectacle et l'emploi qu'il fait du merveilleux et du surnaturel : apparitions, fantômes, démons et génies, tout comme s'il était un contemporain même de Shakspeare, et comme si cette tragédie française, objet de son admiration, n'avait pas réduit tout le merveilleux aux seuls songes. La part faite à l'imagination reste aussi grande chez Dryden que chez aucun de ses prédécesseurs, et il suffirait de ce caractère pour dénoncer le romantique caché sous le classique équivoque, incertain, partagé.

A l'époque de Pope, l'influence de notre véritable littérature classique, celle qui va de 1660 à 1700, avait eu le temps de se faire sentir, et on ne peut pas dire que Pope ne l'ait pas subie, mais il l'a subie beaucoup moins qu'on ne le croit et qu'on ne le dit. Et d'abord il eut toujours une connaissance extrêmement imparfaite de notre littérature et de notre langue. Nous avons à cet égard deux témoignages de premier ordre. Le premier est celui de Johnson, qui nous apprend que Pope apprit le français en même temps que l'italien, ses études classiques une fois terminées, c'est-à-dire à une date très rapprochée de la publication de ses premiers poèmes. Or, si l'on songe que tout ce que Pope sut jamais bien, il l'avait appris dans son enfance, cette date qui, pour tout autre, serait précoce, est pour lui relativement tardive, d'où l'on peut conclure qu'il ne poussa jamais loin cette

étude. Le second témoignage est celui de Voltaire, qui, dans ses *Lettres anglaises*, nous dit que Pope ne fut jamais familier avec notre langue. On s'en aperçoit, en effet, aux très rares jugements qu'il a portés sur nos écrivains, car, pour ne citer qu'un seul exemple, comment un homme d'un tel goût, s'il eût vécu dans un commerce plus intime avec nos écrivains, n'aurait-il pas trouvé pour caractériser Racine une autre épithète que celle d'*exact*, même en prenant ce mot dans le sens de justesse ou de fidélité à la nature? D'ailleurs, s'il accepte les doctrines françaises, c'est avec des réserves dont quelques-unes sont peu flatteuses pour notre amour-propre. Que disait-il de Boileau, lorsque, tout frais sorti de ses lectures françaises, il écrivit son charmant poème didactique : *Essai sur la critique*? « La science de la critique fleurit principalement en France : *Une nation née pour servir obéit aux règles*, et Boileau gouverna de par le droit d'Horace. » Lequel de ses lecteurs n'a pas gardé dans sa mémoire ce célèbre passage de son épître-satire à George II, ingénieuse imitation de l'épître d'Horace à Auguste : « Nous conquîmes la France, mais nous sentîmes les charmes de notre captive; ses arts victorieux triomphèrent de nos armes.... Ce n'est que tard, très tard, que la correction fit l'objet de nos soucis, lorsque la nation fatiguée respira au sortir des guerres civiles. L'*exact* Racine et Corneille au noble feu nous montrèrent que la France avait quelque chose à faire admirer. Ce n'est pas que le génie tragique ne fût nôtre; il

brilla avec plénitude dans Shakspeare, avec beauté dans Otway, mais Otway oublia de polir et de purifier, et l'abondant Shakspeare ne ratura jamais une ligne : le fécond Dryden lui-même ignora ou négligea ce dernier et ce plus grand des arts, l'art d'effacer. » On le voit, c'est moins le génie de Racine et de Corneille que leur souci de la correction qu'il propose à l'imitation de ses compatriotes, et remarquez bien que son admiration pour nos deux tragiques ne l'empêche pas de placer au-dessus d'eux ce Shakspeare dont il fut le premier éditeur moderne, et dont il se recommande tout autant que Dryden.

Il nous semble, d'ailleurs, qu'on se méprend quelque peu sur le classicisme de Pope. Bien lu, son *Essai sur la critique* nous en révèle le vrai caractère. Il y enseigne que la seule source d'inspiration véritable du poète est la nature, et que les règles auxquelles le poète est tenu d'obéir ne sont pas distinctes de la nature, mais se confondent avec elle. D'où sortent les règles, en effet, si ce n'est des modèles classiques institués par la critique des anciens? Et pourquoi les en tira-t-elle, si ce n'est parce qu'elle avait reconnu que ces modèles étaient la nature même, et que, par conséquent, obéir aux règles serait se conformer à la nature? Mais ces règles demandent à être interprétées librement, en esprit, non pédantesquement et selon la lettre, et quiconque s'en tiendra aux règles sans avoir préalablement consulté la nature d'où les premiers modèles classiques sortirent, ne pourra créer qu'une œuvre morte s'il est poète, ou énoncer

un jugement sans valeur s'il est critique. Ce que Pope propose réellement à l'imitation non passagère, mais permanente de ses compatriotes, ce sont les modèles anciens, parce qu'il identifie la nature avec eux. Son classicisme n'est pas une affaire de mode littéraire ni d'influence momentanée, c'est une foi très ferme et qui s'est choisi une base faite pour durer.

Ce romantisme inconscient, inéluctable, natif et de race que nous avons remarqué chez un Ben Jonson et un Dryden n'est pas aussi apparent chez Pope, parce qu'il est plutôt dans les sentiments que dans les formes, qui restent sagement correctes; cependant il est une de ses œuvres au moins où il a tout pénétré, genre, cadre, machines, et cette œuvre est justement celle qu'on aime le plus communément à rapporter à l'influence étrangère, *la Boucle de cheveux enlevée*. Certes, il nous serait doux de pouvoir revendiquer pour notre littérature l'origine de cette bagatelle merveilleuse; malheureusement, la vérité nous oblige à reconnaître que cette fantaisie est essentiellement anglaise, et qu'elle reste anglaise même dans les choses qu'elle prétend avoir tirées de notre pays.

La Boucle de cheveux enlevée est rangée d'ordinaire parmi les poèmes héroï-comiques, mais il n'y a rien là qui oblige le lecteur à se rappeler les maîtres du genre, Tassoni et sa *Secchia rapita*, Boileau et son *Lutrin*, voire même Gresset et son *Vert-Vert* [1]; toute comparaison qu'on essayerait serait

1. Comme *Vert-Vert* est de beaucoup postérieur à *la Boucle de cheveux enlevée*, il n'est ici cité que pour le genre.

bientôt reconnue boiteuse, ou forcée, ou artificielle, et forcément abandonnée. Si l'on veut que *la Boucle de cheveux enlevée* soit un poème héroï-comique, il faut dire alors que *la Princesse* de Tennyson en est un aussi, et ce n'est pas à l'aventure que je mentionne cette dernière œuvre, car, quelles que soient les différences de sujet et d'étendue entre les deux poèmes, ils se ressemblent par quelque chose de tout à fait essentiel, l'élégance absolument parfaite obtenue par l'emploi exclusif de la grâce que repousse le genre héroï-comique. Non seulement Pope a transformé ce genre, mais il en a changé ce que l'on appelle les *machines*, et celles qu'il a inventées sont issues du romantisme. Avec un sentiment profond du surnaturel que réclamait son sujet, aux divinités et aux allégories classiques il substitua les esprits élémentaires, sylphes et gnomes. Il prétendit, il est vrai, les avoir empruntés au roman célèbre de l'abbé de Villars, *le Comte de Gabalis*, ce qui leur donna une apparence d'origine française; mais il n'avait pas besoin d'aller les chercher outre-Manche, et il les aurait facilement trouvés dans les traditions et chez les poètes de son pays, où ils font assez gracieuse figure, ainsi qu'en témoignent Ben Jonson, Michel Drayton, Spenser, surtout Shakspeare, dont l'Ariel a laissé son nom au sylphe en chef de *la Boucle de cheveux*. A chacune des prétendues imitations ou réminiscences françaises ou italiennes de ce poème, il est facile, comme pour les sylphes, d'assigner une origine purement anglaise. On n'y trouve

qu'une seule allégorie à la manière classique, celle du *Spleen*, divinité anglaise s'il en fut. Voltaire s'est rappelé à son sujet la Mollesse de Boileau; plus familier avec l'ancienne littérature anglaise, il se serait aussi bien rappelé les allégories et les descriptions de Spenser. Et le badinage de Pope, comme il est loin du badinage classique! C'est en vain que le correct bon goût voudrait retenir son imagination qui s'amuse. Pope porte dans les jeux de l'imagination une verve hasardeuse, une véhémence drolatique, une poésie caricaturale qui ne sont que de son pays. Voyez, par exemple, comme, dans la scène de la partie d'*hombre*, le tableau devient naturellement fantastique, comme ces figures des cartes prennent aisément une personnalité. Il n'y a vraiment que Dickens qui ait su créer des visions lilliputiennes aussi vivantes avec les riens du ménage et de la chambre. Voyez encore les métamorphoses opérées par la déesse *Spleen* pour meubler sa caverne, ces théières vivantes qui se tiennent dans l'attitude indispensable pour verser la liqueur, ces pots qui marchent comme les trépieds d'Homère, ces cruches qui soupirent, ces hommes en mal d'enfant et ces filles changées en bouteilles qui crient qu'on vienne les déboucher. Voilà des métamorphoses fort différentes de celles dont Circé peuplait ses parcs. C'est le genre de comique des caricaturistes anglais, et si, en dehors des papiers satiriques de la Grande-Bretagne, vous avez par hasard rencontré quelque part ces fantasques drôleries, c'est dans les œuvres peu classiques

de la peinture flamande ou hollandaise, dans quelque *Tentation de saint Antoine* de Téniers, quelque *Réception de sorcière* d'Adrien Brauwer, ou dans les bouffonneries amusantes de notre Callot, tous noms que les œuvres classiques, même gaies et comiques, n'ont pas d'ordinaire l'habitude d'évoquer.

IV

On connaît l'anecdote qui a donné naissance à *la Boucle de cheveux enlevée.* Un jeune beau, lord Petre, féru d'un caprice irrésistible, a commis l'amoureuse espièglerie de couper subrepticement une des boucles de la chevelure de miss Arabella Fermor, et, pour comble d'audace, il a aggravé sa faute en refusant de rendre son larcin; de là, brouille envenimée entre deux familles jusqu'alors en rapports des plus intimes. Caryll, secrétaire de la reine Marie de Modène, femme de Jacques II, qu'il avait suivie en exil, entreprit de réconcilier ces deux familles dont il était l'ami commun, et proposa à Pope, alors dans sa vingtième année, d'écrire un poème sur cette aventure, comme le meilleur moyen d'atteindre le but qu'il désirait. Pope accepta, et il en résulta ce poème que nous ne craindrons pas d'appeler une des plus heureuses rencontres de talent dont jamais poète ait été favorisé, tant toutes les qualités nécessaires d'élégance, de subtilité, de grâce, d'enjouement, se sont trouvées réunies au juste point et amalgamées dans la juste

proportion pour produire ce rien tissu d'air et de lumière où la recherche même est exquise, où la mièvrerie même est délicieuse, tant enfin toutes les difficultés de cette délicate entreprise ont été tournées avec dextérité et résolues avec finesse.

Je ne sais si Pope a donné jamais une preuve de génie supérieure à la transformation qu'il a fait subir dans ce poème au genre héroï-comique. Avec un tact admirable, il comprit que les lois ordinaires du genre n'étaient pas applicables à cette aventure, dont les deux héros étaient jeunes, beaux, élégants et amoureux. La bouffonnerie, la parodie, sont l'essence de ce genre, qui appelle nécessairement pour héros des personnages à qui le ridicule est légitimement dû. Mais tel n'était pas ici le cas. Il n'y a rien de ridicule dans le fait d'être jeune, rien de comique dans le fait d'être beau, rien de burlesque dans le fait d'être amoureux, lorsqu'on réunit toutes les conditions requises pour l'être; ce serait perdre ses peines que de vouloir se moquer de ces privilèges divins, et il n'y aurait en tout cela de risible que le rieur malavisé. Rarement on a mieux observé ce respect que le poète doit toujours garder pour la jeunesse et la beauté, respect auquel il ne peut manquer qu'au détriment de son caractère et de son talent, parce que par là il dénonce lui-même son infériorité et révèle qu'il lui manque quelque chose d'essentiel qne rien ne peut remplacer. Mais si le rire n'est pas de jeu en pareilles aventures, elles appellent, en revanche, les sourires les plus radieux,

et Erato, la seule Muse consultée pour ce poème, y a partout remplacé la bouffonnerie railleuse par un ton de galanterie enjouée.

Cette difficulté si bien résolue n'était pas la seule, ni même la principale. Qui dit poème héroï-comique dit une action bouffonne présentée et racontée avec les formes parodiées de l'épopée héroïque. Le sujet, aussi léger soit-il, doit donc offrir assez de substance pour se prêter aux développements. Mais ici où trouver cette substance? Supposons un poète préoccupé d'obéir aux lois du genre, et il sera clair que l'enlèvement de la boucle de cheveux de miss Arabella ne pourra être qu'un exorde, un point de départ, et que le véritable sujet sera la querelle des deux familles. Et ce sujet s'imposait si naturellement, qu'une fois accepét, vous pouvez aisément constituer vous-même le poème ou deviner ce qu'il aurait été sous la plume d'autres poètes, sous celle de Pope même, s'il eût été plus désintéressé dans la question. Supposez ce sujet traité, par exemple, par un poète de la Renaissance, et voyez comme il va dérouler lentement son action au travers d'épisodes accumulés à plaisir pour la suspendre ou la retarder. Une machinerie toute classique, appelant les substantielles divinités de l'Olympe à prendre part à la querelle, va rendre le cas de lord Petre aussi fécond en catastrophes que le jugement de Pâris. Voyez-vous les deux familles combattant sous un nuage épaissi à plaisir par les dieux, les rencontres chevaleresquement bouffonnes d'oncles et de cousins, ou risible-

ment plébéiennes de valets et de clients, la vengeance de l'aimable offense remise au sort des armes, une joute solennellement instituée à cet effet dans des conditions burlesques, et, pendant que les hommes combattent, les dames des deux familles s'assemblant en parlement à l'instar des cours d'amour provençales et s'évertuant à discuter le larcin de lord Petre dans des discours pleins de subtilités captieuses? Enfin, tous ces moyens n'aboutissant pas, sur une inspiration venue d'Apollon ou des Muses, par quelque songe ou quelque oracle, un ami commun, jouant le rôle de Caryll, aurait proposé l'intervention de la poésie, la puissance pacificatrice dont les bêtes et les pierres mêmes ont ressenti l'influence — vous devinez le défilé de noms et d'histoires qui prouvent cette influence : Orphée, Amphion, Arion, David, — et là-dessus le poète aurait terminé son poème en faisant, en manière d'*envoi*, un appel à la paix. Supposez, au contraire, le sujet traité par un poète de la fin du XVII[e] siècle, ou même contemporain de Pope, la composition sera à peu près la même, avec cette différence que les moyens de la ruse seront substitués partout aux moyens de la force, et que le monde des Géronte et des Sbrigani remplacera celui des don Quichotte ou des Hudibras. Il s'agira, cette fois, d'enlever par manèges secrets la précieuse boucle transformée en talisman, car là où le lion ne peut réussir, le renard doit entrer en scène. Que de conciliabules nocturnes pour arrêter les voies et moyens de l'entreprise! que de mines et contre-mines pour sur-

prendre le ravisseur, et que de précautions subtiles inventées par ce dernier pour ne pas se laisser surprendre! que de messages trompeurs fabriqués par d'artificieuses Nérines pour préparer l'occasion favorable, et que de fausses clés essayées par des Frontins gagés pour forcer la précieuse cassette où le trésor est enfermé! Oui, certes, le sujet entendu et traité de l'une ou l'autre de ces deux façons aurait fourni très aisément la matière d'un poème héroï-comique où toutes les lois inhérentes au genre auraient été respectées; mais alors que serait devenu le but proposé à l'auteur, et accepté par lui, la réconciliation des deux familles? Ce but aurait été complètement mis en oubli, ou si, par hasard, le poète avait fait appel à la paix, c'eût été après avoir ri tout son saoul des ennemis en lutte, ce qui n'eût pas été précisément le moyen de les décider à s'embrasser.

Tel est le délicat petit problème qui se posait à Pope, et il l'a résolu avec une adorable hardiesse. Cette boucle de cheveux enlevée, qui semblait n'être et n'était en effet qu'un point de départ, il en a fait le dénouement. Mais alors, demanderez-vous, de quoi le poème se compose-t-il? De rien, si ce n'est des préparatifs du larcin. Tout le poème est combiné de manière à prêcher la paix sans en prononcer le nom, en montrant comment le larcin a été possible, quels sentiments secrets ont poussé les deux personnages de l'aventure, et en attribuant à chacun la part de responsabilité qui lui revient. En un mot, Pope s'est

tiré d'affaire, en faisant, en même temps qu'un délicieux poème, une œuvre d'une psychologie élégante et fine au possible, digne en tout point de ces sylphes à qui il en rapporte l'honneur, une œuvre dans laquelle on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la subtile intuition des petits mobiles de l'âme révélée par le poète, ou du tact merveilleusement discret avec lequel il a su faire entendre à l'héroïne la part qu'elle a prise elle-même à l'offense dont elle se plaint. Si jamais homme a su bien parler aux femmes dans ce langage couvert, enveloppé, à distantes allusions, qu'elles préfèrent, comme étant celui qui rend seul inoffensive l'approche de la vérité et laisse ses visites sans blessures, c'est Pope dans ce poème.

Supposons-le un instant chuchoter à l'oreille de son héroïne et dévoiler ainsi tout bas les intentions voilées de son poème, et puis dites s'il est un poète qui ait saisi de plus près ces mouvements particuliers aux passions amoureuses à leur naissance, ces mouvements si secrets qu'ils en sont occultes, si finement équivoques que, tout en les ressentant, on refuse d'y trouver un blâme pour soi-même ou une excuse pour les entreprises audacieuses d'autrui, et qu'ils restent toujours inavoués.

« Certes, votre indignation est légitime, Belinda; cependant n'y entre-t-il pas quelque feintise? Vous saviez d'avance qu'il se tramait quelque dessein amoureusement pervers contre votre adorable personne, et vous saviez quel serait le doux malfaiteur; tout ce

que vous ignoriez, c'était seulement la forme que prendrait ce dessein, serrement de main téméraire, baiser furtif, gant dérobé ou boucle de cheveux prestement coupée; car c'était l'heure, l'occasion imprévue, la circonstance d'être assise ou debout, au repos ou en mouvement, l'inattention momentanée de vos adorateurs ou la complicité sournoise de vos rivales qui devait décider de la nature du larcin. Vous le saviez, car vos sylphes vous l'avaient dit. Est-ce que jamais ils ont négligé de faire une aimable belle comme vous devineresse des dangers qui la menacent? C'était là le secret de ces inquiétudes vagues qui vous remplissaient d'une angoisse voluptueuse, comme une pythonisse qui pressent l'approche du Dieu. C'était là le secret de ce songe par lequel ils vous ont envoyé leurs oracles protecteurs. Vous le saviez, et vous le dirai-je, Belinda? vous avez ressenti avec délices ces aimables anxiétés, vous avez pris plaisir à les accroître, pis encore, à attendre le danger que vous redoutiez, et vous en avez souhaité la réalisation. Vous saviez que l'attentat serait pour le jour même où il a été commis; je n'en veux pour témoignages que la dévotion exceptionnelle que vous avez apportée ce jour-là au culte de votre divine personne, le scrupule avec lequel vous avez accompli tous les rites de cette toilette que j'ai décrite, j'ose m'en flatter, avec un bonheur rarement égalé. Ainsi parée, vous êtes allée au-devant du danger avec une anxieuse curiosité, et toute la journée vous avez épié l'heure qui serait propice au forfait. Vous l'attendiez sur la

Tamise, dans l'élégant bateau où vous voguiez avec les jeunes beaux et les jeunes belles; mais vos sylphes faisaient trop bonne garde, c'est-à-dire qu'il y avait là trop de lumière, trop d'yeux attentifs ou jaloux, que le théâtre était à la fois trop ouvert et trop étroit pour l'accomplissement du crime. Vous y avez pensé encore, une fois arrivée à Hampton-Court, pendant toute la partie d'*hombre*; mais là encore le tête-à-tête obligé des joueurs n'était pas favorable, et vous avez été rassurée plus que vous ne désiriez l'être. Enfin est venue l'heure du café, heure où, quoique étroitement réunis dans un même lieu, tous vos amis étaient cependant séparés par la dégustation égoïste de la délicieuse liqueur, et vous avez saisi cet instant, Belinda, car votre sylphe protecteur a vu votre pensée coupable et s'est enfui en vous abandonnant à ses conséquences, qui n'ont pas tardé à se produire. Une fois, deux fois, vous avez donné à votre tête une inclinaison enchanteresse; oseriez-vous dire que c'était en toute innocence? Le forfait prévu une fois accompli, vous avez poussé un cri, était-il bien de surprise, et l'évanouissement qui a suivi n'était-il pas quelque peu rusé? Faites l'examen de votre conscience, Belinda; voyez combien vous avez péché par pensée sinon par paroles, par curiosité sinon par volonté, par omission sinon par action, et cela fait, pardonnez généreusement à l'audacieux. Laissez-le en possession paisible de ce larcin que vous vouliez si peu lui refuser et, en récompense de cette noble action, je vous promets d'assurer à cette boucle les

plus glorieuses destinées. Comme la chevelure de Bérénice, elle passera au rang des astres, et conservera le nom de Belinda aussi longtemps qu'il y aura dans le monde des cœurs sensibles à la grâce et des oreilles ouvertes à l'harmonie. »

S'il est vrai que cette fine et enjouée psychologie soit l'âme secrète du poème, on voit à quel point la substitution du surnaturel des sylphes au surnaturel des amours mythologiques a été un coup de génie, combien elle a été motivée par des raisons plus profondes que ne le dit Johnson, qui l'admirait cependant, et combien Addison, lorsqu'il déconseilla à Pope l'emploi de ce surnaturel, était mal inspiré et avait peu pénétré la délicate structure de cet élégant édifice poétique.

Nous avons dit que Pope était quelque peu peintre, ayant pratiqué cet art sous la direction de son ami Jervas. Je ne sais quelle est la valeur des peintures qui restent de lui; ce qu'il y a de certain, c'est que, dans ce poème, il a montré les qualités du peintre au premier chef, et, parmi ces qualités, celles qui sont particulièrement propres aux artistes de son pays, la finesse des tons, la science des secrets les plus rares de la lumière, la transparence embrumée des ombres. Combinez ce que les teintes de l'aquarelle ont de plus tendre et le pastel de plus souriant à l'œil, et vous obtiendrez à peine la couleur exquise de ce poème, où il n'y a pas une sécheresse de ligne, pas une dureté de pinceau, pas une note violente, où tout est noyé, estompé, vaporeux, *flou*, comme disent

les artistes. Mais il y a, sous ce rapport de la peinture, dans *la Boucle de cheveux enlevée*, quelque chose de beaucoup plus singulier, quelque chose qui semble presque une révélation des sylphes du poème, et ferait croire que, de même que certaines idées, certaines formes de l'art sont suspendues dans l'air à telles ou telles époques, attendant qui les apercevra le premier. *La Boucle de cheveux enlevée*, c'est véritablement la révélation par la poésie de l'art qui fut propre au XVIIIe siècle, et cela au début même du siècle (1711), alors que cet art n'existait encore dans aucun pays. Que la scène de la partie d'*hombre*, celle du café, celle de l'émoi général après le larcin de la boucle, fassent penser par anticipation à Hogarth, cela peut s'expliquer assez naturellement; ce qui est beaucoup plus surprenant, c'est qu'on puisse mettre au-dessous de la plupart des épisodes du poème les noms de nos artistes français du XVIIIe siècle, sans s'exposer à la plus petite inexactitude. N'est-ce pas le plus voluptueux Watteau que Belinda enveloppée de ses sylphes noyés dans le jour dormant de cette chambre où elle rêve assoupie, et ne serait-ce pas le plus joli pendant à l'*Embarquement pour Cythère* que la promenade sur la Tamise? Ces peintures où Fragonard s'amuse, avec une sentimentalité si pleine de recherches, à donner aux choses de l'amour et aux habitudes d'élégance des airs de rites sacrés et de cérémonies dévotieuses, aux pâmoisons sensuelles des aspects d'évanouissements conventuels et aux flammes amoureuses des affinités avec les trépieds des vestales, n'ont-

elles pas été devinées par avance dans cette scène où Belinda procède à sa toilette avec toute la piété que lui commande son idolâtrie d'elle-même, et dans celle où le jeune lord brûle en sacrifice religieux ses lettres d'amour pour se rendre digne du larcin projeté? Une heureuse fortune analogue échut plus tard à Sterne, lorsqu'il écrivit *le Voyage sentimental*; mais lorsqu'il présenta ses petites scènes de mœurs françaises et ses personnages français sous les formes et avec les couleurs de l'art du XVIIIe siècle, cet art existait au grand complet depuis longtemps, et le spirituel humoriste n'eut qu'à se souvenir ou à regarder autour de lui. L'application ingénieuse autant qu'imprévue qu'il sut faire de l'art de l'époque reste bien surprenante, mais l'aimable prescience de Pope l'est bien plus encore.

Littérairement, le petit poème dont nous venons d'essayer de saisir la subtile beauté constitue à lui seul un genre à part, qui marque la transition entre l'ancien poème héroï-comique et le poème lyrique et de fantaisie tel que les poètes modernes, et en particulier les Anglais, l'ont pratiqué. Ne serait-ce qu'à ce seul titre, Pope mériterait justement d'être considéré comme un initiateur et un précurseur.

V

L'accord, exceptionnellement rare, d'un goût d'une extrême pureté avec une grande hardiesse de pensée

et de sentiment, telle est la définition la plus générale qu'on puisse donner de Pope. Cette définition cependant est bien éteinte dans son exactitude. Samuel Johnson va nous en donner une plus vive. Pope avait, nous dit-il, l'imagination ambitieuse, *aventureuse*, et ces épithètes sont d'un maître critique qui sait voir à travers les formes l'élément original qu'elles dissimulent aux yeux mal exercés. Son imagination était aventureuse en effet, et aventureuse au point de ne redouter ni le paradoxe dans les sentiments, ni les combinaisons les plus téméraires dans la fantaisie. Ce qu'il a soumis aux règles, c'est l'expression de sa pensée, nullement sa pensée elle-même, qui reste presque toujours d'une singulière nouveauté. Que vous dirai-je? Pope, au moins celui de la première heure, fut un véritable hérétique dissimulé sous les formes les plus scrupuleuses de l'orthodoxie classique, un hérétique qui, par le choix risqué de ses sujets, les thèses dangerenses qu'il soutient et l'audace compromettante des sentiments qu'il expose en toute franchise, a devancé un instant les romantiques modernes les plus intransigeants sur le sujet délicat et scabreux des choses de l'amour. Lorsque, sur la fin du XVIIIe siècle, le poète Lisle Bowles leva l'étendard de la révolte contre l'autorité jusqu'alors incontestée, quoique souvent désobéie de Pope, un des reproches qu'il lui adressa fut celui de *grossière licence*. L'exagération fait plus d'honneur à la candeur de Bowles qu'à la fermeté de son goût; toutefois, il y a là un atome de vérité, qui d'ailleurs est loin d'être au désa-

vantage de notre poète. Il est certain que Pope comprend tout, absolument tout, des choses de l'amour, depuis les plus triviales jusqu'aux plus nobles et depuis les plus futiles jusqu'aux plus hautes. Sur ce sujet, quand il est enjoué, son imagination est libertine avec délices, et quand il est sérieux, son âme est passionnée avec emportement. Et il exprime ces choses avec autant de finesse et de force qu'il les sent, sans pruderie, sans réticences, sans hypocrisie de langage, pensant sans doute avec Montaigne qu'il n'est pas d'un esprit ferme et sain de n'oser parler qu'entre les dents du plus universel de nos sentiments. Le vice même n'a rien qui l'effraye ; voyez-le dans ses portraits de femmes, Atossa-Sarah Marlborough, Chloë-Lady Suffolk, Narcissa-Duchesse Hamilton, voyez-le surtout dans cette amusante *Églogue de la ville*, dialogue entre deux mondaines dont l'une est la proie du démon du jeu, et dont l'autre exprime les tourments cuisants et chers que lui fait ressentir sa basse passion pour un beau tricheur qu'il lui faut disputer à quantité de rivales dont quelques-unes sont son œuvre, ayant été formées par elle aux arts de l'élégance et de la galanterie ; c'est la vérité même, aujourd'hui comme il y a cent cinquante ans. La passion vulgaire et quasi honteuse est là au complet, non seulement dans sa substance et sa forme, mais dans son accent même.

Si, comme il est probable, l'auteur du *Demi-Monde* et de *l'Étrangère* ignore cette idylle de Pope, je la recommande à sa curiosité : il y retrouvera le

genre de passion de plus d'une de ses héroïnes, jusqu'au son de voix inclusivement [1].

Je viens de parler des paradoxes et des thèses risquées et scabreuses de Pope. Une telle assertion demande des preuves immédiates. En voici une qui paraîtra peut-être décisive. Savez-vous que Pope, avant Saint-Preux, avant *Werther*, avant les romantiques du XIXe siècle, a fait l'apologie du suicide par amour, et l'a faite avec la même chaleur, la même éloquence, les mêmes arguments? Parmi les poèmes de sa première jeunesse, il en est un de dimensions modestes qui va faire en une minute cette preuve que le lecteur est en droit de réclamer, *l'Élégie sur la mort d'une dame malheureuse.*

On ignore la date de la composition de cette élégie, qui parut dans l'édition générale des premiers poèmes de Pope en 1717, et l'on est encore moins fixé sur l'héroïne de cet événement tragique, laquelle est restée si mystérieuse qu'il s'est formé à son sujet presque autant de conjectures que pour le masque de fer. Une jeune femme de haut rang et de grande fortune, placée sous l'autorité d'un tuteur, s'éprit d'un jeune homme de condition inférieure à la sienne. Sur la découverte de cette passion, le tuteur, espérant que le temps et l'absence en auraient raison, envoya la jeune femme en France; mais les deux amants ayant

1. Je lui recommande surtout le passage qui commence par ce vers :

But oh! what aggravates the killing smart....

persisté à correspondre plus que jamais, et le tuteur ayant alors entouré sa pupille d'une surveillance de plus en plus gênante, celle-là, exaspérée par cette tyrannie, se procura une épée par une suivante et se donna la mort. Telle est la version adoptée par Samuel Johnson, sur la foi d'un seul témoin de la vie de Pope, ses recherches pour arriver à la découverte de la vérité étant restées, nous apprend-il, absolument stériles. Selon d'autres, l'héroïne en question serait la même dame à laquelle le duc de Buckingham aurait adressé une pièce sous ce titre : *A une dame qui veut se retirer au couvent*, et c'est de notre duc de Berry qu'elle aurait été éprise. Enfin, selon une autre tradition qui porte certains caractères de vérité, et qu'on aimerait à croire tout à fait fondée, cette dame s'appelait Withinbury ou Winsbury, était de taille déformée, et c'est de Pope même qu'elle fut éprise.

La pièce est courte, mais tellement significative qu'elle rend tout commentaire superflu. Qu'est-ce que les commentaires, en effet, pourraient ajouter de clarté à l'expression si nette des sentiments qu'elle contient?

« Quel est ce fantôme qui me fait signe et invite mes pas à se diriger sous la lumière ombreuse de la lune vers cette clairière, là-bas, qu'il me montre? C'est elle! Mais pourquoi cette poitrine souillée du sang qui s'en échappe? pourquoi cette vision d'épée au pâle éclat? O toi, toujours belle, toujours amicale, dis-moi, dans le ciel, est-ce un crime d'aimer trop bien, de porter en soi un cœur trop tendre ou trop

ferme, d'accomplir l'acte d'un Romain ou d'un amant? N'y a-t-il pas là-haut d'éclatantes compensations pour ceux qui pensent avec grandeur ou meurent avec bravoure?

« Si cela n'était pas, ô puissances divines, pourquoi auriez-vous ordonné à son âme d'aspirer plus haut que là où peut atteindre le vol vulgaire des bas désirs? L'ambition est née à l'origine dans vos sphères heureuses, l'ambition, cette faute glorieuse des anges et des dieux; de là elle est ensuite descendue chez leurs images terrestres, et elle brille dans les cœurs des rois et des héros! C'est à peine, il est vrai, si la plupart des âmes, maussades et lourdes prisonnières dans la cage du corps, regardent une fois par hasard hors de leur geôle; obscures lumières de vie, elles brûlent toute leur existence, invisibles, inutiles, comme des lampes dans les sépulcres; pareilles aux rois d'Orient, elles gardent un état de torpeur et dorment étroitement fermées dans leur propre palais.

« C'est de la société de telles âmes peut-être que la destinée, devançant l'heure de la nature, l'arracha prématurément pour la transporter au ciel compatissant. Comme dans l'air flottent les esprits d'ordre plus pur, séparés de la lie de leur parenté d'en bas, ainsi son âme s'envola vers sa place naturelle, sans laisser derrière elle une vertu pour racheter sa race.

« Mais toi, faux gardien d'un dépôt trop noble, toi vil déserteur du sang de ton frère, regarde palpiter sur ces lèvres de rubis le souffle qui s'en échappe, vois ces joues se faner sous le souffle de la mort : froid

est ce sein qui échauffait naguère tout autour d'elle, et ces yeux qui dardaient l'amour sont pour toujours inanimés. Ah! si l'éternelle justice gouverne la sphère, c'est ainsi que périront vos femmes, ainsi que périront vos enfants; une vengeance imprévue guette toute votre lignée, et de fréquents chars funèbres assiégeront vos portes. Les passants s'arrêteront et diront en vous montrant du doigt, pendant que la procession funèbre noircira tout le chemin : Voyez, ce sont ces gens dont les Furies ont fait les âmes de fer, et qu'elles ont maudit de cœurs qui ne savent pas céder! Ainsi passe sans emporter un regret l'orgueilleux, admiration des sots, splendeur d'un jour! Et qu'ils périssent tous de même, ceux dont les cœurs n'apprirent jamais à brûler pour le bonheur d'autrui, à se fondre devant le malheur d'autrui!

« O ombre pour toujours outragée, qu'est-ce qui peut être une expiation pour ta destinée qui ne rencontra pas pitié et pour tes droits qui te furent refusés? Pas une plainte d'ami, pas une tendre larme intime, ne charmèrent ton pâle fantôme ou n'honorèrent ta lugubre bière! Par des mains étrangères tes membres décents furent arrangés, par des mains étrangères ton humble fosse fut ornée. C'est par des étrangers que tu fus honorée, par des étrangers que tu fus pleurée. Mais qu'importe l'absence de parents en vêtements noirs qui se seraient affligés pendant une heure peut-être, puis auraient pris le deuil pour un an et auraient porté la moquerie de leurs douleurs aux bals nocturnes et aux spectacles publics? Qu'im-

porte que des *Amours* en larmes ne décorent pas tes cendres et que le marbre poli n'ait pas essayé la copie de ton visage? Qu'importe que tu n'aies pas trouvé place en terre bénie, et qu'aucun chant consacré n'ait été murmuré sur ta tombe? Les fleurs n'en pousseront pas moins sur ta fosse et le vert gazon n'en pèsera pas moins légèrement sur ton sein : le matin y répandra ses premières larmes, l'année y fera fleurir ses premières roses, et des anges étendront le voile de leurs ailes d'argent sur la terre devenue sacrée par tes restes.

« Que repose donc en paix sans une pierre, sans un nom, ce qui eut autrefois beauté, titres, richesses, célébrité! Combien tu fus aimée, combien honorée, à qui tu fus alliée, par qui tu fus engendrée, tout cela ne te sert de rien, un monceau de poussière est tout ce qui reste de toi; c'est tout ce que tu es, et tout ce que seront les orgueilleux.

« Les poètes eux-mêmes passeront comme ceux qu'ils ont chantés; sourde est l'oreille à laquelle s'adresse la louange, muette deviendra la langue qui la donne. Oui, celui-là même dont l'âme, à cette heure, se fond en vers plaintifs, aura besoin pour lui-même de la larme généreuse qu'il donne; alors ta forme se séparera de ses yeux mourants, et la dernière angoisse t'arrachera de son cœur, la futile bagatelle de la vie aura été engloutie en un clin d'œil, la Muse tombera en oubli, et tu ne seras pas aimée plus longtemps. »

Si l'on songe à la date de cette pièce, aux idées

traditionnelles encore régnantes dans toute leur force à l'époque de Pope, à l'opprobre cruel dont l'opinion flétrissait la mémoire du suicide, à la sévérité des doctrines chrétiennes pour cet acte de désespoir, la hardiesse en paraîtra étonnante. Que le cœur de Pope sentait avec autant de liberté que son esprit pensait, cette élégie le prouve. Il y a devancé sur le sujet du suicide les sentiments, les révoltes, les paradoxes même, si vous voulez, que la littérature moderne, depuis Gœthe et Rousseau, nous a rendus familiers. Malgré l'extrême unité de style de cette pièce, il n'y a pas un romantique moderne qui n'eût pu y retrouver quelque chose de sa ressemblance. Le sentiment général pourrait être de George Sand dans sa première et plus éloquente période. Tout le début de la pièce, la vision, l'interrogation aux puissances suprêmes, pourrait être de Shelley, car il y règne ce ton d'aristocratisme platonicien qui lui fait prodiguer les beaux mépris aux tyrannies vulgaires d'ici-bas, et les superbes images des vies inutiles assimilées aux lampes sépulcrales, des âmes indolentes assimilées aux rois d'Orient prisonniers dans leurs palais, sont entièrement dans le goût de celles dont fourmillent *la Reine Mab* et *Alastor*. La malédiction pourrait être de lord Byron, dont elle a l'accent vengeur. L'opposition qui suit entre les funérailles qui n'ont pas été célébrées, et les soins que la nature et le ciel prendront du tertre funèbre, pourrait être de Heine ou de Tennyson dans ses rares moments d'élégante indignation. Enfin, la conclusion, l'idée si poignante de

cette survivance de l'héroïne par la présence de sa forme incorporelle dans l'esprit du poète, de cette survivance qui durera autant que le poète, mais pas davantage, nous fait penser à certains traits de Robert Browning, et aussi — faut-il oser le dire? — à ce satanique Baudelaire, qui me paraît avoir lu Pope (de quoi n'était-il pas capable?) sans s'en être jamais vanté, et s'y être emparé de cette idée d'une si profonde tristesse pour lui faire subir diverses métamorphoses dans le goût de cette impureté métaphysique qui est particulière à sa macabre originalité.

Cette conclusion ramène cette question : Pope a-t-il été vraiment le héros de cette aventure? Aucun fait ne le prouve; mais, à défaut de faits, il faut avouer que le texte même autorise toutes les conjectures. Le poète parle en son nom, et le ton qu'il y prend est celui d'un amour désespéré, ou sinon d'une amitié si ardente qu'elle peut porter le nom d'amour. Si, en réalité, il n'y avait pas eu chez Pope pour l'héroïne de cette pièce quelque chose de plus qu'un sentiment d'admiration ordinaire, se serait-il cru en droit de prendre un ton si personnel? Il nous semble que la critique n'a pas accordé à cette conclusion l'attention qu'elle mérite; sans cela, il ne lui aurait pas échappé que les derniers vers de l'*Épître d'Héloïse à Abélard* la répètent exactement. Ce n'est plus le poète qui parle directement, il est vrai, mais Héloïse parle pour lui, et en termes si clairs qu'il n'y a pas à s'y méprendre : « Et assurément, si la destinée associe à mes douleurs, par la triste ressemblance des siennes

propres, quelque poète condamné pendant le tout de ses années à pleurer l'absence d'un être aimé et à imaginer des charmes qu'il ne doit plus contempler, s'il doit en être un de tel, qui aime aussi longtemps, aussi bien, que celui-là raconte notre triste, notre tendre histoire! Nos malheurs bien chantés adouciront mon fantôme pensif; celui-là peut les peindre le mieux qui les a le plus fortement ressentis. » Comme la date de l'*Épître d'Héloïse à Abélard*, restée également incertaine, ne peut être éloignée de celle de l'élégie, il faut en conclure qu'à cette époque, pour une raison ou pour une autre, Pope était sous l'obsession d'une tristesse qui n'avait rien de général ni de conventionnel, d'une tristesse d'une nature très particulière, d'un caractère très précis, affectant la forme d'un regret de fraîche origine qui croit ne pouvoir jamais être consolé. Je n'insiste pas davantage, et je me contente d'énoncer cette conjecture sans essayer aussi peu que ce soit d'en faire une assertion.

Dire que l'amour se joue des inégalités conventionnelles de la société aussi bien que des inégalités fatales de la nature, qu'il ne reconnaît ni maîtres, ni lois, ni conditions, ni âges, c'est énoncer une vérité vieille comme l'expérience et certaine comme la vie. Mais d'une vérité incontestable on peut tirer des conséquences beaucoup moins sûres, même lorsque ces conséquences semblent porter même figure que les prémisses, et c'est ce que les romantiques ont fait pour l'amour. D'un fait ils ont conclu à un droit, et donné le caractère d'une royauté légitime à ce qui

est par nature violente tyrannie. Parce que l'amour a pouvoir sur tous, ils ont conclu qu'il était de tout devoir de s'y soumettre, que les crimes qu'il pouvait commettre pour assurer son triomphe n'avaient pas besoin d'excuse et exigeaient au contraire une certaine admiration, qu'il n'y avait d'ailleurs de crimes que les obstacles qu'on lui opposait, enfin que c'était faire acte d'athéisme brutal que de nier sa divinité et de lui refuser obéissance. Telle est la thèse avouée ou latente de tous les romantiques modernes, de Shelley et de lord Byron, de George Sand et de Victor Hugo, de Henri Heine et de Musset. Eh bien! cette thèse n'a rien de trop audacieux pour Pope. Dans l'*Élégie sur la mort d'une dame malheureuse*, nous venons de voir qu'il repousse comme criminelle la résistance à l'amour, même lorsqu'elle est autorisée par les droits du sang. Dans l'*Épître d'Héloïse à Abélard*, il n'admet pas que l'amour ait rien d'égal, et ne place rien au-dessus, pas même Dieu.

Dans les *Reliques* de l'évêque Percy, vous trouverez une ballade du xve siècle, *the Nut brown maid*, qui est bien une des expressions les plus admirables que nous connaissions de l'amour vaillant, décidé à tout braver. Pour s'assurer de l'intrépidité et de la constance de sa maîtresse, un amant tente une épreuve qu'il a raison de croire décisive, car on ne voit pas comment il pourrait en imaginer une plus forte. Il se présente inopinément devant elle, lui dit qu'il vient de commettre un crime et qu'il est désormais *outlaw*. Il évoque successivement à ses yeux toutes les formes

de malheur et de misère qui accompagnent la vie d'un proscrit : la faim, la soif, l'absence d'abri, la nudité, l'anxiété éternelle, la vie errante sans trêve, le mépris et la haine des hommes, la vengeance possible, le supplice probable, et devant chacun de ces fantômes d'infortune la jeune fille répond invariablement qu'elle est prête à tout endurer pour lui. De cette ballade, Mathieu Prior, ce spirituel parvenu bombardé diplomate par la grâce des tories, et si connu par la part qu'il prit aux négociations pour le traité d'Utrecht, fit un poème dialogué intitulé *Henri et Emma*, qui n'est ni sans passion ni sans vigueur, mais qui reste fort au-dessous du modèle populaire dont il s'est servi. Ce poème de Prior semble avoir beaucoup frappé Pope et lui avoir suggéré l'idée de donner à son tour une peinture de cette tyrannie inéluctable de l'amour. Seulement, son goût, plus hardi encore que la vieille ballade, lui révéla que l'amour dont elle était l'expression était, au fond, plus limité qu'il ne le paraissait, qu'il ne dépassait pas un certain état de civilisation et un certain développement de l'âme, que c'était la passion barbare de Médée pour Jason, d'une walkyre scandinave pour un pirate proscrit, d'une Marianne quelconque pour un Robin Hood quelconque, que la loyauté y était plus grande que l'adoration, le dévouement que la soumission, et qu'en somme le rôle de la volonté farouche dans ce don de la personne rendait ce don nécessairement incomplet. Il chercha un type d'amour qui engageât l'âme plus entièrement, où l'abandon

de soi fût absolu, et où la volonté n'eût plus de place que pour l'obéissance, et il écrivit l'*Épître d'Héloïse à Abélard.*

Comprendre, a-t-on dit, c'est égaler. Si le mot est vrai, il ne l'a jamais été davantage que pour Pope dans ce poème. Nombre de passages sont tirés des lettres d'Héloïse, ce qui fait parfois improprement donner à cette œuvre le nom de traduction; mais ce que Pope a ajouté à ces emprunts est digne d'Héloïse, et l'unité qu'il a su leur imprimer montre avec quelle sympathie son âme de poète est entrée dans la passion de l'héroïne pour l'embrasser dans son étendue et la pénétrer dans son essence.

Il a compris admirablement ce qui fait de cette passion d'Héloïse quelque chose qui ne s'est jamais vu qu'une seule fois dans l'histoire de l'humanité, l'absorption absolue de l'être aimant dans la pensée d'une personne en qui commencent et finissent l'univers et la vie. L'unité, la fixité, l'immensité de cet amour que l'infini n'est pas trop large pour contenir, et que l'éternité est trop courte pour lasser et détruire, ont été rendues avec une ampleur, une énergie et une beauté magistrales. Ce qu'il y avait à craindre dans l'expression d'un tel amour, c'était la monotonie; mais Pope a su faire un véritable drame de ce soliloque de l'âme d'Héloïse par la variété des mouvements de la passion, pour employer l'expression pleine de justesse de Goldsmith à ce sujet. Il n'y a qu'une seule pensée, mais cette pensée prend les formes les plus imprévues, les plus audacieuses, les plus témé-

raires, les plus sacrilèges même. Tentation, regret, souvenir, obsession, tous ces mots sont trop faibles pour exprimer cette permanence de la pensée d'Abélard sous laquelle Héloïse succombe et sans laquelle elle ne peut vivre. Il n'est rien qui ne le lui rappelle lorsqu'elle ne le cherche pas, et il n'est rien dont elle ne s'éloigne lorsqu'elle ne l'y trouve pas. Ce cloître où elle vit séparée de lui est son œuvre, et ces religieuses, ses compagnes, lui parlent de lui sans en rien dire. Cherche-t-elle la solitude, le fantôme d'Abélard vient l'y trouver; cherche-t-elle le silence, elle le trouble par le bruit des sanglots que le souvenir d'Abélard lui arrache; cherche-t-elle la méditation, c'est encore Abélard qu'elle rencontre, car il fut le maître de son intelligence comme de son cœur, et il ouvrit l'une aux divines clartés comme il ouvrit l'autre aux flammes inextinguibles. Dieu seul peut donc la sauver de cet invincible attachement; mais lorsquelle se fond en prières et qu'elle se croit déjà délivrée, la crainte de perdre Abélard la fait se détourner du ciel avec épouvante. Laissons Héloïse dire elle-même ce qui se passe alors dans son âme :

« Ton image se glisse entre mon Dieu et moi; dans chaque hymne je crois entendre ta voix, à chaque grain de mon chapelet je laisse tomber une larme trop douce. Lorsque des encensoirs montent en spirales d'odorants nuages, lorsque les grondements de l'orgue aident l'âme à s'élever, une seule pensée de toi met en fuite toute cette pompe : prêtres, flambeaux, temple, nagent devant mes yeux; mon âme

plonge dans des mers de flammes, où elle se noie, tandis que tout autour de moi les autels resplendissent de clartés et que les anges tremblent.

« Pendant que je gis là prosternée dans ma douloureuse humilité; que des larmes vertueuses, bienfaisantes, s'assemblent dans mes yeux; que priante, tremblante, je me roule dans la poussière; que l'aurore de la grâce ouvre mon âme à ses clartés, viens, si tu l'oses, tout charmant comme tu es! Oppose-toi au ciel, dispute mon cœur; viens, et d'un regard de ces yeux enchanteurs efface toute brillante idée des cieux; mets à néant cette action de la grâce, ces chagrins, ces larmes, mets à néant mes prières et ma stérile pénitence; éloigne-moi du bienheureux séjour au moment même où j'y monte, assiste les démons et arrache-moi à mon Dieu! »

Lorsqu'une passion est aussi absolue que celle d'Héloïse, elle fait véritablement hésiter la conscience, car on sent que les lois morales ordinaires ne peuvent lui être appliquées, et que celle par laquelle elle pourrait être seulement jugée n'est pas en notre pouvoir. Ce qui est certain, c'est qu'une telle passion fait craquer comme verre la société, ses lois, ses conventions, ses institutions, mariage, parenté, vertu, honneur, et non seulement la société, mais le monde même de l'âme, croyances et religion, pour ne laisser subsister sur les débris de Dieu et du monde, selon l'expression de Chateaubriand, que la seule nature. Dans les premiers siècles chrétiens, on vit un jour une femme courir les rues d'Alexandrie une torche

enflammée dans une main, une cruche pleine d'eau dans l'autre, et comme on l'interrogeait, elle répondit qu'elle voudrait avec cette torche incendier le ciel et avec cette eau éteindre le feu de l'enfer, afin que Dieu pût être aimé pour lui-même, et non obéi par crainte des châtiments qu'il peut infliger ou par espoir des récompenses qu'il peut accorder. Voilà l'image même de la passion d'Héloïse, à cette différence près qu'Abélard y tient la place de Dieu. Qu'une telle passion contienne tout de l'amour, même ses paradoxes, même ses sophismes, ou plutôt ce que nous considérons comme des paradoxes et des sophismes dans notre froide sagesse et notre indigente expérience, cela s'explique assez aisément; ce qui est fait pour étonner cependant, c'est l'intelligence ardente, fougueuse, avec laquelle Pope est entré dans le secret de ces paradoxes et de ces sophismes. Parmi ces paradoxes, il en est un plus scabreux, plus singulier, plus obscur que tous les autres, qu'il a compris avec une finesse et rendu avec une audace rares. De même qu'aujourd'hui dans le cloître Héloïse n'a souci d'une damnation qui lui laisserait Abélard, autrefois, dans le monde, elle n'a pas eu souci d'un honneur qui le lui aurait enlevé et lui a préféré une honte qui le lui donnait. Cette honte, c'est sa gloire, c'est sa récompense, et c'eût été un outrage envers Abélard que de ne pas la vouloir et la subir. Il y a un moyen, cependant, par lequel les cœurs plus petits l'évitent, ce que l'on appelle mariage, union consacrée, mais c'est que ces cœurs-là n'aiment pas assez et

ne comprennent pas ce qu'exige l'amour. Il n'est parfait que lorsque l'on ne cherche rien que lui, il n'est fort que lorsqu'on lui sacrifie tout. Le consacrer selon des rites sociaux, c'est le diminuer, c'est surtout l'attiédir; en termes nets, le véritable amour redoute le mariage et le repousse non seulement comme une entrave, mais comme une profanation. Pope a insisté sur ce sentiment singulier d'Héloïse comme s'il l'avait ressenti pour son compte. Sa vie de célibataire lui avait-elle fait comprendre et accepter quelque chose de semblable? Ce qui est certain, c'est qu'il paraît avoir eu sur le mariage cette opinion qu'il enlevait à l'amour son charme, son brillant, sa lumière, et qu'on la trouve çà et là dans ses œuvres à l'état d'ombre vague, notamment dans les deux épîtres adressées à Thérèsa Blount sur son départ de Londres après le couronnement de George Ier, et en lui envoyant les œuvres de Voiture.

Samuel Johnson n'a pas craint d'écrire que la *Lettre d'Héloïse à Abélard* était une des plus belles productions de l'esprit humain, et lord Byron, dans sa lettre sur les *Observations critiques* de Bowles, a dit quelque chose de plus fort : « Ovide, Sapho, tout ce que nous avons de la poésie ancienne, tout ce que nous avons de la poésie moderne, tout cela est comme rien en comparaison ». Voilà de grosses louanges et qui tombent de haut; eh bien! en vérité, elles n'ont rien de trop. Ce qui nous étonne après lecture répétée, c'est que cette œuvre ne soit pas plus célèbre qu'elle ne l'est, car ce n'est pas seulement une des

expressions les plus fortes de la passion qui aient été données, c'est la seule qui existe de l'amour absolu. Toutes les autres peintures sont partielles : amour du cœur, amour de l'âme, amour des sens; celle-là seule comprend toutes ces variétés et les dépasse encore. De la *Nut brown maid*, Héloïse a la vaillance avec l'humilité en plus; de Sapho elle a l'ardeur charnelle qu'elle écrase de tout le poids de l'âme; de Didon elle a l'énergie désespérée avec tout ce que les croyances chrétiennes peuvent ajouter d'énorme au sacrifice de soi; de Mlle de Lespinasse elle a l'entraînement et l'obsession inéluctable; mais cette obsession chez elle possède plus que la chair, plus que le cœur, elle s'étend à l'intelligence et tient la raison même sous son esclavage.

La *Lettre d'Héloïse à Abélard* est la dernière production du premier Pope. Il avait alors environ vingt-cinq ans, et comme sa vie, malgré son éternel état de valétudinaire, s'est prolongée jusqu'à la cinquante-sixième année, de quelle quantité de chefs-d'œuvre de fantaisie et de passion ces deux merveilles, *la Boucle de cheveux* et *Héloïse*, n'étaient-elles pas la promesse? Pourquoi la postérité lettrée aura toujours à regretter les chefs-d'œuvre qui auraient pu être et qui n'ont pas été, Pope nous en a donné lui-même une des raisons à la fin du troisième livre de sa *Dunciade*, lorsque l'ombre du rimailleur Settle montre à l'enfant chéri de la déesse Dullness les conquêtes que la grande reine a accomplies dans le passé et celles qu'elle est en train d'accomplir sous

le règne de George Ier, l'Auguste qui ramène les jours de Saturne, c'est-à-dire l'âge de plomb, au sens astrologique du mot. Que de triomphes déjà! « Wren descend dans sa tombe, le chagrin dans l'âme ; Gay meurt sans être pensionné, malgré ses cent amis. Que les choses politiques d'Irlande soient ton lot, Swift ; et à toi, Pope, dix ans de commentaires et de traductions! »

VI

Montrer comment il y eut dans Pope un premier poète qui, par la force innée des qualités poétiques propres à sa nation, put résister inconsciemment aux doctrines littéraires qu'il avait volontairement adoptées; comment, par les fatalités de la vie et de la nature, ce poète disparut brusquement après avoir produit des œuvres qui, par l'éclat et la hardiesse de la fantaisie, le sentiment profond de l'amour, la véhémence passionnée, le rapprochent tellement de nous qu'il peut être dit un précurseur, telle est la tâche que nous nous étions proposée, et elle est maintenant terminée. Toutefois, elle serait incomplètement remplie si nous ne nous arrêtions pas un instant devant le Pope d'après la traduction d'Homère, le Pope satirique et didactique. L'unité de ces pages n'en sera pas troublée, car l'examen, même sommaire, des œuvres de cette seconde période nous montrera la même résistance de ses qualités natives aux

formes adoptées par lui. De même, en effet, qu'il y eut un romantique en puissance dans le premier Pope, il y eut dans le second un humoriste en fait, et c'est très justement que Thackeray lui a donné une place dans sa galerie. Humoriste, il l'est doublement, et comme poète et comme observateur de la nature humaine.

D'ordinaire, les célébrités rapides ont l'avantage de ne pas laisser à la malveillance et à l'envie le loisir de les contester. Pope fit exception à cette règle; il fut célèbre dès la première heure, et dès la première heure aussi, il fut attaqué sans merci. Il était, on le sait, très sensible à la critique et irascible comme un enfant devant l'injure; aussi, lorsque l'achèvement de sa traduction d'Homère lui laissa quelques loisirs, les employa-t-il à se venger de toutes les blessures d'amour-propre dont tous les Giboyers de *Grub street* lui avaient fait acheter sa réputation. Cette vengeance s'appelle *la Dunciade*, c'est-à-dire l'épopée des savantasses, pédants, rats de bibliothèques, vers de bouquins, distillateurs d'essence de pavot, spadassins de la plume, tous gens compris sous la dénomination générale de *dunces* [1], et formant un peuple véritable par le

1. Je rencontre, sur ce mot de *dunce*, une explication étymologique assez curieuse. De même que notre mot espiègle vient du petit livre allemand d'*Eulenspiegel*, si célèbre au XVIe siècle, *dunce* viendrait du fameux scolastique Duns Scot. Quand on voulait désigner une variété de pédant quelconque, on disait c'est un *Duns*, comme nous disons un Harpagon pour un avare; avec le temps, le nom propre disparut, et il ne resta qu'un substantif.

nombre, la puissance et les ramifications infinies. C'était là un véritable sujet de poème héroï-comique, et, cette fois, l'intention de Pope a bien été d'en faire un. Nous y avons donc la parodie des formes, des aventures, des machines naturelles et surnaturelles propres à l'épopée, jeux et joutes, visions et prophéties, miracles et interventions des dieux, mais la violence de sa passion n'a pas permis au poète de soutenir le ton qui sied au genre, lui en a fait violer les lois et verser son poème dans la satire, genre très proche parent du poème héroï-comique, il est vrai, assez distinct cependant, pour qu'une association indiscrète de l'un et de l'autre ne soit pas sans inconvénients au point de vue de l'art. Dans l'emportement de sa fureur, Pope, craignant de ne jamais massacrer assez de *dunces*, ne s'est pas contenté de ses contemporains, il a étendu ses attaques aux mauvais auteurs de toutes les époques précédentes, et même à ceux de l'avenir. Il a multiplié les noms propres outre mesure, des noms dont la plupart ne rappellent quoi que ce soit au lecteur moderne, ce qui rend aujourd'hui son poème difficile à lire, et quelquefois assez fatigant. Un critique avait entrepris autrefois une série d'articles sur les victimes de Boileau; il s'arrêta prudemment au troisième; et qu'est-ce que les victimes de Boileau à côté des victimes de Pope! Pour savoir à quoi s'en tenir sur chacune, il faudrait y passer sa vie. Mais pareille à la lance merveilleuse qui guérissait les blessures qu'elle faisait, la passion qui a nui à la composition de ce

poème en a doublé et triplé la portée. Ses *dunces*, qui, traités dans le véritable esprit du poème héroï-comique, auraient fourni quelque petit groupe de gens comiques à l'instar des chanoines et des chantres du *Lutrin*, se sont transformés en un peuple immense et se sont élevés à la hauteur de criminels de lèse-intelligence, de lèse-moralité, de lèse-civilisation.

Cette passion frénétique a appelé à son aide celle de toutes les formes de l'esprit qui lui ressemble le plus, c'est-à-dire l'esprit de tempérament que les Anglais ont très justement nommé du mot tout physique d'*humour*, et il a répondu à l'appel. C'est le même genre d'*humour* fertile en imaginations bizarrement fantasques et en allégories falotes que nous avons signalé déjà dans *la Boucle de cheveux enlevée*, à propos de la caverne du *Spleen*, seulement porté à son plus haut degré de puissance. Tout est excessif, en effet, dans ce poème. La bouffonnerie y est sans retenue et sans mesure, la verve y est audacieuse, outrageante, triviale avec délices, les inventions y sont grotesques, cyniques, obscènes, malpropres même. On sent à cette lecture que Pope n'avait rien à envier à son ami Swift, ou qu'il avait su tirer admirablement parti de son amitié pour s'assimiler son art des noirs sarcasmes et des caprices salissants. N'est-ce pas un épisode de Swift que ce concours de plongeons dans l'ordure imposé à ses *dunces* bien-aimés par la déesse *Dullness*? Et le concours de vocifération n'est-il pas un épisode digne de Rabelais? Le paysage

inventé par Pope, ce que l'on peut appeler le *panorama* du poème, est en rapport parfait avec les scènes qui s'y déroulent. Ni lumière, ni air respirable; des grottes méphitiques, lieux de plaisance de la déesse Stupidité, fille aînée de la Nuit et du Chaos, des cloaques asphyxiants chers à la déesse Cloacina, des marais fétides, des bras de rivières où viennent aboutir les cadavres des chiens noyés. De puantes vapeurs émules des *fogs* les plus épais de Londres, chargées de tous les typhus de la fausse science, de toutes les pestes des fausses doctrines, de toutes les contagions du mauvais goût, enveloppent cet aimable paysage, et au milieu de ces vapeurs, piquées çà et là de points vaguement lumineux comme un semblant d'idée, on aperçoit d'étranges choses : des vers de *dunces* grouillent comme des têtards et rampent comme des limaces, des mots vont cherchant un sens qu'ils rencontrent quelquefois, des métaphores mal formées se livrent à des émeutes enragées, et les genres les plus ennemis se confondent dans de sales unions dignes du *Brocken.* Et c'est, en effet, le paysage du *Brocken* que nous venons de décrire, avec ses vapeurs, ses lumières errantes, ses glapissements, inventé soixante-dix ans avant Goethe, le *Brocken* de la sottise, crime cent fois pire aux yeux de Pope que la sorcellerie. Dans la description minutieusement exacte que nous venons de donner de ce poème, dites-moi cependant si vous reconnaissez à un trait quelconque la figure de l'esprit classique ?

Cette œuvre, malgré ses défauts, et par ses défauts même, fait ressortir avec force le mérite par excellence du génie de Pope. Satire dirigée contre des contemporains que l'ombre recouvre à jamais, elle serait absolument illisible aujourd'hui, si une idée d'un intérêt général et éternel n'en était pas le principe et le but. Pope voyait dans le mauvais goût, la lourdeur d'esprit, la sottise et toutes les infirmités de l'esprit littéraire, lorsqu'elles devenaient arrogantes, la cause première de la perversion des idées morales, et par suite de la décadence des nations. Le retour lent, mais sûr, à l'ignorance et à la barbarie, voilà ce qui est caché au fond du mauvais langage qui présente incorrectement les idées, ou de la pesanteur qui en écrase la beauté, ou des faux raisonnements qui en blessent la vérité. C'est là ce qui le remplit d'une fureur si implacable, ce qui lui fait massacrer tant de *dunces* de toute robe, de toute condition et de tout sexe, prédicateurs anglicans aux gages des ministres whigs, *suisses* du ciel, comme il les appelle spirituellement, dissidents au jargon populaire, mondains aux mièvreries prétentieuses, libres penseurs aux témérités dangereuses. Nous n'avons plus souci aujourd'hui de Colley Cibber et de tous les *dunces* de sa suite, mais nous pouvons encore faire notre profit de cette magnifique conclusion où le poète nous montra la nuit s'étendant sur l'univers et le chaos reprenant son ancien empire, conclusion qu'il ne pouvait, paraît-il, lire lui-même sans émotion. Dites-moi si,

dans les temps où nous vivons, vous n'avez pas eu cent fois l'occasion de sentir et de comprendre que le sort de la civilisation est à la merci des fausses représentations des choses et que le danger signalé par Pope est éternel?

Pas plus que le poète lyrique et satirique, l'observateur de la nature humaine n'échappe chez Pope aux qualités et aux défauts de sa nation. Sur cette plus importante de toutes les matières dont puisse s'occuper l'intelligence, ainsi qu'il l'a dit lui-même dans un vers resté célèbre :

The proper study of mankind is man,

le psychologue chez Pope domine le moraliste, ce qui est fait, par parenthèse, pour le rapprocher singulièrement de nous, qui sommes en voie de faire de la morale une annexe secondaire de la psychologie. Au fond, sa conception de l'homme est shakspearienne, et le conduit à des pénétrations et à des curiosités qui sont le domaine propre de l'humoriste, mais que le moraliste classique, à moins qu'il n'ait été à l'école de Montaigne, repousse comme trop peu sévères. L'homme est un composé de contradictions et d'antithèses, un être coulant comme l'eau, dont l'observation est presque impossible, car il change sous le regard même de l'observateur, et cet observateur fait partie lui-même de cette nature incessamment variable. Il est presque toujours téméraire de prononcer un jugement sur un homme, car, par

suite de cette fluidité de notre nature, ce jugement arrive toujours ou trop tôt ou trop tard, et s'adresse, soit à un caractère qui était hier, mais qui n'est déjà plus, soit à un caractère qu'on suppose, mais qui n'est pas encore et ne sera peut-être jamais. Nos vertus, pas plus que nos vices, ne gardent longtemps leur ressemblance; car, par des transformations étranges et quelquefois scandaleuses, nos vertus agissent comme des vices, et nos vices, par les mêmes métamorphoses, agissent comme des vertus. Notre volonté et nos passions, même les plus fortes, sont à la merci des moindres incidents, une intempérie de saison, une mauvaise digestion, un accès de fièvre, le froncement de sourcil d'un puissant, la grimace d'une maîtresse. De tout cela, il résulte que nos actions sont toujours obscures dans le bien comme dans le mal. « Nos actions ne montrent pas toujours l'homme : qui fait acte de bienveillance n'est pas nécessairement bienveillant; peut-être la prospérité a-t-elle pacifié son cœur, peut-être le vent souffle-t-il justement de l'est : qui cherche la retraite n'est pas nécessairement humble, l'orgueil guide ses pas et l'avertit d'éviter les grands : qui combat bravement n'est pas nécessairement brave, il craint la mort à domicile comme le plus vil esclave : qui raisonne sagement n'est pas nécessairement sage, il met son orgueil à bien raisonner et non à bien agir. » Le moraliste classique répond à Pope que ces variations et métamorphoses n'atteignent pas l'homme *en soi*, qui leur reste supérieur, et n'attei-

gnent que les individus; à quoi Pope réplique à son tour qu'il n'a d'autre manière d'atteindre cet homme général que les individus, et cette réplique suffit pour nous apprendre à quelle nation appartient Pope, et que la méthode à laquelle obéit instinctivement son esprit est aussi éloignée de la logique classique que Bacon peut l'être de Descartes ou de Pascal.

A moins de s'arrêter dans le scepticisme universel, Pope sent bien cependant qu'il doit y avoir malgré tout une unité dans ce chaos apparent, et il s'applique ingénieusement à chercher la loi qui réconcilie ces contradictions et rend compte de ces métamorphoses. Il résout la difficulté par sa théorie de la passion maîtresse, car c'est lui qui est l'inventeur de cette théorie, qui, transportée des passions aux facultés de l'esprit, a fait depuis, sous la plume de M. Taine, une si belle et si méritée fortune, et produit des conséquences dont le poète était loin de se douter. Il y a dans tout homme une passion principale qui, pareille à la verge d'Aaron — laquelle dévora, comme on sait, toutes les verges des magiciens d'Égypte, — s'engraisse et se fortifie de toutes les autres, après s'en être fait servir comme un conquérant par ses soldats, un architecte par ses maçons, un musicien par ses exécutants. Comme nous portons, en venant au monde, notre principe de mort, nous portons aussi cette passion maîtresse, principe de notre vie morale future pour le bien et pour le mal. Il est aussi fatal de lui résister sans

prudence que de lui obéir aveuglément; car malheur à qui essayerait de la supprimer, ou seulement de la mutiler! Il faut l'accepter et la traiter, non en ennemie, mais en amie; car si c'est d'elle que viennent tous nos vices, c'est d'elle aussi que viennent nos vertus, œuvres de la seule nature, que la raison peut corriger, mais non créer. « La route de la nature doit toujours être suivie; la raison n'est pas ici un guide, mais un gardien; c'est à elle de *rectifier*, non de *renverser*. Les plus fortes vertus sortent des passions, la vigueur sauvage de la nature faisant son œuvre de vie à la racine.... » Et il montre la transformation des vices en vertus sous l'action de cette greffe opérée par la raison sur la passion maîtresse respectée. Comment et pourquoi, en psychologie, en morale, en poésie, en art, en éducation, cette théorie est en tout le contraire de la théorie classique, qui n'attend que de la raison ce que Pope attend de la nature, je n'ai pas besoin d'insister pour le faire comprendre. A un point de vue supérieur encore au précédent, elle est opposée à l'esprit classique. Cette passion maîtresse n'a rien de général, car il y en a autant que d'individus, et, par conséquent, cette prétendue loi morale nous laisse sans morale assurée. Ce n'est pas nous qui parlons ainsi, c'est l'esprit classique qui n'admet qu'un type universel d'homme dont tous les caractères individuels ne sont que des déviations ou des approximations, tandis que Pope accepte les caractères individuels formés par la passion maîtresse intérieure comme

des mondes au complet, des microcosmes originaux, qui n'ont que faire de cet homme universel qu'aucun de nous ne contient en lui.

Cependant, en un sens, l'esprit classique peut s'accommoder de cette théorie. Apportant la fixité dans ce qui est essentiellement variable et l'unité dans ce qui est contradictoire et discordant, elle permet d'établir au moins avec logique, avec suite, avec harmonie, des caractères nettement définis, sans confusions, supérieurs à toutes les menues contingences, tels, en un mot, que les aime l'art classique. Eh bien! il est remarquable que, dans les portraits dont il a semé ses *Essais moraux* et ses *Satires*, Pope n'a jamais pu arriver à présenter un caractère véritable, mais toujours quelque variété secondaire d'un type général ou quelque forme inférieure d'une passion maîtresse quelconque. Il serait facile de multiplier les exemples; je n'en citerai qu'un seul pour abréger. Voyez, dans l'incomparable épître à lord Cobham, le portrait du comte de Wharton, si célèbre à cette époque par les extravagances de sa conduite. Pope énumère avec une finesse pleine d'art les contradictions de ce bizarre personnage, débauché ce soir, mystique demain, cynique qui finit par se faire moine, partisan de la maison de Hanovre qui passa plusieurs de ses dernières années auprès du prétendant. Vous attendez que Pope vous donne, comme il a annoncé qu'il allait le faire, le nom que porte le caractère de cet homme. Eh bien! au bout de cette longue description, tout ce que vous apprenez, c'est

que Wharton fut tel par la crainte « que les coquins ne le traitassent de sot », en sorte que voilà un caractère qui résulte non d'un vice général, mais d'un mode de ce vice; non de la vanité, mais de cette variété de la vanité qui s'appelle respect humain, et encore faut-il descendre à une subdivision de cette variété. Qui ne comprend que c'est là la méthode propre aux humoristes, lesquels considèrent tout caractère général comme une véritable entité métaphysique, et pour trouver l'homme s'arrêtent de préférence à quelque particularité occulte dont le jeu produit des résultats imprévus à la logique? Qui ne sait que c'est là aussi le procédé par lequel ils arrivent à des effets de surprise si singuliers et si amusants? Inconsciemment, Pope est donc retiré par ses qualités d'Anglais de ce qui est général, et rejeté dans l'individuel, voire même dans l'anecdotique. Sous ce dernier rapport, voyez la série d'anecdotes si divertissantes qui termine cette même épître à lord Cobham : toutes feraient la plus brillante figure dans le *Tristram Shandy* et l'on conçoit très bien en les lisant le compliment du vieux lord Bathurst à Sterne, lors de son premier succès : « J'ai connu Addison, Pope et les autres beaux esprits du temps de la reine Anne; vous seul depuis lors me les avez rappelés ».

Parmi les poèmes moraux de Pope, il en est un qu'il faut séparer des autres pour son importance exceptionnelle et l'influence prolongée qu'il eut sur les esprits du dernier siècle, le célèbre *Essai sur l'homme*, dédié à ce lord Bolingbroke à qui, dit-on,

revient l'honneur des idées qui y sont exprimées. C'est certainement le plus beau poème didactique des temps modernes; je cherche en vain une autre œuvre qui puisse lui être comparée avec justesse. Ce genre, quelque peu froid, ennuyeux et ingrat, a produit sous la plume de Pope plus que la moisson de poésie qu'on est en droit d'en exiger et plus que la somme de plaisir qu'on est en droit d'en attendre. Comme l'œuvre porte bien la marque de son auteur, et répond exactement à la nature que nous lui connaissons! Ce ne sont point les méditations soutenues et rigoureuses d'un philosophe enfermé dans sa doctrine, ni les soliloques mystiques d'une âme croyante, ni les conférences délivrées d'une seule haleine d'un professeur de morale; ce sont les causeries éloquentes d'un mondain éminent, qui a conquis le droit de parler sans être interrompu et que l'on écoute en silence sans lui répliquer autrement que par une muette admiration. Un auditeur invisible est présent dans ces pages, Pope le voit, le comprend, le devine, et lui parle comme il ferait à la table de lord Bolingbroke ou avec les visiteurs de sa maison de Twickenham. Selon ce que lui dit cet interlocuteur invisible ou la pensée qu'il lui suppose, Pope varie son discours avec une souplesse admirable. Tantôt il réplique avec une pétulance ironique qui veut punir quelque impertinente observation, tantôt il se laisse aller à une véhémence qui fait subitement monter le sensible baromètre de son âme; plus loin, fier d'être compris, il insiste avec bonheur sur le point qu'il vient de mettre en lumière, ou bien

il s'indigne avec des accents de satirique ou s'afflige presque avec des tons d'élégie. Et quel beau style! C'est merveille de voir comme toutes ces notions abstraites de fini et d'infini, de droit et de devoir, de raison et de passion enveloppées de mots concrets, vivants, colorés, ont « fleuri comme le désert et verdoyé comme la ronce ». Si ce que dit Pope n'a, comme on l'a prétendu, qu'une valeur secondaire, il faut avouer qu'il le dit d'une manière incomparable, avec des tours si variés et un style si original que cela s'imprime de soi-même dans la mémoire. Aussi n'y a-t-il pas de poète en Angleterre dont un plus grand nombre de vers soit passé en citations courantes.

Voilà pour la forme générale du poème. Le fond, je le crains, trouverait aujourd'hui moins d'enthousiastes que par le passé, et même moins de juges disposés à l'indulgence. Médiocre philosophie, et d'ailleurs surannée, tel serait probablement le verdict de plus d'un. Est-ce bien exact? Surannée, elle ne l'est peut-être pas plus que celle de tant d'autres œuvres dont les doctrines sont désormais oubliées ou dépassées, que la théologie janséniste de Boileau, par exemple, dans cette épître *sur l'amour de Dieu*, qui conserve encore cependant une certaine valeur. « Ce que la Muse a chanté durera », a dit Pope lui-même, et ce mot heureux trouve ici sa juste application. C'est le propre des vérités et des erreurs, lorsqu'en leur saison florissante elles ont eu la fortune d'être enfermées dans la poésie, de conserver leur valeur, leur beauté, leur prestige, même lorsqu'elles ne sont

plus admises par la simple prose et que le monde les a rejetées. Il n'y a plus de jansénistes parmi nous, mais le jansénisme de l'épître de Boileau reste encore éloquent et terrible comme le jour où il la composa. Il y a peut-être moins encore de déistes que de jansénistes à notre époque, mais le déisme de l'*Essai sur l'homme* conserve encore pour tout lecteur lettré ce qu'il eut à son heure de hardiesse et de religieuse liberté.

La philosophie de l'*Essai sur l'homme* n'est pas plus médiocre qu'elle n'est surannée. Loin de la trouver trop maigre, nous la trouverions volontiers trop touffue. L'impression, toujours identique, qui nous en reste après une lecture dix fois répétée à de longs intervalles, c'est que cette œuvre, loin de retenir l'esprit sur le terrain ferme et bien délimité d'une doctrine unique, le promène à travers les provinces les plus différentes de la spéculation philosophique. Cherchez les doctrines qui ont participé à la philosophie de l'*Essai sur l'homme*, il y en a dix; non qu'il y ait là aucun éclectisme, mais Pope, à l'instar de ces voyageurs qui ont gardé à leur insu quelque chose des mœurs des nations qu'ils ont traversées, a retenu quelque chose de la beauté, ou de la grandeur, ou de la vérité des doctrines avec lesquelles il a entretenu commerce plus ou moins intime, ou dont il a eu la curiosité de s'approcher. Voyez plutôt à combien de systèmes nous nous heurtons. Son catholicisme de naissance — les doctrines catholiques ont gardé sur l'esprit de Pope une influence beaucoup

plus grande qu'on ne le dit — ne se reconnaît-il pas à ce point de départ de son poème, l'aveu de l'infirmité de la raison humaine, et à la conséquence qu'il en tire immédiatement, le devoir pour l'homme de se soumettre sans prétendre à trouver le mot des mystères dont il est environné et se révolter contre des lois dont le but lui est inconnu? Cependant, cette conséquence, très nettement chrétienne, est amenée par un raisonnement qui l'est beaucoup moins et qui fait penser à la théorie que Kant développera à la fin du siècle, c'est qu'en définitive notre raison n'atteint des choses que ce qui est nécessaire à notre existence. La doctrine métaphysique générale du poème est l'optimisme leibnitzien, fondé sur une harmonie préétablie dans l'univers par une sagesse qui ne veut ni ne peut nous tromper; cependant l'image de cet équilibre divinement ordonné ne reste pas toujours si invariablement présente dans son esprit que l'idée d'identité de substance et de cause n'y fasse aussi parfois son apparition pour absorber cette symétrie dans le grand tout spinosiste. En morale, Pope est croyant au libre arbitre; il ne l'est pas si fermement toutefois qu'il ne croie encore bien davantage au fatalisme des instincts. Par sa théorie de la passion maîtresse qu'il expose si fréquemment, et toujours avec une si ingénieuse éloquence, il se rapproche étonnamment de nos plus récentes doctrines psychologiques, qui sont fort ingrates si elles ne reconnaissent pas en lui un précurseur. La morale pratique qui découle, soit de cette croyance quelque

peu chancelante au libre arbitre, soit de cet entraînement vers le fatalisme des instincts, est une morale singulièrement anglaise, mais fort inconnue encore de son temps, tantôt la morale de l'intérêt personnel telle que Bentham l'a tirée de l'idée de l'utile, tantôt la morale de l'*altruisme* fondée sur l'égoïsme même, telle que les plus récentes évolutions des écoles positiviste et spencérienne l'ont établie. Ce n'est donc pas par la disette d'idées que pèche l'*Essai sur l'homme.* Je veux bien que cette abondance ne témoigne pas que Pope fût un philosophe, mais elle témoigne au moins de l'habitude qu'il avait de la méditation, et dit sur combien de problèmes, tant de métaphysique que de morale, son esprit s'était arrêté.

De même que *la Boucle de cheveux enlevée* fut par avance l'expression de l'art du XVIIIe siècle, l'*Essai sur l'homme* fut, pour le déisme de cette époque, le poème par excellence, une sorte de livre sacré, une manière d'évangile rythmé où les hommes d'alors aimaient à trouver justifiées, en beaux vers, les espérances qu'ils avaient mises en cette semi-religion, destinée à un règne si horriblement tourmenté et à un abandon final si complet et si froid. Il n'y a pas de livre qui ait été plus lu, plus souvent cité, ni qui ait exercé une plus longue et plus aimable influence. Il serait amusant de rechercher, dans les écrits de nos philosophes du dernier siècle, les traces de cette influence; nous n'avons pas aujourd'hui le loisir d'entreprendre une telle enquête : bornons-nous à un seul exemple, et choisissons-le parmi ceux que tout

lecteur lettré retrouvera aussitôt dans sa mémoire. L'*Essai sur l'homme* était au nombre des œuvres que Voltaire admirait le plus, qu'il lisait le plus fréquemment, et dont il a le plus profité, en dépit du soufflet que l'optimisme de ce poème donnait à *Candide*. Il n'est personne qui n'ait lu *Micromégas*, et qui ne sache que le cadre de ce joli conte est une combinaison ingénieuse de l'île de Laputa et du pays de Brobdingnac de *Gulliver*; ce que l'on sait moins, c'est que nombre de pensées en sont de Pope. Cette idée de l'*Essai* que l'homme est nécessairement à la juste place qu'il doit occuper dans l'ordre du monde, parce que, ses facultés, son degré de raison et ses besoins étant donnés, il doit y avoir convenance et rapport direct entre la planète et son habitant, n'est-elle pas allégorisée avec infiniment d'esprit par l'embarras amusant du Sirien et du Saturnien lorsqu'ils touchent notre terre ? Ils ont peine à s'y mouvoir, et, malgré la portée exagérée de leur vue, ils ne peuvent en discerner les habitants, parce que cette terre n'est pas la leur et qu'elle a été faite pour des habitants de cinq pieds cinq pouces et non pour des créatures hautes de mille toises. L'emprunt est ici indirect, enveloppé ; en voici un autre moins déguisé. Le passage le plus éloquent de *Micromégas* est celui où il est raconté comment le Sirien, ayant posé le vaisseau des philosophes sur la paume de sa main, finit par entendre le langage des mites qu'il y remarquait, lia conversation avec elles, et tomba en étonnement religieux devant ce contraste si frappant,

l'exiguïté de ces animalcules et la haute raison dont témoignait l'infaillibilité scientifique avec laquelle fut calculée instantanément sa taille gigantesque. Or, Pope avait dit exactement la même chose en quatre vers de l'*Essai sur l'homme* : « Lorsque les êtres supérieurs virent dans ces derniers temps un mortel dérouler toute la loi de la nature, ils admirèrent une telle sagesse sous une forme terrestre, et se montrèrent un Newton comme nous montrons un singe ». L'épisode de *Micromégas*, on le voit, n'est pas autre chose que la traduction dramatisée, mais littérale, de la boutade humoristique de Pope.

La conclusion que nous voulons donner à cette étude, bien sommaire malgré son étendue, c'est qu'il ne convient de parler de Pope qu'avec le plus extrême respect. En tous sens, c'est un ancêtre. Nous avons vu combien il est près de nous, par les pensées et les sentiments, en poésie, en psychologie, en morale; combien il s'en rapproche aussi par son caractère, son souci d'indépendance et toutes les habitudes de sa vie. Il est un patron pour tous ceux qui aiment à voir la vérité face à face, sans s'attrister niaisement s'ils la trouvent contraire à leurs désirs, sans triompher insolemment s'ils l'y trouvent conforme, et qui n'ont pas plus besoin de fanatisme pour lui être attaché, qu'ils n'ont besoin d'alcool pour l'enthousiasme ou d'opium pour la rêverie. Il n'y a chez lui aucune complaisance aux erreurs populaires, aucune servilité superstitieuse pour les préjugés de rang et de condition. Son intelligence saine, droite, ouverte,

est merveilleusement perméable à la lumière, et elle la renvoie comme elle l'a reçue, sans une ombre, sans un nuage, sans une impureté. En politique, ce fut un tory républicain, ce qui est la combinaison à laquelle doit aspirer nécessairement tout honnête homme qui a l'ambition, rarement poursuivie, il est vrai, d'arriver à la perfection morale, tory pour accomplir ses devoirs envers les autres en respectant leurs intérêts, républicain pour accomplir ses devoirs envers soi-même en prenant soin de sa dignité et en la préservant de toute atteinte. Comme poète, c'est le plus grand nom de l'Angleterre au XVIIIe siècle, et pour en mesurer la grandeur, on n'a qu'à le comparer aux poètes éminents qui furent ses contemporains ou lui succédèrent jusqu'aux approches du présent siècle. Au fond — Gray, Collins, Chatterton et autres, ne pouvant entrer en comparaison à cause de l'insuffisance de leur bagage, — ces poètes se réduisent à deux, Thomson et Cowper. Certes, il y a chez Thomson bien de l'envergure, bien de l'essor; mais l'oiseau ne vaut pas les ailes, le génie qu'il déploie ne vaut pas la singulière facilité qu'il possède pour s'élever et planer. Il y a chez Cowper un enthousiasme descriptif d'une continuité admirable et des sentiments d'une incontestable profondeur; mais cet enthousiasme descriptif, qui atteint fréquemment à l'émotion, atteint rarement à la vraie beauté, et ces sentiments — inquiétude du salut, vertiges d'une âme qui est trop sortie « de la petite île de vie » où elle est enfermée et s'est trop appro-

chée des abîmes de l'éternité — sont d'une nature tellement exceptionnelle qu'ils sont plus intéressants qu'accessibles et échappent nécessairement au grand nombre. Que nous sommes loin avec ces successeurs, si éminents qu'ils soient, de ce don des sentiments généraux qui font de Pope non le poète d'un état d'âme excentrique, mais un poète ouvert à tous, de ce don des idées générales qui le rendent intéressant pour tous, de cette aptitude facile à saisir la beauté et à la donner à tout ce qu'il touche. Walter Scott écrivait dans je ne sais laquelle de ses préfaces, en réponse à certaines critiques venues de l'école des lacs : « J'en demande bien pardon à quelques-uns de nos contemporains; mais si, comme poète, je ne suis pas digne de dénouer les sandales de certains d'entre eux, je sais mieux qu'eux ce qui peut intéresser la majorité des hommes ». S'il fût revenu au monde, Pope aurait pu répondre quelque chose de semblable par rapport à ses successeurs.

Sa renommée est restée supérieure à tous les changements du goût public et à toutes les révolutions qui se sont accomplies dans la poésie. Elle a eu à subir de fortes attaques, cependant, dont quelques-unes partaient de talents singulièrement originaux et profonds. Il est remarquable toutefois, que ces attaques ne sont jamais venues que de poètes et de critiques prenant la nature de biais, obliquement et par détours, comme Wordsworth et son école; mais toutes les fois qu'il s'est rencontré un grand poète de race, entrant d'emblée dans la nature, directement

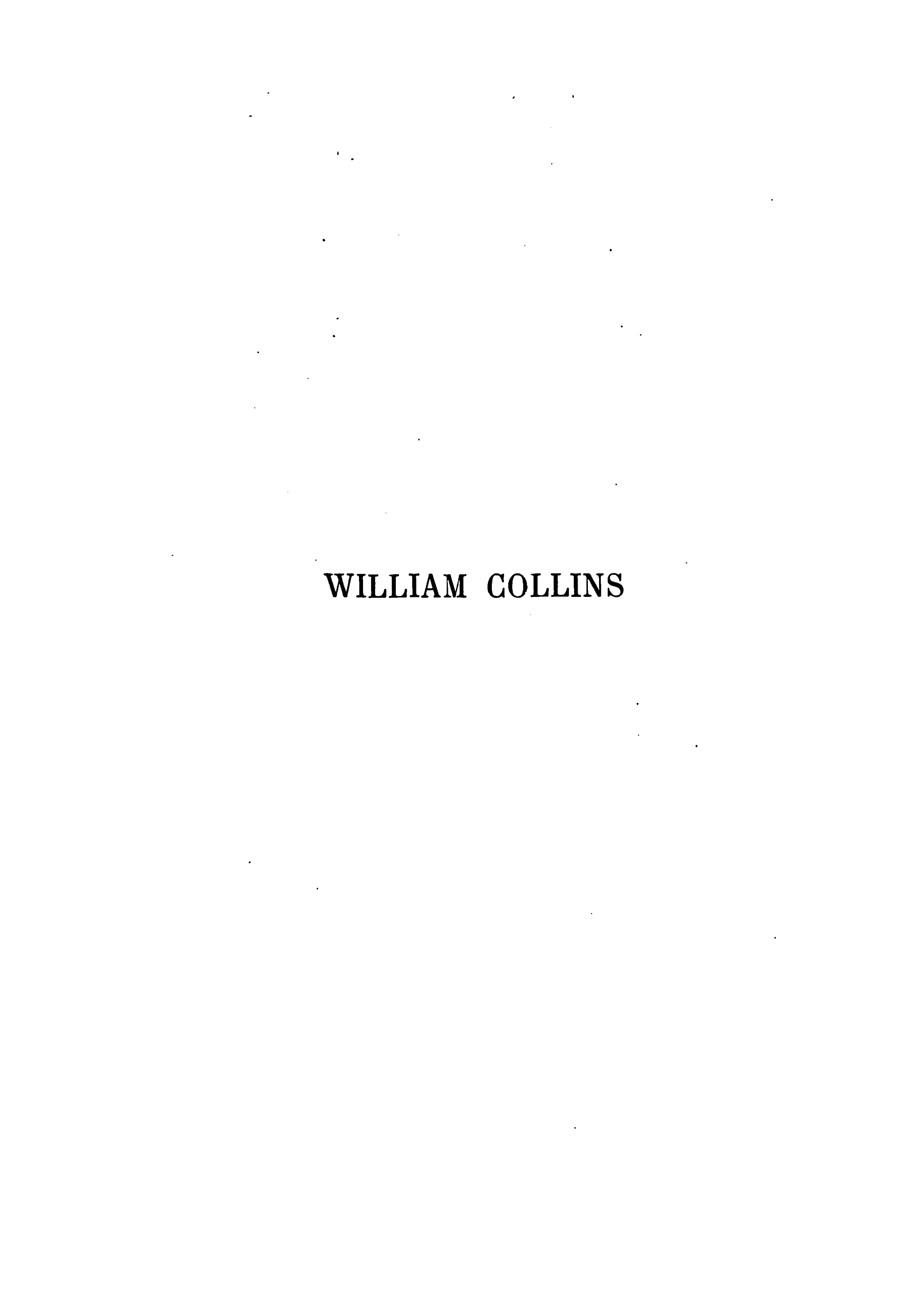
et non par chemins de traverse et sentiers cachés, il n'a jamais eu envie de médire de Pope et l'a salué comme un maître. En dépit de ce romantisme dont il poussa si loin les conquêtes, Walter Scott ne s'associa jamais aux réactions dirigées contre Pope et lui garda toujours une judicieuse admiration. C'était bien mieux pour Byron, car c'était un véritable culte, passionné, presque fanatique. Les lettres qu'il écrivit pour venger le poète des critiques de Bowles sont d'une telle virulence qu'il n'aurait pu la dépasser s'il se fût agi de lui-même, en sorte qu'elles donnent par moment l'illusion d'un plaidoyer pour son propre génie. Et c'était en effet quelque chose de tel, car l'étude profonde, constante de Pope se révèle à chaque instant dans ses poèmes. Si Byron doit quelque chose à quelqu'un de ses prédécesseurs, c'est à Pope, et il lui doit beaucoup. Les formes de l'ironie byronienne, par exemple, croiriez-vous qu'elles sont presque toujours les formes mêmes de l'ironie de Pope? Innombrables sont les passages des *Satires* et des *Épîtres* qui trouveraient place dans le *Don Juan*, sans que le gourmet poétique le plus exercé pût s'apercevoir de la plus subtile différence. Quelle est l'opinion de lord Tennyson sur Pope? Nous regrettons de ne pas la connaître, mais nous oserions parier qu'il l'a beaucoup lu et admiré en ses jeunes années, et que cette admiration n'a pas nui à cette souplesse de versification, à cette constante élégance, à ce coloris sans violences, mais si brillant, si varié, si harmonieusement assorti à ses sujets, qui

ont fait de lui, en dehors de ses autres mérites poétiques, l'homme qui a le mieux *écrit en vers* qu'il y ait eu en Angleterre depuis l'auteur de *la Boucle de cheveux enlevée*. Chez nous, enfin, notre pauvre Alfred de Musset l'avait lu, et probablement l'aimait, car je rencontre la trace de Pope en plus d'une de ses pages, notamment dans la prière de l'*Espoir en Dieu*, dont la première strophe est une adaptation de la *Prière universelle*, qui fait suite à l'*Essai sur l'homme*.

Un dernier mot. Pope fut un grand talent, mais il y a plus et mieux que cela chez lui, et cette qualification ne nous suffit pas. Faut-il dire alors qu'il fut un homme de génie? Aujourd'hui que nous jugeons le génie à l'énormité de l'effort qu'a dû coûter l'œuvre accomplie, je crains qu'il n'y ait chez Pope trop peu de fracas et de violences pour lui mériter ce titre auprès de plus d'un contemporain. Mais ce que l'on appelle génie dans les choses littéraires varie singulièrement selon les siècles, les nations, les états de civilisation; il n'y a jamais eu réellement rien de fixe à cet égard. Certaines époques l'ont placé dans la force et l'énergie, et ces époques-là n'ont pas eu tort; d'autres l'ont placé dans la facilité, la simplicité, l'aisance à porter ses dons, et celles-là ont encore eu plus raison. Il en est vraiment du génie comme de la divinité, dont la conception varie d'âge en âge, mais qui est autant la divinité sous la forme qu'elle vient de quitter que sous celle qu'elle va revêtir. A ce propos, la Bible nous présente

un curieux rapprochement. Lorsque Dieu parlait à Moïse, c'était au sommet du Sinaï, au milieu d'éclairs et de tonnerres, et nous comprenons aisément que ce cortège de terreurs convenait à sa majesté. Or, plusieurs siècles plus tard, Élie le solitaire, qui cependant faisait tomber le tonnerre sur les autels des infidèles, eut de Dieu même la révélation que cet appareil formidable ne lui était pas nécessairement associé. Sur sa montagne d'Horeb, où il s'était placé par ordre du Seigneur pour attendre son passage, il s'éleva un vent furieux, et l'esprit de Dieu n'était pas dans ce vent; puis la montagne trembla dans sa base, et l'esprit de Dieu n'était pas dans ce tremblement; puis il s'alluma un feu où il n'était pas davantage; enfin, un petit vent doux vint à souffler, et Dieu était dans ce petit vent. Eh bien! le génie de Pope, c'est en toute vérité ce petit vent d'Élie.

Mars 1888.



WILLIAM COLLINS

WILLIAM COLLINS

Les plus récentes écoles de géologie nous ont appris que, contrairement à ce que croyaient les plus anciennes, la nature dans ses évolutions procède plutôt par transitions insensibles que par brusques changements ou cataclysmes subits. Pas plus que dans la nature, il n'y a dans le domaine des choses de l'esprit de révolutions imprévues ou soudaines, et le poète qui fait le sujet de ces pages en est une preuve intéressante et curieuse. En 1746 parut à Londres un tout petit volume d'odes signées du nom de William Collins. Le livre n'eut absolument aucun retentissement, et ne fut connu que de quelques lettrés, dont la plupart en jugèrent froidement, même lorsqu'ils en constatèrent le mérite, et négligèrent, en conséquence, de le recommander au public. Cette obscurité où le nom de Collins resta enseveli toute sa vie continua si longtemps après sa mort, que, vers la fin du siècle, le plus illustre poète de

l'époque, William Cowper, écrivant à un ami, demandait cequ'était un certain Collins dont il venait de trouver le nom dans les biographies de Johnson. Pour obtenir la place petite, mais légitime, qui lui était due, il lui fallut attendre que l'inspiration romantique eût renouvelé complètement la poésie anglaise avec Coleridge, Southey, Wordsworth, Walter Scott; alors à cette longue obscurité succéda une renommée modeste et aimable, quelque chose comme un peu de clair de lune adouci par un voile de nuages sortant d'une nuit longtemps noire. En remontant le courant qui les avait produits, ils avaient reconnu en Collins la molécule première, tout à fait irréductible et indivisible, de la poésie nouvelle qu'ils s'efforçaient de faire triompher.

A Dieu ne plaise que nous cherchions à faire notre poète plus grand qu'il n'est, car c'est par sa petitesse même qu'il est sympathique et instructif. Collins est ce que j'ai dit, un atome; mais un atome d'une qualité singulièrement précieuse et rare, et qui, dans sa mobile ténuité, possède une importance littéraire véritable. Les pages qui suivent manqueraient donc leur but si elles ne retenaient pas le lecteur sur le terrain de l'infiniment petit; mais elles le manqueraient également si elles ne réussissaient pas à associer à cet infiniment petit cette sorte de grandeur qui est repliée en tout germe, ce germe fût-il plus exigu que le grain le plus invisible de pollen fécondant.

I

De la restauration des Stuarts aux approches de la Révolution française, *le pâle troupeau des talents malheureux*, pour employer l'expression d'Auguste Barbier dans son sonnet à Mazaccio, s'est recruté en Angleterre de très nombreuses victimes, et notre poète d'aujourd'hui en fut une des plus regrettables, sinon des plus douloureuses. La thèse pessimiste qu'Alfred de Vigny a si mélancoliquement plaidée dans *Stello* se présente d'autant plus naturellement au souvenir qu'une des trois victimes de son livre appartient au XVIIIe siècle anglais. Les faits, il faut l'avouer, justifient assez bien cette thèse, et cependant si, oublieux volontairement du précepte d'Horace, *simplex duntaxat et unum*, nous nous attardions pour évoquer quelques-unes de ces pâles ombres, je crois fort qu'elles auraient à nous donner une leçon autrement pessimiste que la thèse de Vigny, et que leurs accusations viseraient plus haut encore que la monarchie ou le gouvernement parlementaire. Elles nous diraient, en effet, de quelles ressources infinies disposent la nature, le hasard et la fortune pour rendre les hommes malheureux.

La variété de ces ressources apparaît clairement dans l'histoire de William Collins. Ni les circonstances de la famille, quoiqu'il fût d'extraction modeste, ni les circonstances de la fortune, quoiqu'il ait eu quelques quarts d'heure besogneux à l'excès, ne

lui furent défavorables. Les amitiés sincères et fidèles ne lui manquèrent pas, ni les juges sympathiques et affables jusque dans leur sévérité, comme Johnson, ni même les protecteurs faciles. La nature seule fut coupable de ses malheurs. En même temps qu'elle le douait des plus rares qualités poétiques, elle déposait en lui un germe morbide qui devait les stériliser et lui créer une des destinées les plus ingrates qu'il y ait eues dans le monde des lettres. J'entends bien l'objection : Eh! quoi donc, la maladie crée-t-elle un droit au titre de talent malheureux? J'aurais cru que c'était là une de ces fatalités qui pèsent indistinctement sur tous les hommes. — A ceux qui parleraient ainsi, je me contenterai d'observer que notre Jean-Jacques est assez justement classé parmi les talents malheureux, et que, cependant, sa seule infortune véritable fut l'hypocondrie. Mais cette néfaste hypocondrie, quelles qu'aient été ses conséquences, n'empêcha en rien sa victime de donner au moins l'entière mesure de son génie; elle pervertit tout, peut-être, elle ne détruisit et ne stérilisa rien. Il n'en fut pas de même pour le petit William Collins. Le germe maladif qu'il portait en lui le condamna toute sa vie à une brièveté et à une intermittence d'inspiration absolument singulières, en même temps qu'il créait un état d'incertitude, d'irrésolution et d'agitation inquiète qui le rendait incapable de se fixer sur rien pendant huit jours. Il ne fut donc jamais poète que par échappées, et par échappées de quelques minutes et à des intervalles vraiment faits pour

étonner. Ceux-là seuls qui étaient assez près de lui pour le voir pendant ces échappées eurent occasion de reconnaître son mérite; c'est dire que le nombre en fut petit, et que le sentiment qu'il leur inspira fut plutôt celui d'une affectueuse compassion que d'une sérieuse admiration. L'amitié littéraire, d'ailleurs, est de nature si délicate, qu'elle ne va jamais sans une pointe de scepticisme lorsqu'elle ne sent pas son objet appuyé par le grand nombre, et le pauvre Collins eut probablement à souffrir plus d'une fois de ces doutes de l'amitié plus cruels que la complète indifférence. Parlant de notre poète, ce critique d'une si charmante érudition, Isaac d'Israeli, compare la souffrance qui résulte de cette persistance d'obscurité pour un être fait d'imagination et de sentiment à ce que serait pour un homme ordinaire la sensation d'être enseveli vivant; et, par cette comparaison heureuse, il a exprimé en toute justesse la nature vraie de la fatalité qui pesa sur Collins.

« Il ne vivra pas », dit une fois un médecin, en examinant un enfant qu'il venait d'aider à entrer dans le monde. En dépit de ce pronostic, l'enfant sortit victorieux des maladies innombrables du premier âge. « C'est égal, il ne vivra pas », répéta le médecin pessimiste. L'enfant grandit, devint homme, se maria, eut de nombreux rejetons, et à chacune des phases de son existence, le têtu médecin s'obstina dans son oracle lugubre, en dépit des démentis qu'il recevait. A la fin, il se trouva que le médecin avait

eu raison, parce que, tous comptes balancés, la vie qu'avait menée le personnage condamné avait été si peu de chose qu'elle équivalait à une non-existence. Je ne sais où j'ai lu cette anecdote à la Sterne, qui ferait bonne figure dans le *Tristram Shandy*, mais elle illustre de la manière la plus exacte l'histoire de William Collins. A chacune des périodes de sa vie, un observateur expérimenté aurait pu dire en le voyant agir et arranger ses plans littéraires : « Tout cela est bien, mais l'enfant ne vivra pas ».

Quoiqu'il puisse sembler presque ridicule d'appliquer à un si petit génie le grand appareil de ces influences de race et de milieu si fort à la mode aujourd'hui, il est deux circonstances que nous voulons noter comme pouvant expliquer dans une certaine mesure cette irrésolution de volonté et cette intermittence d'inspiration qui sont les marques de son caractère et de son talent.

La première de ces circonstances est un de ces détails physiologiques auxquels se complaisait Michelet. Collins naquit en 1721, à Chichester, d'un père chapelier dont il fut le dernier enfant. Il est remarquable qu'entre sa naissance et celle de la plus jeune de ses sœurs il y eut un intervalle de plus de seize ans, et que, par conséquent, sa mère le mit au monde à la veille même du jour où la nature allait mettre fin à sa faculté de procréation, après l'avoir suspendue si longtemps qu'elle semblait avoir voulu devancer la date normale de la période stérile. Qui sait si ce n'est pas dans cette naissance tardive, pré-

cédée de cette longue stérilité maternelle, qu'il faut chercher l'origine du germe maladif qui, se développant sous forme de disposition inquiète, après l'avoir rendu incapable de toute persévérance de travail et de toute constance de dessein, finit par engendrer la folie et le conduire à une mort quelque peu prématurée? Comme le caractère, le tour du génie put être déterminé par cette particularité. La nature ayant été en quelque sorte contrainte, rappelée au moment où elle se retirait, ne put donner que ce qu'elle donne aux derniers jours de l'automne, des choses exquises de déclin, des couleurs attendrissantes aux nuances délicatement variées, des rayons d'une lumière en quelque sorte purifiée, des clartés sans chaleur, des splendeurs de crépuscule. Cette hypothèse physiologique a-t-elle quelque vérité? Je ne sais; en tout cas, elle n'est pas plus étrange que quantité de faits relatifs à la génération, qui sont d'occurrence fort ordinaire. Pourquoi les enfants des vieillards ont-ils généralement, avec une délicatesse physique qui confine à la faiblesse, une extrême pureté de tempérament? Pourquoi les aînés ont-ils d'ordinaire plus d'énergie physique, de vaillance charnelle que les enfants qui suivent? Et pourquoi les derniers nés sont-ils si souvent remarquables par les qualités de finesse et de ruse pour lesquelles Jacob et Poucet sont restés célèbres?

Comme les impressions de l'enfance sont de toutes les plus durables et les plus fécondes, le lieu de naissance est toujours pour tout homme d'une impor-

tance capitale, puisque ces impressions sont déterminées en partie par le spectacle du milieu où l'âme fait l'apprentissage de la vie. Collins passa toute son enfance dans cette ville de Chichester où il était né, et cette circonstance ne dut pas peu contribuer à lui donner cette imagination rêveusement rétrospective et cette sympathie délicieusement vague pour les choses du passé qui le distinguent. Les vieilles localités sont, en effet, de deux sortes. Les unes, fières de quelque souvenir exceptionnellement illustre ou de quelque période plus particulièrement glorieuse, ramènent si obstinément la pensée vers un point précis du temps que la brume des âges antérieurs et postérieurs en est comme dissipée, et que la vision de cette heure privilégiée surgit devant nous avec une telle netteté que nous en devenons, pour ainsi dire, les contemporains. A cette obsession du souvenir, le cœur peut gagner en patriotisme local et l'imagination en puissance, mais certainement la rêverie n'y trouvera pas au même degré ce sentiment des choses fuyantes, du flottant indéterminé, du *noyé*, du lointain, qui est l'élément préféré où elle se meut et respire. Les autres localités, au contraire, ne se recommandent par rien de mémorable et d'éclatant, elles sont vieilles, et cela leur suffit; leur vétusté leur tient lieu de tout. C'est dans celles-là qu'est vraiment le charme du passé, précisement parce qu'elles n'ont rien qui contraigne l'imagination et mette en fuite la rêverie; c'est en celles-là qu'on aime l'antiquité pour elle-même, qu'on la sent en

elle-même, et Chichester est de ce nombre. Son passé plonge jusqu'à la plus lointaine période saxonne; mais les siècles, en s'accumulant sur elle, l'ont faite vénérable plutôt qu'illustre, et lui ont donné la douceur de ce qui n'est plus, plutôt que l'orgueil et le regret de ce qui fut. C'est cette douceur de l'autrefois que respira William Collins dans sa jeunesse; il l'a faite passer dans ses poésies, où elle s'associe de la manière la plus naturelle à la mélancolie qui lui était propre.

J'ai dit que les circonstances de la famille ne lui avaient pas été défavorables. Son père, en effet, quoique simple chapelier, était cependant un personnage de quelque importance dans la ville de Chichester, en ayant été maire plusieurs fois. Un certain M. Ragsdale, qui, quelque vingt-cinq ans après la mort du poète, rassembla ses souvenirs pour une édition projetée, nous a laissé de ce père un portrait qu'il faut citer : « Son père était *marchand*, mais non *fabricant* de chapeaux. Sa manière de vivre à Chichester était de la bonne sorte; il était pompeux dans ses manières, mais à sa mort il laissa des affaires quelque peu embarrassées. » D'après ce portrait, il ne tient qu'à nous de voir dans M. Collins père quelque chose comme le bourgeois gentilhomme de Molière, qui s'est fait prendre au sérieux, ou le potier d'étain d'Holberg, qui a réussi. Il vendait des chapeaux, il n'en fabriquait pas : délicate nuance. Autant vaut dire qu'à l'instar de M. Jourdain père, il avait chez lui une certaine provision de chapeaux et

u'il en cédait pour de l'argent à ses amis et connaissances [1]. De tels pères, il faut le dire, font d'ordinaire les éducations déplorables, en ce sens que leurs façons de parler et d'agir ont l'inconvénient de masquer aux enfants la réalité de leur condition. Quoiqu'il l'ait perdu de très bonne heure, c'est probablement dans les habitudes de ce père aux manières pompeuses et aux affaires embarrassées qu'il faut chercher l'origine de ce manque de prudence pratique qui fut un des fléaux de la vie de Collins, et aussi d'une certaine affectation d'élégance qui lui valut une si verte semonce de son cousin, le docteur Payne, un jour qu'il se présenta chez lui, après sa sortie de l'université, en riche costume et une plume au chapeau. Ce cousin Payne était un *clergyman* qui eut grande influence dans l'éducation de l'enfant, qu'il contribua à faire admettre d'abord aux écoles ecclésiastiques de Chichester et de Winchester, puis à l'université d'Oxford. Un autre de ses parents, le colonel Martyn, un futur combattant de Fontenoy, fut pour lui une véritable providence, car il lui dut

1. M. Moy Thomas, dans l'intéressante préface qu'il a mise en tête de sa charmante édition du poète, nous apprend que, parmi les clients de ce chapelier comme il faut figurait le Caryll de *la Boucle de cheveux enlevée*, qui habitait souvent près de Chichester, dans une propriété dont un des tenanciers était parent de Collins. C'est ce qui résulte d'un livre de dépenses tenu par Caryll même. Vous trouverez peut-être qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce que Caryll ait eu besoin d'un chapeau et l'ait acheté chez le chapelier en vogue de la ville voisine. Je n'en disconviens pas; mais le fait est trop dans le goût de ceux dont une certaine érudition fureteuse est friande pour que je me permette de l'omettre.

de pouvoir passer dans l'aisance ses années de mélancolie et de folie. Collins fut donc, à tout prendre, aussi bien apparenté que tout autre poète, et il ne semble pas qu'il ait jamais eu à reprocher à sa famille autre chose que de n'y pas rencontrer la sympathie qui lui était nécessaire. Aucun de ses parents, en effet, ne semble l'avoir jamais pris au sérieux et n'avoir fait le moindre cas de ses talents, et il fut quelque peu pour eux ce que les enfants qui naissaient à Laputa avec le signe de l'immortalité étaient, au dire de Swift, pour leurs progéniteurs, ascendants et collatéraux [1].

L'enfant donna de très bonne heure des gages de talent. A douze ans, il faisait des vers, et à dix-sept ans, alors qu'il était encore à Winchester, un jour que son imagination s'était échauffée pour l'Orient après certaines lectures sur la Perse, il composa les *Églogues orientales*, qui ouvrent le mince volume de ses œuvres, première en date de ses productions, et, à notre gré, une des plus aimables. Plus tard, il affecta de les mépriser en les nommant ses *Églogues irlandaises*, mais il avait réellement tort, car il n'a rien laissé où ce qui était sa vraie nature se soit révélé avec plus de simplicité et de candeur. Un petit

1. Un des modernes éditeurs de Collins, trop zélé peut-être pour sa mémoire, M. Willmott, dans une éloquente notice toute scintillante d'images, insinue assez nettement que ses sœurs le lésèrent quelque peu dans le règlement de la succession du colonel Martyn. Une surtout, Anne Durnford, est l'objet de tous ses anathèmes, et vraiment elle les mérite, si elle est bien réellement coupable d'avoir, comme il l'en accuse, fait un autodafé des papiers de son frère.

dessin exécuté trois ans avant cette époque — le seul portrait qui existe de lui, — nous permet de nous représenter ce qu'il était à ce premier moment d'inspiration, un gentil poupard au visage rond, aux traits nets, presque vigoureux; rien qui indique le mal futur, si ce n'est dans le regard une délicate lueur de mélancolie et dans l'ensemble de la physionomie quelque chose de légèrement pensif. Au-dessous de ce dessin est inscrit ce vers des Géorgique :

Quos primus equis oriens adflavit anhelis,

vers qui non seulement donne la date de ce matin de sa vie, mais par lequel il a lui-même voulu marquer la première heure de son aube poétique, car il l'a donnée pour épigraphe à ses *Églogues orientales*. Voilà, ce semble, une aube pleine de promesses et qui laisse espérer un beau jour. Hélas! l'enfant ne vivra pas [1].

A l'université d'Oxford, ces signes d'un irrécusable génie poétique se montrèrent, quelques années plus tard, d'une manière plus frappante encore. C'était l'époque où sir Thomas Hanmer donnait son édition

1. Avant ses *Églogues orientales*, Collins avait composé diverses pièces, une sorte d'épithalame, paraît-il, sur le mariage de Frédéric, prince de Galles, et un sonnet qui eut l'honneur d'être loué par Johnson, qui préludait alors à son rôle de dictateur critique. Le poème, quoique imprimé, n'a jamais été retrouvé. Quant au sonnet, qui n'est d'ailleurs un sonnet que par le titre, en dépit de l'opinion de Johnson, nous nous permettrons de le trouver banal, quoique mièvre.

de Shakespeare, laquelle, entre les éditions de Pope et de Johnson, marque une étape importante dans la revision et l'élucidation du texte du grand poète. A cette occasion, Collins adressa à l'éditeur, qui vivait dans son voisinage, à Oxford même, une épître qui est un des meilleurs morceaux de poésie critique qu'il y ait dans la langue anglaise. C'est, dis-je, une preuve de génie autrement frappante que les *Églogues*. Pour produire les *Églogues*, il suffisait, à tout prendre, de la fraîcheur d'imagination de la première jeunesse; mais ici il fallait quelque chose de plus, du sérieux d'esprit et des facultés habituées déjà à la discipline de la réflexion. C'est la première fois, peut-être, qu'on ait parlé de Shakespeare d'une manière tout à fait moderne, comme nous en parlons nous-même, et cela tout en tenant compte, dans une mesure très judicieuse, de l'admiration de l'école classique pour les modèles français. Qui le croirait? Collins, dans cette épître à Hanmer, parle de la poésie française, de l'art dramatique français et de ses deux illustres représentants avec infiniment plus de mesure que Dryden, plus de sympathie sincère qu'Addison, et plus de justesse que Pope. Le passage vaut vraiment d'être cité : « Par des pas graduels et lents, la France, plus exacte, vit le bel empire de l'art s'établir sur ses rivages. *Correctement hardie*, et juste dans tout ce qu'elle peignit, elle arriva par longueur de travail à une perfection brillante, jusqu'à ce qu'enfin Corneille, enflammé par l'esprit de Lucain, exhala le libre accent que Rome et son poète lui

avaient insufflé, et que le jugement classique conquit au doux Racine la force tempérée du vers plus chaste de Virgile. » Quiconque comparera ce passage de l'épître de Collins au passage de l'épître à George II, où Pope a parlé de la littérature dramatique française, ne pourra manquer d'être frappé en même temps et de la supériorité de Pope comme versificateur et de l'infériorité de son jugement sur celui de Collins. Shakespeare, et ses plus illustres contemporains, Ben Jonson, John Fletcher, ne sont pas caractérisés avec moins de bonheur et de vrai sentiment. « Le rôle qui appartient à la critique, Ben Jonson le connut avec trop de scrupule; chez lui, la nature fut presque perdue dans l'art. D'une trempe plus souple, le noble Fletcher vient après lui le premier par l'ordre du temps, comme le premier par le nom. Dans ces scènes où son génie nous tient délicieusement attentifs, nous trouvons toute pensée enflammée qui échauffe l'âme féminine, tout soupir touchant, toute tendre larme, les vœux de l'amant et les terreurs de la vierge : grâces et sourires réclament son inspiration. » Eh bien! au moment même où il produisait cette œuvre presque magistrale, Collins quittait brusquement l'université d'Oxford sans prendre ses derniers grades. Nulle bonne raison n'a été donnée de cette résolution subite qui ressemble à une incartade d'enfant trop fantasque. C'était, a-t-on dit, pour se dérober aux précoces créanciers que son imprévoyance, trop précoce aussi, lui avait créés. Le fait a été expliqué d'une manière plus naturelle

Par la mort de sa mère, qui arriva à cette époque; quoi qu'il en soit, Collins se trouva, par ce départ inopiné, privé du bénéfice de ses études universitaires. Encore une fois, vous le voyez, l'enfant ne vivra pas.

Collins avait été élevé en vue du ministère religieux, mais le premier résultat de cet avortement universitaire fut de rendre plus difficile la réalisation de ce plan de famille. Il ne se sentait d'ailleurs aucune vocation sérieuse pour une profession qui exige moins de dilettantisme que de dévouement et plus de prudence que de rêverie. Pour la même raison, il était impropre à la carrière militaire, à laquelle il songea un instant, et dont son oncle Martyn, qu'il alla, paraît-il, visiter alors dans sa garnison de Flandre, le détourna lui-même. Alors il se résolut à courir les hasards de la vie littéraire, sans s'être interrogé d'avance sur la direction qu'il devrait donner à ses talents très réels, et s'être créé des moyens d'attendre qu'il pût les mettre en lumière. « Il était toujours à élaborer des plans de vastes publications, qui n'allaient jamais plus loin que les prospectus pour souscriptions », dit, dans une lettre publiée en 1781, son ancien camarade d'université, l'aimable curé de Selborne, Gilbert White, qui l'a jugé sévèrement, avec un mélange de compassion et de mépris dont quelques-uns des admirateurs du poète ont été indignés [1].

1. Particulièrement sir Egerton Brydges, critique qui fut célèbre pendant la première partie de ce siècle et qui était dans tout le feu de l'enthousiasme juvénile à l'époque

Parmi ces projets, Gilbert White dont la mémoire est ici probablement infidèle, nomme une histoire du moyen âge; Samuel Johnson, mieux informé, parle d'une histoire de la renaissance des lettres. De vastes sujets véritablement, de longue, de difficile exécution, et de médiocre ressource, on en conviendra, pour assurer le pain de chaque jour. Il va sans dire que jamais une ligne ne fut écrite de ce livre projeté, bien que Collins en ait caressé la pensée toute sa vie. Est-ce à dire pour cela que ces beaux plans restèrent absolument stériles? Rien n'est stérile en ce monde, pas même les chimères, car souvent ce qui est pour nous pur château en Espagne peut aisément devenir un substantiel et fructueux domaine pour d'autres mieux favorisés par les circonstances. Ce fut là le cas de Collins. Ces plans, il les élaborait en compagnie de deux de ses camarades d'université, les deux frères Warton, Joseph, encore cité aujourd'hui pour son *Essai sur Pope*, dont leur père avait été l'ami, et Thomas, le premier en date des

où la lettre de White fut publiée. M. Willmott s'est fait l'écho de cette indignation, et il y a même ajouté, car il ne nomme pas l'auteur, pourtant suffisamment célèbre et populaire de cette lettre. Un étranger est généralement mal venu à se prononcer sur des querelles de si délicate nature; cependant, cette précaution prise, nous nous permettrons de dire que les sentiments exprimés par Gilbert White peuvent s'expliquer et se justifier aisément. Collins, avec ses espérances chimériques, ses projets ambitieux, si disproportionnés aux moyens dont il disposait pour les réaliser, pouvait difficilement être apprécié et compris par ce modeste camarade qui ne voulut jamais sortir de sa paroisse de Selborne, et trouva qu'en décrire la faune et la flore était une occupation suffisante pour ses judicieux talents.

historiens littéraires de son pays qui ait eu le sentiment du moyen âge et soit remonté aux origines de la poésie anglaise. Nous surprenons bien dans les vers des deux frères, mais plus particulièrement dans ceux de Joseph, l'influence des idées poétiques de Collins et les traces de sa manière ; et pourquoi alors Thomas n'aurait-il pas bénéficié, dans une certaine mesure, des conversations de son camarade sur des sujets qui leur étaient chers à l'un et à l'autre [1] ? Et il put en bénéficier longuement et tout à loisir, l'amitié des deux frères étant restée fidèle au poète jusqu'à la fin. La chose est d'autant plus probable que Samuel Johnson, qui n'avait pas, comme Warton, connu Collins dès l'origine et qui ne le fréquenta qu'un très court moment de sa vie, a été lui-même frappé de ses conversations et le jugeait suffisamment armé pour l'entreprise qu'il méditait. « Je l'ai entendu, dit-il, parler avec une grande tendresse de Léon X et avec un vif ressentiment de l'absence de goût de son successeur.... C'était un homme d'une

1. De son propre aveu Warton avait bénéficié de sa bibliothèque riche en vieux ouvrages du moyen âge, car il mentionne plusieurs de ses livres dans son histoire de la poésie anglaise. « Dans la bibliothèque aujourd'hui dispersée de feu M. William Collins j'ai vu un mince folio de deux feuilles, en caractères gothiques (*black letter*), contenant un poème en octave intitulé le spectre de Fabyll (*le joyeux diable d'Edmonton*), imprimé par John Rastell en l'année 1533. » Et encore : « Dans les livres aujourd'hui dispersés de mon ami, M. William Collins, de Chichester, se trouvait une collection de courtes histoires comiques en prose, imprimées en caractères gothiques, sous la date de 1570, histoires publiées par maître Richard Edwardes, directeur des divertissements de Sa Majesté ».

vaste littérature et de facultés vigoureuses. Il était versé non seulement dans la connaissance des langues classiques, mais dans celle des langues italienne, française et espagnole. » Tenons donc pour assuré que, dans les travaux de Thomas Warton, il est entré quelque chose des idées que le pauvre Collins ne put mettre à exécution.

Il fallait vivre cependant, en attendant la réalisation de ces espérances littéraires fondées sur les brouillards de la Tamise. Collins avait eu bientôt fait de dépenser le petit héritage qu'il tenait de sa mère; après quoi il se vit contraint de se nourrir quelque peu de *vache enragée*, selon l'expression populaire consacrée qui peint à merveille l'insalubrité tant morale que matérielle propre à certains dénuements. C'est dans ces circonstances qu'il fit la connaissance de Samuel Johnson, qui, lui aussi, était encore à se débattre avec les longues misères de sa jeunesse besogneuse. C'était l'époque où Malone nous l'a représenté n'osant s'asseoir à la table de son éditeur Cave, par honte de ses habits déguenillés, et mangeant derrière un paravent sa part du dîner auquel il avait été convié. Il était déjà pourtant célèbre, et il venait justement de publier la vie de Richard Savage, la plus amusante des œuvres sorties de sa plume, véritable roman d'aventures écrit sous la dictée du héros même, et où il avait accepté avec la crédulité de l'amitié tout ce que ce louche Rodomont de Bohême s'était plu à lui raconter. C'est un trait qui honore singulièrement Johnson que cette fidélité

qu'il eut toujours pour ses camarades de misère; s'il y eut en lui un peu du pédant et du *magister*, il n'y eut jamais rien du sycophante et du parvenu. Il aima réellement Collins, car il a rendu justice à ses talents autant que le lui permettait son robuste esprit mieux fait pour voir les couleurs que les nuances et quelque peu apte à confondre les délicatesses avec les mièvreries, et il jugea sa nature morale avec une pénétration sympathique qui lui permit de réduire à leur juste valeur certaines imputations légèrement portées sur son caractère et ses mœurs. L'amitié de Johnson ne fut pas inutile au poète, même au point de vue pratique, ainsi qu'en témoigne l'anecdote que voici. « Un jour qu'il était muré dans sa chambre par un recors qui braillait dans la rue, je parvins à pénétrer jusqu'à lui. En cette circonstance, nous eûmes recours aux libraires, et sur la promesse d'une traduction de la *Poétique* d'Aristote, avec accompagnement de larges commentaires, il obtint une avance assez considérable pour lui permettre de se sauver à la campagne. » Une traduction de la *Poétique* d'Aristote avec commentaires! encore une besogne de facile exécution pour quelqu'un qui est obligé de vivre au jour le jour de son travail. C'est peut-être l'unique fois qu'Aristote ait rendu ce service à un lettré. Quelque temps après, il hérita de son oncle, le colonel Martyn, et il put rendre les guinées avancées par le naïf libraire avec la bonne foi de la parfaite ignorance, car il est difficile d'admettre qu'il ait eu soupçon de ce que la besogne ainsi commandée exi-

geait de lenteur et de travail. Et voilà un expédient dont un bohème moderne ne s'aviserait pas; chaque siècle a ses mœurs.

Cette misère de Collins n'eut jamais aucun sombre caractère. Ce fut une misère en quelque sorte élégante, où ne manquèrent pas les dangereuses douceurs. Il fréquentait les cafés littéraires de l'époque, et il y avait fait connaissance avec nombre de gens d'esprit et d'acteurs, parmi lesquels le célèbre Garrick. Par Garrick, il fut introduit dans le monde du théâtre, et il en fréquenta les foyers et les coulisses avec une assiduité où il entrait autre chose encore, paraît-il que le désir d'en étudier les mœurs, dont il parlait au dire d'un témoin déjà cité, avec une verve des plus amusantes. « Il passait son temps dans toutes les dissipations du Ranelagh, du Vauxhall et des théâtres, écrit son vieux camarade Gilbert White; je le rencontrais souvent à Londres, et je me rappelle qu'il logea très longtemps dans une petite maison, au coin de *King's-Square-Court*, Soho, en compagnie d'un certaine miss Bundy. » Cette dissipation de Collins est d'autant plus à noter qu'elle est en contradiction avec le caractère que laissent supposer ses poésies et qui fut certainement le vrai. Rien dans ce qu'il a écrit qui se sente de ce désordre, rien qui indique un attrait pour le vice, pas une image qui ne soit chaste, pas une idée qui ne soit pure, pas une expression qui ne soit suavement pudique. S'il parle des choses de l'amour, ce qui n'a été que rarement, c'est avec une candeur charmante, révélatrice d'une âme inno

cente, où le plaisir n'a laissé ni remords ni souillures. Collins — et c'est une de ses originalités les plus marquées — eut à un degré remarquable le sentiment et le goût de la vertu. Il l'aima comme une chose propre, blanche et de bonne odeur, ce qu'elle est en effet, et il n'en a jamais parlé qu'avec un respect attendri; qu'il prononce seulement ce nom, et sa page entière en est illuminée comme par magie. Aussi avons-nous peine à croire que ces désordres aient jamais été bien profonds. La vérité sur ce sujet délicat a été très probablement dite par Samuel Johnson. « Ses mœurs étaient pures et ses opinions pieuses; mais avec une pauvreté prolongée (il y a ici de la part de Johnson une légère exagération) et de longues habitudes de dissipation, on ne peut attendre qu'un caractère quelconque reste toujours exactement le même. Que cet homme, sage et vertueux comme il l'était, ait toujours passé sans s'y laisser prendre à travers les traquenards de la vie, il y aurait à l'affirmer témérité et prévention; mais on peut dire qu'il conserva au moins sans souillure la source de l'action, que ses principes ne furent jamais ébranlés, que la distinction du bien et du mal ne fut jamais oblitérée en lui, que ses fautes ne furent jamais de malignité ou de parti pris, mais eurent toujours leur origine dans quelque pression inattendue des circonstances ou quelque tentation occasionnelle. » Tenons-nous à ce jugment, que corrobore parfaitement la lecture de ses poésies, et disons, en variant quelque peu à son sujet un mot profond de Chamfort, qu'il

était de ceux dont les mœurs peuvent être dissolues sans que le cœur soit atteint.

Nous venons de citer ses œuvres comme document biographique. C'est qu'en effet, à les bien lire, elles constituent le meilleur document que nous ayons sur lui, car à défaut de faits qu'elles ne peuvent pas donner, elles nous dévoilent son âme et le secret de ses malheurs. Voici, par exemple, son petit volume d'*Odes*, publié pendant ces années de misère, en 1746. Ce sont des odes à tendances allégoriques, adressées à ces êtres de raison qui s'appellent pitié, terreur, simplicité, paix, liberté, etc. Il peut sembler étrange que des allégories de cette sorte aient un caractère biographique; il en est pourtant ainsi. On s'aperçoit très vite que ces divers êtres abstraits ont eu pour lui, tour à tour et pour quelques instants, la valeur de petites idoles, et que ces odes ne sont que des prières discrètes par lesquelles il leur demande la puissance et la constance nécessaires pour exécuter les plans multiples de son incertaine imagination. Rien ne dit mieux ses ambitions passagères et changeantes, ses désirs irrésolus, ses aspirations sans suite. Nous avons là la confession involontaire de cette morbide mobilité que nous avons indiquée comme la source véritable de ses malheurs. Ce n'est pas un seul genre poétique qui l'a tenté, ce sont tous les genres poétiques dont il a envié les couronnes. Comme l'observation n'a pas été faite, ne craignons pas d'insister. Deux odes à la pitié et à la terreur ouvrent le volume. Vous croyez peut-être qu'il les a écrites dans un dessein

purement esthétique? Eh! non, c'est qu'au moment où il les écrivit, il aspirait à la gloire du poète dramatique, et il nous le dit en termes auxquels il n'y a pas à se méprendre. « Qu'il me soit permis, s'écrie-t-il, après la description d'un temple que son imagination se propose d'élever à la pitié, qu'il me soit permis de m'y retirer souvent pendant le jour, et d'y habiter avec toi l'âme perdue dans des rêves de passion; qu'il me soit permis d'y dépenser les heures mélancoliques de la lampe nocturne, jusqu'à ce qu'enfin, ô vierge! tu puisses te réjouir d'entendre encore une lyre britannique. » Dans sa conclusion de l'ode à la terreur, ce n'est rien moins que la gloire de Shakespeare à laquelle il prétend : « Apprends-moi seulement une fois à sentir comme lui, décrète que sa couronne de cyprès sera ma récompense, et alors, ô terreur! j'habiterai avec toi. » L'ambition est formelle, mais tournez le feuillet et elle a changé de nom et de caractère. Voici une ode à la simplicité où cette plus essentielle des vertus littéraires est célébrée avec une élégance chaste vraiment digne d'elle. Cette fois, c'est vers la poésie pastorale que s'est porté le feu de paille de son désir : « Que d'autres aspirent à de puissantes tâches; moi, je cherche seulement à trouver ta vallée tempérée où mon chalumeau pourrait résonner souvent pour les jeunes filles et les bergers qui m'entoureraient et où je pourrais apprendre mon chant à tous tes fils ». Plus loin se rencontre une ode sur les mœurs où nous voyons qu'il a envié la gloire de l'humoriste et du roman-

cier, celle de Cervantès et de Le Sage, qui venait justement de mourir et qu'il nomme avec enthousiasme. Il n'y a qu'une gloire à laquelle il n'ose aspirer, parce qu'elle lui semble trop haut pour que le vol même du désir puisse l'approcher, celle de Milton, mais ce regret modeste de son impuissance est encore un aveu d'ambition. Aucun de ces rêves ne devait se réaliser; il est heureux cependant qu'il les ait eus, car le plus clair de sa gloire littéraire est dans les beautés lyriques qu'il a rencontrées en cherchant à les exprimer.

Ces *Odes* sont biographiques encore en un autre sens. Elles nous révèlent les opinions ou plutôt les tendances politiques de l'auteur, et nous laissent apercevoir quelque chose de l'état des esprits en Angleterre au moment où elles parurent. Collins était whig, ou plutôt, comme on disait alors, *patriote*, pour mieux identifier le parti dominant et triomphant avec la nation même, mieux marquer le contraste avec le parti tory, et faire de ce dernier nom le synonyme de tyrannie à l'intérieur et d'obéissance à l'étranger au dehors. Nous sommes au lendemain de Culloden, au lendemain de Fontenoy aussi, et les vers de Collins conservent, avec une douceur et une suavité mélancolique adorables, le souvenir de cette triste victoire et de cette noble défaite. Douceur! suavité! voilà des termes bien singuliers, et en apparence bien impropres, quand on songe aux événements qu'il s'agissait de célébrer; cependant ils ne sont que justes. L'ode à une dame sur la mort du

Colonel Ross, tué à Fontenoy, n'est qu'une exquise élégie héroïque; et, quant à la seconde petite ode sur la même bataille, c'est la plus délicieuse épitaphe qu'on puisse rêver pour un monument funèbre en l'honneur de la masse anonyme des morts de cette journée mémorable. Et Culloden, dont le nom, par une discrétion délicate, n'est pas même prononcé et qu'il faut deviner, comment le célèbre-t-il? Par une ode à la clémence, une ode à la liberté, et une ode aussi à la paix, où ce souvenir récent de guerre civile se partage avec la pensée de la guerre extérieure, toujours grondante, la préoccupation du poète. C'est qu'il a beau être whig et patriote, il n'y a chez Collins aucune des malfaisantes ardeurs du partisan; quand il pense à la guerre civile, ce n'est pas pour triompher sur les cadavres de ses compatriotes, mais pour appeler la clémence à descendre sur cette terre où s'est brisée la rébellion; quand il pense à la guerre extérieure, ce n'est pas pour enflammer les ardeurs belliqueuses, c'est pour inviter la paix à revenir élire domicile dans cette île d'où le tintamarre des armes et les vautours du carnage l'ont fait fuir sur son char attelé de colombes.

Collins avait publié son petit volume d'*Odes* en même temps que son camarade Joseph Warton publiait de son côté un volume de poèmes. Un instant même, ils avaient caressé le projet de se présenter au public fraternellement sous la même couverture; il fut heureux pour Warton que ce projet n'eut pas de suites, car son volume s'enleva fort bien, tandis

que celui du pauvre Collins, qui eut grand'peine à trouver un éditeur (le célèbre Dodsley ayant déclaré que ses odes n'étaient pas dans le goût du jour), restait en magasin. Le dépit que le poète ressentit de cet insuccès fut si vif qu'il jeta, dit-on, au feu les exemplaires qu'il avait de son œuvre, et qu'il songea à rembourser le libraire de la maigre somme qu'il en avait reçue. C'est probablement à ce dépit qu'il faut attribuer le silence qu'il garda jusqu'à sa mort, à une ou deux exceptions près, que nous signalerons tout à l'heure. Ce petit volume invendu reste en effet son œuvre capitale; à partir de ce moment, sa veine semble tarie, et, si elle se réveille, c'est accidentellement, par le fait d'une occasion qui aurait pu ne pas être, et non par la force de l'inspiration intérieure.

Ces pauvres odes pourtant ne lui furent pas inutiles. C'est à peu près à cette époque qu'il paraît avoir fait la connaissance de Thomson, l'auteur des *Saisons*. Si Thomson, comme disent ses biographes, l'aima beaucoup, ce ne fut pas par parité de génie, car on ne saurait trouver deux poètes plus dissemblables. Entre l'inspiration large, facile, abondante de Thomson, qui ramasse comme d'un coup de filet rapide tous les détails d'un sujet pour les fondre dans de vastes ensembles sans s'attarder plus qu'il ne faut aux délicatesses de l'expression, et l'inspiration laborieuse, méticuleuse, minutieuse de Collins, il n'y a certes rien de commun; si donc, non content d'aimer l'homme, Thomson apprécia sérieusement ses poésies, cela fait honneur à la tolérance de son goût.

Thomson était alors une manière de favori de Frédéric, prince de Galles, qui, brouillé avec son père, avait, pour lui faire pièce, installé, sur les conseils de l'aimable et quelque peu turbulent Lyttleton, une manière de petite cour à Richmond, où il s'entourait, sans y prendre grand plaisir, il est permis de le croire, de poètes et de gens d'esprit. Prenant occasion de la publication des *Odes*, l'auteur des *Saisons* présenta Collins au prince, et notre poète devint ainsi un des habitués de ce *Château de l'indolence*, si bien chanté par son ami, et où l'on veut, avec assez de justesse, qu'il lui ait donné une place [1]. Collins put donc se croire en voie de sortir de la gêne où il languissait depuis trop longtemps; mais, hélas! l'illusion ne fut que d'un instant. Le prince se brouilla bientôt avec lord Lyttleton, qui, tout occupé qu'il fût alors à pleurer sa Lucie Fortescue dans des élégies sincèrement douloureuses, mais sans le moindre souci de la concision, trouvait encore quelques heures à employer aux intrigues politiques, et le château de l'indolence s'évanouit comme une demeure de fées, en laissant ses hôtes sur la plaine nue. A cette aventure,

1. « Parmi tous les nobles habitués de ce château, il y en avait un particulièrement digne de sérieuse remarque; un air de tendre mélancolie était répandu sur son visage; il était pensif et non pas triste, absorbé dans ses pensées et non pas sombre. Il bâtissait dix mille glorieux systèmes et son esprit logeait dix mille pensées glorieuses; mais tout cela fuyait avec les nuages sans laisser de traces. » Le signalement répond avec trop de délicate précision à celui de Collins pour qu'on hésite à identifier avec lui ce mélancolique personnage.

Collins ne perdait que des espérances, mais là encore se révélait le guignon cruellement taquin qui ne cessait de le poursuivre. La mort de Thomson (1748) suivit de près cette éclipse de la fortune, et Collins célébra sa mémoire dans un chant funèbre d'un tour très particulier, une élégie nuancée d'idylle avec une délicatesse merveilleuse, comme il convenait pour le chantre des *Saisons*, un des *dirges* les plus exquis qu'il y ait dans le littérature anglaise.

Cette mort de Thomson fut la première des deux occasions où Collins rompit le silence qu'il gardait depuis ses *Odes*. Voici la seconde. Parmi ses connaissances se trouvait un certain Barrow, whig renforcé, qui avait fait, en compagnie du poète écossais John Home, la triste campagne de guerre civile de 1745, où il avait eu une aventure particulièrement périlleuse, une évasion forcée au moyen d'une corde qui finissait à trente pieds au-dessus du sol. En 1749, Home étant venu à Londres pour négocier avec Garrick la représentation de cette tragédie de *Douglas*, si fameuse en son temps, Barrow le présenta à Collins. Les conversations de ce confrère écossais sur les mœurs, les traditions, les croyances populaires de son pays natal intéressèrent vivement le poète, dont l'imagination, au rapport de Johnson, avait toujours été passionnément éprise du merveilleux et particulièrement studieuse des œuvres où il pouvait se rencontrer. Pour conserver le souvenir de ces conversations, Collins écrivit une épître à Home qui est le pendant de celle qu'il avait adressée autre-

fois à Hanmer sur Shakespeare, mais plus belle encore et de plus grande portée. Ce n'est rien moins, en effet, qu'une poétique nouvelle dont il jette les fondements en passant en revue les diverses superstitions écossaises et en montrant le parti que la poésie en pouvait tirer. Cette épître prophétique de tant de futurs chefs-d'œuvre, depuis le *Tam O'Shanter* de Burns jusqu'aux romans et aux poèmes de Scott, resta inconnue de tout le monde, sauf des Warton, à qui Collins la lut en 1754, dans un des intervalles de sa folie, et ne fut révélée que nombre d'années après sa mort par le brouillon que Home en avait emporté en Écosse. A son irrésolution et à son intermittence de verve, le pauvre Collins semble avoir ajouté un troisième moyen de se nuire, c'est-à-dire un don particulier pour cacher ou perdre ce qu'il faisait. Une ode sur la musique en Grèce, dont la seule lettre qui reste de lui parle comme achevée à cette époque, n'a jamais pu être retrouvée.

Cette longue et remarquable épître à Home montre qu'à cette date de 1749 le poète avait encore toute sa force, et que le silence qu'il avait gardé n'était pas d'impuissance. Il avait alors vingt-huit ans et pouvait se promettre, en dépit de ses échecs, une longue carrière poétique. Il le pouvait, d'autant mieux que son oncle, le colonel Martyn, venait de mourir le laissant héritier de sa fortune pour une part qui s'élevait à 2 000 livres sterling. Les jours de pénurie étaient donc passés; il allait désormais se livrer à son inspiration, sans souci de savoir si elle répon-

drait au goût de l'acheteur; il allait travailler activement à cette fameuse histoire de la renaissance des lettres, toujours projetée; il allait fonder une revue littéraire dont il exposa le plan à Thomas Warton. Mais la nature avait décrété que l'enfant ne vivrait pas, et s'empressa de mettre à néant les bonnes chances qui pouvaient déjouer son mauvais vouloir obstiné. Juste au moment où le poète entrait dans cette vie nouvelle de labeur tranquille, il s'aperçut que des nuages s'étendaient sur son intelligence. Alarmé, il essaya de résister à cet envahissement de la nuit par les distractions du voyage. Il se rendit en France dans cette intention; mais le mal fut plus fort que le remède, et il revint en Angleterre dans un état d'anémie extrême, qui cependant avait encore respecté l'intelligence, au dire de Johnson. « Il n'y avait alors dans son esprit de désordre reconnaissable que pour lui-même, mais il avait cessé toute étude, et il avait voyagé sans autre livre qu'un Nouveau Testament, comme ceux que les enfants portent à l'école. Lorsque son ami (Johnson) prit le livre dans sa main par curiosité de savoir quel compagnon un homme de lettres avait choisi : « Je n'ai plus « qu'un livre, dit Collins, mais c'est le meilleur. » Deux ou trois années d'atonie morale se passèrent sans incident; mais, en 1754, la crise décisive arriva à Oxford, où il avait voulu aller rendre visite aux Warton. C'est alors que Gilbert White prétend l'avoir vu luttant dans la rue et emporté de force par plusieurs personnes dans un asile d'aliénés. Thomas

Warton ne parle que de faiblesse, mais il appuie tellement sur ce point qu'il corrobore le témoignage de White : « Il était venu à Oxford pour changer d'air et se distraire; il y resta un mois. Je le vis souvent, mais il était dans un tel état de faiblesse et de prostration qu'il ne pouvait pas supporter la conversation. Une fois il alla de son logement, qui était en face de Christ-Church, jusqu'à Trinity-College, mais appuyé au bras de son domestique. » On le transporta à Chichester, où il passa les dernières années de sa triste vie sous la surveillance de sa sœur Anne. Une phrase de l'une des nombreuses lettres de Johnson, qui, pendant cette longue agonie, ne cessa de s'informer du poète avec la plus vive affection, laisse malheureusement soupçonner que cette surveillance ne fut pas aussi tendre qu'elle aurait dû l'être. « Cet esprit chercheur et véhément, écrit-il à Joseph Warton, est aujourd'hui sous le gouvernement de ceux qui, récemment encore, n'auraient pas pu comprendre le moindre et le plus étroit de ses projets. » Une chose curieuse et qu'on n'a pas songé à remarquer, c'est que sa maladie répéta exactement l'histoire de sa vie. Comme son inspiration poétique, sa folie fut intermittente, irrégulière, et, comme son caractère, elle se composa d'agitation inquiète et de dépression mélancolique plutôt que de déraison et de fureur. Dans ses périodes de lucidité, rien ne trahissait l'existence du mal qu'une extrême faiblesse; aussi son infortune fut-elle en quelque sorte adoucie par la demi-tolérance que lui laissa la nature

de converser encore comme autrefois avec ses amis des choses qui étaient chères à son imagination. Enfin, en 1759, arriva l'heure du repos. L'enfant n'avait pas vécu.

Il fut enterré dans une des églises de Chichester. Ses pauvres os y dormirent longtemps sans honneur; mais, trente ans après, en 1789, son nom ayant fini par émerger de l'ombre où il était resté jusqu'alors enseveli, un lettré de sa ville natale eut la pieuse pensée de lui faire ériger un monument par souscription. L'idée réussit et le monument fut exécuté. Le sculpteur choisi fut Flaxman, peu apprécié, lui aussi, de ses contemporains pendant sa vie, et dont la destinée ne fut pas sans quelque rapport à cet égard avec celle de Collins. L'épitaphe fut écrite par un poète du temps, du nom d'Hayley, imitateur attardé de Pope et auteur d'un badinage héroï-comique en six chants, intitulé : *the Triumphs of temper* (les Triomphes de la modération), un titre vraiment de bon conseil. Comme cette épitaphe est très suffisamment éloquente, qu'elle peint avec assez de vérité le caractère et le génie de Collins, et qu'enfin elle exprime avec une louable convenance les regrets qu'il est d'usage que la postérité doit éprouver pour les infortunes dont la responsabilité ne lui incombe pas, nous la donnerons pour conclusion à cette esquisse biographique :

« Vous qui révérez les mérites des morts, qui tenez l'infortune pour sacrée, le génie pour précieux, regardez cette tombe où Collins, nom malheureux,

sollicite à double titre votre sympathie. Quoiqu'il eût reçu de la nature et acquis par la science le feu de l'imagination et la profondeur de la pensée, condamné par un destin sévère à une extrême pénurie, il passa dans les tortures de la folie le rêve fiévreux de sa vie, et les rayons de son génie ne servirent qu'à lui montrer l'horreur où il était enveloppé et à porter son malheur au comble. Murs qui lui renvoyâtes l'écho de ses gémissements frénétiques, conservez les justes souvenirs inscrits sur cette pierre. Des hommes qui lui étaient étrangers, enthousiastes de ses chants, ont élevé à ses talents l'hommage affectueux de cette tombe. Elles ne réclamaient pas moins les cendres d'un poète dont la lyre sut rendre les plus tendres notes de la pitié, qui joignit une foi pure à de vigoureux talents poétiques, qui, dans les heures lucides où revivait sa raison, ne chercha de repos pour son esprit troublé que dans un seul livre, le livre de Dieu, qu'il estimait droitement le meilleur. »

II

Ce fut une nature imaginative et rêveuse dont l'originalité ne put se développer en toute liberté, faute d'être venue au monde dans un temps qui lui fût propice. C'est cent cinquante ans plus tôt, entre Spenser et Milton, qu'il aurait dû naître, ou quatre-vingts ans plus tard. Cette renaissance dont il rêva

d'écrire l'histoire, voilà l'époque qui eût été vraiment *congéniale* à ses aptitudes poétiques. Tout petit qu'il est, son bagage poétique suffit à nous montrer qu'il n'est presque pas de poète de l'*Elisabethan era* avec qui on ne puisse l'associer. Ce fin sentiment qu'il avait de l'allégorie, par exemple, s'il eût vécu au temps de Spenser, au lieu de s'exprimer par de courtes odes, aurait pu aisément s'épanouir en belles visions. Ce qui est encore plus sûr, c'est que nous pouvons sans invraisemblance le supposer collaborant avec Fletcher pour *la Fidèle bergère*, ou écrivant des sonnets ou des chansons pour l'*Arcadie* de sir Philippe Sidney. Et les fées anglaises ne compteraient-elles pas un poétique annaliste de plus s'il eût été contemporain de Shakespeare, de Ben Jonson, de Michel Drayton? Ses défauts n'auraient pas moins trouvé satisfaction que ses qualités à cette époque. Son ode sur *le Caractère poétique* ne prouve-t-elle pas, en effet, qu'il aurait pu rivaliser avec George Chapman de platonicisme obscur et d'élévation nuageuse? Ou bien supposez-le vivant dans la première partie de notre siècle, et voyez comme il trouvera aisément sa place dans ce grand renouvellement poétique qui eut lieu alors. Ses facultés auraient pris tout leur développement dans l'air libre et puissant qui souffla sur les contemporains de la Révolution française et des guerres napoléoniennes, et il aurait cultivé le poème exotique aux côtés de Southey ou de Moore, le poème légendaire aux côtés de Coleridge, la poésie intime et minutieusement

symbolique aux côtés de Wordsworth, ou bien il aurait tiré avec Scott d'admirables effets de terreur et de tendresse des superstitions du passé, car il n'est aucun de ces genres de poésie dont on ne trouve en lui le germe très net, et le microscope critique qui l'y découvre n'a même pas besoin d'être très grossissant. Mais s'il y eut jamais une époque défavorable à un génie poétique de la nature du sien, ce fut bien celle où il vécut, et très particulièrement le court moment où est comprise sa carrière, 1740-1750. Nous essayerons dans un instant de marquer le caractère de cette époque; bornons-nous à dire qu'elle ne lui offrait aucun appui et le laissait livré à ses seules ressources. Tout n'était pas inquiétude maladive dans cette inconstance de désir qui le portait successivement vers tous les genres littéraires : c'est qu'il sentait bien qu'il n'était soutenu par aucun grand courant général, et qu'il manquait de cadres acceptés où son inspiration pût aisément se couler, comme en avaient eu ses heureux prédécesseurs. Il lui fallait tout tirer de lui-même, comme le ver à soie. De là cet air d'isolément qui le distingue, un je ne sais quoi de difficile et de laborieux dans l'inspiration, d'hésitant, d'incertain et d'obscur dans l'exécution.

Si son époque a mis obstacle à l'expansion de son génie, elle ne l'a ni altéré ni faussé. Son originalité reste *repliée* sur elle-même, mais bien entière; il a su la sauver des contagions de la mode et de l'influence des renommées littéraires du temps. Il a pu goûter les grands talents contemporains sans être entamé par

eux. Pas une épithète qui fasse songer à Pope, pas un tour qui rappelle Thomson, dont il a été cependant l'ami. Collins n'imite jamais. Il boit dans son propre verre du vin de son propre enclos, et il importe peu que le verre soit petit et que l'enclos ne soit que de quelques arpents; on ne pourrait peut-être pas en dire autant de tel autre beau talent qui le jugeait avec une commisération dédaigneuse, Thomas Gray, par exemple. Ce que Collins doit à ses contemporains et à ses devanciers se réduit donc vraiment à rien ou à peu de chose. Après minutieuse enquête, je ne vois à relever chez lui que deux emprunts, et encore n'y en a-t-il qu'un seul de certain. Son ode superbe sur *les Passions* n'aurait probablement jamais été écrite sans la *Fête d'Alexandre* de Dryden. C'est la même idée, mais quelle refonte elle a subie! On peut recommander cet emprunt aux imitateurs comme le meilleur exemple de ce qui peut légitimer cette liberté, toujours de délicate nature. Le second emprunt est plus douteux. L'*Ode sur le caractère poétique*, où il fait remonter à la source divine l'origine des différentes formes littéraires, est peut-être une transformation de l'allégorie de Spenser qu'elle raconte à son début; nous avons cependant quelque soupçon que Collins a bien pu la puiser dans les *Plaisirs de l'imagination* d'Akenside, où cette même théorie idéaliste et platonicienne est exposée en toute ampleur. Le poème d'Akenside (1744) a précédé de deux ans les *Odes*, et il est assez admissible que Collins ait ressenti le charme de l'éloquence élevée avec laquelle

cette idée y est présentée, puisque tout homme d'un goût véritable, même médiocrement amateur du poème didactique et de la critique en vers, le ressentira encore aujourd'hui.

De tous les poètes qu'il avait rêvé d'être, il n'y en a qu'un seul qui ait réussi à se manifester, le poète lyrique. Mais c'est un vaste champ que la poésie lyrique, qui comprend des genres nombreux, et là non plus il n'est pas certain pour nous qu'il se soit adressé au genre le plus favorable à son originalité. Essayons de découvrir ce qui constitue foncièrement cette originalité, et alors la poésie de Collins nous sera expliquée à la fois dans ses qualités et dans ses défauts. Nous comprendrons ce qui en a fait le charme durable et ce qui en a peut-être retardé le succès.

Son imagination est essentiellement pastorale; elle l'est tellement qu'elle communique ce caractère à tous les genres où il s'est essayé : ode, dithyrambe, épître familière. Quel que soit le sujet choisi, les images champêtres abondent sous sa plume, que ce sujet les réclame ou non. Il est idyllique d'instinct, inconsciemment; quand il s'adresse au sublime, il le mène involontairement faire un tour à la campagne, et quand il s'attaque à l'héroïque, il le conduit dans la solitude pour qu'il parle de plus près à son cœur. Peut-être faut-il voir dans cette tendance invincible un effet du germe maladif qui était en lui; il n'y a de tels pour être affamés de silence et de repos que les inquiets et les inconstants : c'est l'antidote que dis-

crètement leur propose la nature. Et, d'autre part, qui ne connaît par expérience personnelle cette image illusoire de la vie qui se produit chez tout jeune homme au moment de l'adolescence? Or cette image est fort différente selon les individus : là où il y a pleine santé et force joyeuse, l'illusion hardie, hautaine, prend des formes de gloire bruyante ou de brillante mondanité; là au contraire où couve la mélancolie, cette illusion est un rêve de tendresse au sein de la solitude, de bonheur secret sous une lumière sans violence, de pureté et d'innocence. Il est aisé de deviner à laquelle de ces deux formes d'illusion l'imagination de Collins aima de préférence à croire.

Cet élément pastoral qui s'insinue partout dans Collins, et fait à son insu l'unité charmante de son œuvre, ne s'est exprimé pleinement et volontairement qu'une seule fois, dans ses *Églogues orientales*, dont la nature lui souffla l'idée dès la première heure de son inspiration, lui nommant ainsi le genre pour lequel il était doué avant tout. Depuis la traduction des *Mille et une Nuits*, l'Orient était à la mode tant en France qu'en Angleterre; on sait le parti qu'en surent tirer nos philosophes et nos romanciers, combien il rendit d'oracles de tolérance pour le compte de Montesquieu et de Voltaire, et par combien de thèses subtiles de sérail il aida l'érudition libertine de Crébillon fils à édifier cette *sophistique* du cœur que nous présentent ses romans, tandis qu'en Angleterre, ramené à un enseignement plus modeste, il se bornait, sous la plume d'Addison, dans le *Spectator*, et

sous celle de Johnson dans l'*Idler* et le *Rambler*, à enseigner les devoirs du chrétien patriote ou à préconiser les vertus de l'anglican conservateur. Mais quoiqu'un vers de la *Dunciade* nous montre Philips rimant une histoire persane pour un petit écu, le bénéfice de cette mode avait été beaucoup plutôt pour la prose que pour la poésie, en sorte que la première originalité des *Églogues* de Collins est d'être une des seules œuvres du temps où cette mascarade orientale ait emprunté le secours du rythme, et de rester la meilleure, la plus suave et la plus innocente de toutes ces *turqueries* et *persaneries*.

Le plan en est extrêmement ingénieux et d'une réelle nouveauté. Pope a fait quatre pastorales, dont chacune se rapporte à une des divisions de l'année, idée fort simple, mais qui n'en a pas moins été d'une fécondité assez remarquable. Thomson avouait avoir trouvé dans cette division le germe et le plan de son poème des *Saisons*, d'où il n'était pas non plus très difficile de les tirer. Les *Églogues* de Collins sont visiblement une variante de cette même idée; comme celles de Pope, elles sont au nombre de quatre, mais, au lieu de se rapporter aux divisions de l'année, elles se rapportent, ce qui est beaucoup moins banal, aux divisions du jour, le matin, le midi, le soir, la nuit, et chacune de ces idylles a été fort délicatement construite, de sorte qu'elle s'associe d'une manière tout à fait intime avec l'heure qu'elle allégorise. Voici le matin, l'heure à la fois fraîche et radieuse où la journée est encore innocente, où la lumière lim-

pide ignore les violences du midi et les équivoques séductions du crépuscule. C'est l'heure que choisit judicieusement le berger Selim pour adresser ses leçons de morale amoureuse aux jeunes bergères des campagnes qu'arrose le Tigre, et leur insinuer des conseils qui pourront faire leur vie pareille à une longue matinée, toute de paix et de candeur. Matin qui est le printemps du jour, jeunesse qui est le matin de la vie, morale d'innocence qui est comme la prière au réveil, tout cela est en accord charmant, et ces conseils sont prêchés en vers souvent exquis : « O sexe complaisant à lui-même, vos cœurs croient en vain que l'amour aveuglera le berger qu'il aura une fois enflammé ! c'est en vain que vous espérez gagner un amant par vos défauts, *comme les taches de l'hermine en embellissent la peau.* » — Les terreurs propres à l'heure de midi, aux clartés d'une sinistre franchise sont racontées par Hassan le chamelier. Hassan, poussé par l'appât du gain, a quitté dès l'aube Schiraz la ville des roses, et s'est engagé dans le désert pour aller chercher par delà ses sables un or problématique ; mais l'heure de midi lui révèle les périls de son entreprise : la faim, la soif, les tourbillons de sable, les bêtes fauves, les serpents aux blessures mortelles. Il avait cependant à Schiraz une belle fiancée dont son départ a brisé le cœur : « Ah ! lui a-t-elle dit, lorsque la tempête soufflera sur toi, puisses-tu ne pas la ressentir davantage que tu ne sens mes soupirs rejetés ! » A ce souvenir, son cœur faiblit, et, mieux inspiré que la cavale de Musset, il

pense qu'il y a à Schiraz de frais ombrages, des sources abondantes, de sûrs asiles, et il rebrousse sagement chemin. — La troisième églogue, consacrée au soir, est la plus jolie des quatre, et tout à fait dans le meilleur goût de la pastorale du XVIII[e] siècle. Le roi Abbas, conduit par la chasse, a surpris la bergère Abra faisant avec ses compagnes bouquets pour leurs seins et couronnes pour leurs chevelures. Aussitôt aimée, aussitôt enlevée, mais en s'éloignant elle ne dit pas adieu à ses campagnes. Son cœur y reste attaché, et, chaque année, lorsque le printemps revient, quittant les splendeurs de la cour, elle reprend pour un temps sa condition de bergère, accompagnée de son royal amant, qui consent avec joie à devenir paysan pour elle, comme elle s'est résignée à devenir reine pour lui. Il y a dans cette gracieuse idée comme un souvenir lointain de la princesse paysanne Perdita et du travestissement rustique du prince Florizel dans le *Conte d'hiver* de Shakespeare ; mais il y a peut-être autre chose encore. C'est presque une idée à la Fénelon, une de ces inventions candides et ingénieuses dont notre suave écrivain a peuplé son *Télémaque*, son *Aristonoüs*, son *Melésichton* pour associer la sagesse à la modestie de la vie. Parmi les contes composés pour l'éducation du duc de Bourgogne, il en est un surtout, l'*Histoire d'Alibée, Persan*, qui, pendant la lecture de l'églogue de Collins, m'est revenu obstinément au souvenir. Le berger Alibée est devenu grand-vizir, mais sa grandeur n'a pas effacé en lui le souvenir de son

origine, et tous les jours il se dérobe pendant quelques heures pour méditer sur son changement de fortune devant ses habits rustiques qu'il a précieusement conservés. Collins savait le français; sa pastorale serait-elle une transformation heureuse du conte de Fénelon? Ou bien encore, à l'âge où il la composa, tout plein qu'il était de ses lectures classiques, se rappela-t-il cette souveraine de Babylone, qui, tirée de la condition de paysanne, regrettait tellement, au dire de Quinte-Curce, les ombrages et les ruisseaux de ses vallées natives, que, pour lui en rendre au moins l'illusion, son royal époux inventa les fameux jardins suspendus? J'insiste sur cette églogue, parce qu'elle fait parfaitement comprendre la nature des emprunts littéraires de Collins, emprunts qu'on peut soupçonner plutôt que les constater sûrement. — La nuit. Deux bergers circassiens fuient à travers les montagnes, revêtues de clair de lune, devant une invasion de cavaliers tartares, dont on entend dans le lointain les cris sauvages. — Rien qui ressemble moins, on le voit, aux sujets traditionnels de l'idylle, rien aussi de moins convenu que le sentiment qui anime toutes ces pièces, un sentiment où se trahit un besoin profond de repos qui étonne quand on songe à l'âge qu'avait l'auteur lorsqu'il les composa.

A ces *Églogues* il convient d'associer certaines petites imitations de Shakespeare, qui furent écrites à peu près à la même époque. D'instinct il va chez le grand poète à ce qui s'y trouve de pastoral. Il transforme, par exemple, en chant funèbre, les adieux des

deux frères chasseurs de *Cymbeline* à Imogène qu'ils croient morte. Ou bien encore, il s'amuse à joindre bout à bout les fragments de chansons d'Ophélia et autres héroïnes, et de cette marqueterie exécutée avec adresse il sort tout naturellement une manière d'idylle sentimentale de la plus gentille mélancolie.

Mais c'est dans les *Odes* que cette aptitude innée révèle le mieux ce qu'elle avait d'invincible. Beaucoup ressemblent à des brouillons d'idylles, comme l'*Ode à la simplicité*, par exemple. Dans d'autres, de courts fragments de pastorales se sont introduits tout naturellement, si naturellement qu'on ne songe pas d'abord à remarquer qu'ils ne sont pas en accord bien exact avec le sujet; voyez l'*Ode à la terreur*, où il mêle aux souvenirs d'Eschyle et de Sophocle les spectres des cimetières et les lutins des campagnes d'Angleterre. Les personnages de ces odes sont allégoriques, la pitié, la terreur, la simplicité, la clémence, la paix, la liberté, le soir, les passions, etc. D'ordinaire les allégories sont volontiers grandioses, ici elles se sont rapetissées à la stature de fées naines et d'elfes minuscules. Nymphes, vierges, souriantes fiancées, les appelle-t-il selon la formule convenue pour les invocations poétiques adoptée par tous les poètes du temps; mais ici ces expressions, surtout la première, n'ont rien de conventionnel et sont les noms véritables de ces êtres abstraits qui ressemblent à de gracieuses apparitions de la solitude. Voici la Chasteté, nymphe soupçonneuse; la Gaîté, nymphe au teint éclatant de santé;

l'Espérance, fée au beau sourire, qui dénoue ses cheveux d'or; la Pitié, vierge aux mains *humides de baume*, aux yeux de *rosée lumineuse*; la Simplicité, nymphe à la modeste franchise qu'il implore par tout le thym et toutes les bruyères de l'Hybla; le Soir, nymphe pensive dont les ondées du printemps baignent les tresses soulevées par les brises, dont l'automne remplit le sein de feuilles et dont l'hiver déchire brutalement les robes; la Terreur, nymphe insensée, qui, pareille aux folles de village, court le long des précipices et escalade les pics où habite le vertige et que hantent seuls les somnambules. Le milieu dans lequel se meuvent, glissent, flottent et volent ces allégories à physionomie rustique est en étroite harmonie avec leur caractère. C'est d'ordinaire un paysage sans rien de vague, mais toujours tout aimable dans sa mignonne précision; une plaine légèrement ondulée, ou une vallée au pied de collines modestes, traversée par quelque courant limpide, un séjour fait à souhait pour les petits dieux champêtres. Partout des indications de petits temples, grands comme des chapelles rustiques, de grottes à la sonorité mélancolique, d'ermitages, asiles de vertus obscures, de tertres funèbres, sous lesquels dorment d'humbles héros; une miniature d'Arcadie d'où surgissent en abondance des images de paix, de repos et de silence.

Et il communique à tous les sentiments que ces allégories représentent, quels qu'ils soient, cette douce contagion idyllique. Il est, je crois, le seul

poète qui ait chanté l'héroïsme et la vertu militaire sur le chalumeau, la *tenuis avena* de Tityre. Le choix de cet instrument, il l'a fait non par inadvertance ou maladresse, mais librement, et il en a tiré un chant sans bizarrerie ni dissonance, plein d'élévation mélancolique et presque de grandeur. Voyez plutôt l'ode à une dame sur la mort du colonel Ross, tué à Fontenoy; voyez surtout la petite ode écrite peu après cette première sur ce même événement de Fontenoy. Elle se compose de deux courtes strophes, mais ces deux strophes sont restées célèbres dans la poésie anglaise. Les voici : rien ne peut mieux faire comprendre cet instinct inéluctable qui pousse Collins à associer à toute chose des images champêtres :

« Comme ils sommeillent bien les braves qui se sont enfoncés dans leur repos, bénis par tous les vœux de leur patrie! Lorsque le Printemps, avec ses doigts froids de rosée, reviendra parer leur tertre consacré, il le revêtira d'un plus doux gazon que n'en foula jamais le pied de l'imagination.

« Par des mains de fées leur glas est sonné; par des formes invisibles leur chant funèbre est chanté; là vient l'Honneu[illegible]s pèlerin, bénir la terre qui enveloppe leur dépouille; et là aussi viendra pour un temps faire séjour la Liberté, ermite en pleurs! »

Comme je sens trop tout ce que la traduction enlève à ces strophes d'aérien et de féerique, je veux au moins mettre le texte de la dernière sous les yeux de ceux de nos lecteurs qui connaissent la langue

anglaise, afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes du charme de cette poésie :

> By fairy hands their knell is rung;
> By forms unseen their dirge is sung;
> There honour comes, a pilgrim grey,
> To bless the turf that wraps their clay;
> And freedom shall awhile repair
> To dwell, a weeping hermit, there!

J'ai dit que Collins s'était parfois inspiré de Shakespeare; eh bien! savez-vous que dans cette petite pièce il a été vraiment son rival? Depuis le *dirge* délicieux, dont Ariel, dans *la Tempête*, abuse les oreilles de Ferdinand pour lui faire croire à la mort de son père :

> Full fathom five thy father lies,
> Of his bones are corals made...

il n'y a rien eu de comparable dans la poésie anglaise à ce petit chant si bizarrement héroïque, rien qui soit venu plus directement du *pays même de féerie*, pour employer l'expression des romanciers du moyen âge.

Toutes ces qualités idylliques éparses se sont réunies et concentrées un certain jour pour produire son chef-d'œuvre, *l'Ode au soir*, une rareté poétique absolument exceptionnelle, qui n'avait pas eu de précédent et n'a pas trouvé d'imitateurs. Pas même chez ces poètes de l'*Elizabethan era*, qui ont eu de la nature des sentiments si divers, on ne découvre une fusion aussi intime de l'âme du poète avec le

phénomène qu'il s'est proposé d'étreindre, et pas même chez les modernes, armés comme ils le sont de toutes les ressources des procédés poétiques, on ne rencontre un talent de peindre aussi parfait. C'est à d'autres arts que la poésie qu'il faut s'adresser pour trouver des exemples de ce rendu merveilleux et de cette mélodie générale qui sort de l'étroite harmonie des choses plutôt encore que du choix des paroles et de la musique du nombre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet art est absolument naïf, et que ce chef-d'œuvre a été obtenu par les procédés les plus usés, les plus *poncifs*, par tout ce qu'il y a de plus *vieux jeu*, comme on dit aujourd'hui, et ces procédés même ne sont pas employés sans quelque maladresse. Une invocation au soir ouvre l'ode et en occupe plus d'un tiers; aucune description qui vise à être générale, deux courts tableaux bien choisis parmi tous ceux que présente le crépuscule; puis quatre petits croquis du soir aux quatre saisons de l'année, et enfin, pour clore le tout, un appel à cette sociabilité que le soir favorise en toute saison. Vous reconnaissez là, n'est-il pas vrai? tous les *trucs* et toutes les conventions de la poésie anglaise au XVIIIe siècle. Cette invocation, elle est habituelle à tous les poètes d'alors, qu'elle soit nécessaire ou non; ce choix soigneux et restreint des tableaux vient de l'école classique; ces petits croquis d'un même phénomène aux diverses époques de l'année sont une mode du temps, et cet appel à la sociabilité enfin est un souvenir de cet élément social que les

grands poètes de l'époque précédente ont fait entrer à si forte dose dans leurs œuvres : *Pope's social page*, dit Thomson, et l'expression est aussi heureuse que vraie. Eh bien! toutes ces conventions, tous ces lieux communs, tous ces encadrements artificiels, ont produit ici quelque chose d'absolument nouveau et original. Collins avait si bien rencontré le sujet qui répondait le plus profondément à sa nature que les défauts mêmes qu'on lui reproche (ce qui, du reste, est le cas pour tout poète lorsque l'inspiration est tout à fait heureuse) l'ont aidé à faire de sa pièce le chef-d'œuvre qu'elle est. L'inversion lui est familière, et elle se prolonge tellement quelquefois que sa pensée en devient obscure; il y en a une dans l'*Ode au soir*, qui se continue pendant quatre strophes, mais on aurait tort de s'en plaindre. Pendant qu'elle déroule ses méandres et laisse le sens suspendu, les ombres tombent toujours plus épaisses, le silence se fait toujours plus profond, et lorsque enfin elle a rencontré son terme, il se trouve que le tableau du soir est complet, qu'on en a compté tous les bruits, et celui que font les brises mourantes, derniers soupirs du jour qui agonise, et celui que fait la chauve-souris dans son vol violent et lourd en agitant le cuir de ses ailes, et les bourdonnements de l'escarbot, lorsque, dans son essor incertain et comme assoupi, il vient heurter le front du promeneur pensif.

Si les procédés de composition sont anciens, en revanche le style de cette œuvre est d'une nouveauté singulière. Collins l'a inventé tout entier pour la

circonstance, car, si on en rencontre les éléments épars dans ses autres œuvres, on ne le trouve en toute sa perfection que dans celle-ci. Je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer à la fois avec une précision plus flottante et un *lâché* plus net ce spectacle sans substance du soir, dont l'air et la lumière composent les éléments visibles, mais insaisissables. Ces mots tout chargés d'ombre ou tout légers de lumière, ont vraiment la valeur de souffles, d'haleines, de murmures, de brumes transparentes derrière lesquelles tremblent les objets. Il est si nouveau, et surtout si particulier, ce style, que pas un poète depuis Collins, même parmi les plus grands, ne s'est approché de cette exactitude pour ainsi dire fluide, et que dans les plus heureuses descriptions de la nature qui nous ont été données, il semble par comparaison que leurs auteurs se soient contentés d'à peu près. Il y a mieux : aucun poète ne paraît s'être aperçu de ce que cette nouveauté avait de fécond, et ne paraît avoir eu l'idée d'y trouver un point de départ pour une interprétation à la fois plus libre et plus serrée de la nature. Ce n'est que de nos jours que quelques-uns de nos plus récents poètes ont eu l'idée de quelque chose d'analogue; on comprend que nous voulons parler de nos impressionnistes et décadents. L'*Ode au soir* est en effet de la poésie impressionniste au premier chef; d'instinct, Collins a découvert et appliqué inconsciemment la théorie que l'on sait, et il lui a suffi pour cela du désir d'imiter son objet aussi étroitement que possible, car

s'il est vrai que les choses sont plus poétiques par leurs aspects que par leurs formes et par leurs couleurs que par leur substance, on comprendra aisément comment le phénomène du soir, qui dissout progressivement toute forme naturelle et détruit la solidité de tout objet, s'accommode mieux que tout autre d'être traité selon cette doctrine, qui, si elle est douteuse dans d'autres cas, est absolument vraie dans celui-là. Je recommande cette *Ode au soir* aux mieux doués de nos jeunes décadents, M. Paul Verlaine, par exemple : ils y découvriront qu'ils ont eu, il y a un peu plus d'un siècle, un ancêtre inconscient, et ils y trouveront un modèle du style qu'ils cherchent avec tant de tâtonnements; qu'ils fassent seulement réflexion que l'inventeur de ce style ne s'en est servi qu'une fois et pour un seul des spectacles de la nature.

Je cherche quelles sont dans les différents arts les œuvres où ce même sujet ait été traité avec un sentiment analogue ou qui m'aient donné une sensation de même nature, et je n'en trouve que trois. Au musée de la Haye, un tableau d'Isaac Van Ostade, *le Soir devant une chaumière*, merveilleux de clair-obscur et où le plaisir du repos a été rendu avec une fidélité sympathique, mais qui manque absolument de ces féeries poétiques du soir dont l'ode de Collins est comme pénétrée. Dans l'œuvre de notre paysagiste Corot, qui connut, au contraire, ces féeries et sut les traduire avec autant d'adresse que de sentiment par son *faire* incorrect avec intelligence, un petit tableau

portant ce titre *le Soir*, exposé au Salon de 1846; l'impression m'en reste encore aussi vive qu'au jour de cette lointaine époque où je l'ai ressentie. Enfin, *le Soir* de Lamartine. Ah! certes, il y a là une élévation de rêverie, un vol de sentiment qui ne se rencontrent pas chez Collins; mais pour les raisons que j'ai dites, Collins l'emporte pour le talent de peindre. Les deux œuvres peuvent d'ailleurs difficilement se comparer, ne se rapportant pas tout à fait à la même heure; ce que Collins a peint, c'est surtout le crépuscule, tandis que la rêverie de Lamartine s'exhale en pleine nuit, sous la clarté de la lune. Je n'ai souvenir d'aucune œuvre musicale qui traduise aussi pleinement et aussi simplement cette note; mais s'il y en a quelqu'une, c'est très probablement dans Mendelssohn, et surtout dans ses romances sans paroles, qu'il faut la chercher.

Je n'ai pas tout dit sur les allégories de Collins. A leurs physionomies de nymphes et de modestes divinités, elles joignent une sveltesse et une légèreté délicieuses. On ne les voit jamais qu'en mouvement, et leur passage est toujours rapide; elles touchent le sol juste le temps nécessaire pour montrer leurs élégantes figures et s'envoler aussitôt sur un fond de douce lumière. Ces qualités de sveltesse et de légèreté ont vivement frappé quelques critiques, qui, se méprenant, je le crois, sur leur nature, ont parlé à leur sujet de préraphaélitisme et d'Angelico de Fiésole. Le sentiment qui a dicté l'opinion de ces critiques est fort juste; le choix des noms cités l'est, à

mon avis, beaucoup moins. Je le sais bien, ce qui a fait choisir ces noms comme termes de comparaison, c'est la chasteté et la pureté irréprochables de ces allégories: mais pour si chastes et pures qu'elles soient, elles n'ont rien de mystique : ce sont de *vertueuses*, non de pieuses allégories. C'est plus loin, bien plus loin, qu'il faut descendre pour trouver leur vraie ressemblance. Rappelez-vous ces figures si fines et d'une si lumineuse fantaisie qui formaient la décoration des thermes de Titus, et dont Raphaël, qui les avait vues, s'est servi avec une si gracieuse adresse pour les *loggie* du Vatican; rappelez-vous, aussi, à l'emplacement de cet ancien poste de police romain qui conserve encore son nom de *Cohorte des vigiles*, ces fines petites figures qui s'enlèvent sur leur fond d'ocre avec une telle légèreté et d'un mouvement si naturel, que l'idée de pesanteur ne se présente pas à la pensée du contemplateur. Voilà la vraie ressemblance des allégories de Collins et ce qu'elles rappellent directement. Si maintenant nous cherchons la ressemblance de ces allégories dans la poésie même, ce qui est un moyen moins trompeur, nous la trouverons chez les poètes lyriques du pays et de l'époque où furent peintes les fresques que nous venons de nommer, et très particulièrement dans Horace. Tout romantique en germe qu'il fut, Collins connaissait ses classiques, et c'est évidemment par leur lecture répétée qu'il s'est assimilé leur art de présenter, de vêtir, de parer, de mettre en mouvement une allégorie. Prenez comme exemple telle ode d'Horace,

celle à *la Fortune* si vous voulez, et voyez avec quelle rapidité d'oiseau passent sans appuyer jamais toutes ces vertus et abstractions :

> Te spes, et *albo* rara fides colit
> *Velata panno....*

C'est exactement ainsi que se présentent les allégories de Collins :

> Long pity let the nations view
> *Thy sky worn robes of tender cst blue*
> And eyes of dewy light!

Et puis, enfin, pourquoi cette légèreté ne serait-elle pas simplement due aux exigences et aux lois mêmes du genre poétique pratiqué par Collins? Il est clair, en effet, que des allégories ne peuvent faire dans une ode la même figure que dans la poésie épique, où elles peuvent s'étaler à l'aise. Elles passent rapidement, par la raison qu'une ode, quelles que soient ses dimensions, est toujours courte, et elles sont légères par la raison que le mètre de l'ode est chantant, en sorte que, dans les qualités de ces allégories, il faut voir surtout une preuve de la connaissance très fine que Collins eut des lois de son art.

Nous avons insisté sur les mérites du poète sans rien dire de ses défauts, qui sont nombreux, et lui ont été durement reprochés, même par ses amis : obscurité, incorrection, dissonances, etc. Tout cela peut être vrai, mais il y a chez Collins un charme qui efface tous les défauts et en fait quelque chose de très secondaire et de presque insignifiant. Une touche

féerique est visible dans tous ces petits poèmes, une touche pareille à ces marques que laissent les fées sur les enfants qu'elles ont pincés ou sur les jeunes filles qu'elles ont aimées pour qu'elles se souviennent d'elles. C'est tout petit, à peine perceptible, un point rouge; mais en appliquant la loupe sur ce point minuscule, on découvre l'empreinte de cinq mignons petits doigts, ou l'arc de deux petites lèvres, ou la morsure de deux petites dents du volume d'un grain de mil. Ce n'est rien, mais ces marques si imperceptibles durent, paraît-il, toute la vie, et lorsqu'elles ont été reçues par un poète, elles lui communiquent un charme qui ne peut s'effacer et qui subsiste encore après de longues années, quelquefois après de longs siècles.

III

L'époque où vécut Collins fut pour la poésie anglaise une période de transition, et l'on sait ce que ces périodes ont d'ordinaire sinon d'absolument stérile, au moins d'incertain, de difficile, de morcelé! « Lorsqu'on lit nos poètes de cette période, dit Thomas Carlyle dans son essai sur Burns, nos Gray, nos Glover, il semble qu'ils écrivent *in vacuo*, sans aucun appui de substance nationale. » Rien de plus vrai que ce jugement. C'est qu'à ce moment aucun courant dominateur dont l'inspiration individuelle puisse s'aider avec confiance n'existe réellement dans la

nation. Le grand courant classique est épuisé et traîne péniblement ses derniers flots, lents, épaissis, vaseux, tout à fait comme nous voyons le Rhin, après avoir reflété dans son large lit tant de châteaux et de vignobles, se traîner péniblement à Leyde entre des rives sans caractère. Il disparaît, ce courant, avec le vieux torysme dont, pendant quatre-vingts ans, il a reflété le vigoureux conservatisme, les robustes préjugés, les opiniâtres espérances, et tout ce qu'il mêlait de franchise d'opinion et de familiarité populaire au scandale de son langage et au cynisme hautain de ses actes. Il a disparu avant même la mort de son dernier représentant illustre, Pope, qui justement agonise en ces années-là. Le whiggisme triomphant depuis l'accession de la maison de Hanovre n'est encore parvenu à créer aucun courant poétique aussi général et d'une telle fécondité, et, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'y parviendra pas, prouvant ainsi que, quelles que soient la légitimité de sa victoire, la justice de sa cause et la valeur de ses principes, il a sur le parti vaincu cette infériorité que ses racines ne plongent pas aussi profondément dans le sol national et n'en aspirent pas la sève avec autant d'abondance. Sous cette suprématie du whiggisme, qui l'aurait cru? le génie du protestantisme, au lieu de grandir et de s'épanouir, se rabougrit, s'étiole et languit. Le philosophisme classico-tory a remporté sur lui cette victoire d'infecter, pour un temps, de son esprit ses plus vrais enfants. Il faudra pousser jusqu'au dernier tiers du siècle pour voir ce génie se

relever et montrer, avec William Cowper, tout ce qu'il contient de grandeur poétique et de fécondité morale.

Malgré l'absence de tout grand courant général, tout n'est cependant pas infécond dans la poésie de cette époque, et on pourrait même avancer sans paradoxe que la stérilité n'est qu'apparente. Réduits de plus en plus aux seules ressources que leur fournit leur propre génie, ces poètes vont cherchant, tâtonnant, et il se trouve à la fin que par leurs tâtonnements ils ont, sans trop y prendre garde, soit renouvelé les vieux cadres poétiques, soit semé les germes de genres nouveaux, soit marqué les étapes de la marche en avant vers la poésie nouvelle qui éclatera à la fin du siècle. Voici Akenside, par exemple, qui pour écrire son poème des *Plaisirs de l'imagination*, s'adresse aux vieux cadres du poème didactique; mais il fait mieux encore que les renouveler, car il enfante un sous-genre jusqu'alors inconnu, ce poème psychologique qui va prolonger sa fortune jusqu'à l'époque moderne et dont Campbell et Rogers assureront le succès par leurs *Plaisirs de l'espérance* et leurs *Plaisirs de la mémoire*. Shenstone cultive l'élégie comme Hammond et autres l'ont fait; mais s'il ne renouvelle guère les cadres du genre, il en renouvelle notablement l'âme et la substance, et trouve des accents qui sont comme un prélude à cette poésie intime, purement personnelle, qui prévaudra soixante ans plus tard. John Dyer écrit un poème intitulé *la Toison*, dont Samuel Johnson, mal inspiré, condamne

le sujet comme trop bas pour la poésie; ce n'en est pas moins le premier exemple de ce genre destiné à être cultivé par des talents si divers, tant il se trouvera en harmonie avec les tendances démocratiques modernes, le poème descriptif des humbles réalités, des occupations domestiques, du travail industriel, de la vie servile. Et la preuve que ces poètes sont bien à leur insu des précurseurs, c'est que lorsque la poésie, au commencement de ce siècle, sera renouvelée, leurs successeurs aimeront à se recommander d'eux et même à les saluer comme leurs maîtres, et c'est ce que Wordsworth notamment a fait pour Dyer, et le pauvre Kirke White pour Thomas Warton.

Il en fut de Collins comme de tous ces poètes, à cette notable différence près que le genre de poésie dont on surprend en lui le germe est autrement important et autrement vaste qu'aucun de ceux que nous venons d'indiquer, car ce n'est rien moins que le romantisme même. A cet égard, sa personne vivante, en aurait dit plus long que ses œuvres à ses contemporains, s'ils avaient toujours su ou pu le comprendre. Écoutons la description morale qu'a donnée de son génie le classique Johnson, peu enthousiaste de cette nature de talent : « Il avait appliqué son esprit principalement aux œuvres de fiction et aux sujets de fantaisie, et, se complaisant dans certaines habitudes particulières de pensée, il éprouvait un plaisir infini à ces envolées d'imagination qui passent les bornes de la nature et que l'intelligence ne peut accepter que par une adhésion

passive aux traditions populaires. Il aimait les fées, les génies, les géants et les monstres; il se délectait à errer à travers les méandres de l'enchantement, à contempler la magnificence des palais d'or, à reposer auprès des cascades de jardins élyséens. *L'idée qu'il s'était formée de l'excellence* le conduisit à des fictions orientales et à une *imagerie* allégorique.... » Qu'est-ce à dire, sinon que Collins eut le goût, l'inclination, le sentiment et la prescience d'une poésie qui relèverait directement et principalement de l'imagination, et à laquelle la raison ne collaborerait que secondairement, par opposition à la poésie classique, où le premier rôle était attribué à la raison, et qui n'acceptait que secondairement, et encore avec méfiance, le secours de l'imagination. Nous avons dit comment il ne put mettre à exécution aucun de ses projets; ses œuvres ne doivent donc être prises que comme indications, notations et fragments de tout ce qu'il avait rêvé, et cependant il y a mieux que cela chez lui, car il s'y trouve l'esquisse très nette d'un certain programme poétique, et ce programme n'est pas autre que celui que l'école romantique anglaise mit cinquante ans plus tard à exécution. Que dit l'épître à Hanmer, où il félicite le critique d'avoir rendu plus facile une alliance étroite et éternelle entre le génie anglais et Shakespeare, sinon que la véritable inspiration nationale doit être cherchée à l'époque du grand poète, et que c'est la source à laquelle il faut toujours revenir? Ce retour à l'*Elizabethan era* n'a-t-il pas été le premier article du pro-

gramme romantique anglais, le plus universellement accepté par toutes les générations de poètes qui se sont succédé, et le plus pleinement et constamment exécuté? Et que dit-il dans son épître à Home, sinon ce que dira Walter Scott lui-même un nombre de fois infini, non seulement par ses œuvres, mais par les remarquables préfaces dont il les accompagne, c'est qu'il faut prendre les superstitions populaires comme source d'une nouvelle poésie, d'abord parce qu'elles sont poétiques dans leurs formes et par leurs objets, ensuite parce qu'étant naïves et filles de la crédulité, elles permettent à l'imagination un certain degré de foi sans lequel il n'est pas de véritable inspiration, et puis parce qu'elles fournissent des cadres infiniment variés où les inventions les plus hardies peuvent trouver place; il aurait pu ajouter enfin, parce qu'elles présentent en abondance des états d'âmes exceptionnels qui permettent au poète de plonger dans les mystères de la nature humaine plus profondément qu'il ne pourra jamais le faire avec le seul secours de la psychologie même la plus subtile. « Malgré ta science, dit-il à Home, ne dédaigne pas les pensées plus communes du pâtre; que ta muse délicate soutienne la foi rustique; ce sont là des *thèmes d'un effet simple et sûr* qui ajoutent de nouvelles conquêtes au royaume sans limites de la Muse et lancent avec une double force l'essor de son inspiration dominatrice des cœurs. » Puis, passant en revue successivement chacune de ces superstitions écossaises, il montre la force qu'elles ont prêtée aux

grands poètes du passé. « Combien de fois ne t'a-t-il pas été donné de les entendre, ces chants étranges parvenus jusqu'à nous, enseignés par le père à son fils attentif, ces chants dont la puissance avait charmé l'oreille d'un Spenser?... Tu n'as pas à rougir d'occuper ton noble esprit, riche de plus beaux trésors, à ces thèmes fabuleux, car non seulement ils touchent les cœurs du village, mais dans les vieux temps, ils occupaient les pages de l'histoire. Shakespeare lui-même, le front ceint de toutes les couronnes, dans ses heures de rêverie, donne l'essor à sa brillante imagination pour ces pays féeriques.... La Muse héroïque employa l'art de son Tasse à des scènes comme celles-ci, qui *osant s'écarter de la sobre vérité restent cependant fidèles à la nature*, et évoquent aux yeux de l'imagination de nouveaux sujets de plaisir.... Heureux poète dont l'esprit exempt de doutes croyait aux merveilles magiques qu'il chantait! » Eh! mais, il me semble que voilà bien dans toute son extension le programme poétique d'où sont sortis *Christabel* et le *Chant du vieux marin*, *la Biche blanche de Rylstone* et les poèmes de Scott. Si nous ajoutons maintenant que les *Églogues orientales* sont en quelque sorte une indication de ce genre de poèmes exotiques que Southey, Moore et autres cultiveront avec des succès divers; que, dans l'*Ode au soir*, il a donné le premier modèle d'une nouvelle manière de peindre la nature, qui est la seule que nous acceptions aujourd'hui, c'est-à-dire non plus en s'arrêtant aux surfaces, mais en atteignant les choses dans leur essence

par pénétration et intimité de sentiments, et qu'enfin dans les *Odes* nous nous heurtons à chaque instant à des nouveautés d'images, de tours et de diction où se trahit l'inquiétude d'une poésie encore à naître, on comprendra comment Collins a réellement mérité l'honneur d'être regardé comme la première molécule du romantisme moderne. Ce n'est pas une opinion critique que nous énonçons, c'est un fait certain; car, avant cette molécule, il n'y a rien, et après elle, au contraire, les phénomènes de germination et d'embryogénie poétique vont se succéder avec logique, régularité, croissance continue.

Ce qui empêche qu'on remarque autant qu'on le devrait cette importance littéraire de Collins, c'est l'intervalle considérable qui le sépare du mouvement poétique moderne. Le romantisme du premier tiers de notre siècle, c'est le vrai génie anglais reprenant possession de lui-même après la longue servitude que lui avait glorieusement imposée l'esprit classique; mais si vigoureuse avait été l'empreinte que ce génie en avait reçue qu'il mit à l'effacer presque autant de temps qu'il l'avait gardée. En acceptant Collins comme point de départ, il s'écoulera encore cinquante ans avant qu'apparaisse la poésie que son œuvre fait pressentir. Il est vraiment curieux de constater avec quelle lenteur marche vers son éclosion cette poésie latente, et combien la gestation en est obscure et pénible. Le miracle de Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter, ou de Bacchus enfermé dans la cuisse du même générateur divin, ne

s'est pas renouvelé pour son enfantement. Ici nul grand génie poétique jouant le rôle d'initiateur et de révélateur; si par hasard Collins vous semble petit, songez que ses succcesseurs (Chatterton excepté et Cowper étant écarté comme n'appartenant pas au courant poétique dont nous parlons) sont encore moins grands. Lentement, sourdement, souvent presque accidentellement, on voit cette poésie conquérir ses organes l'un après l'autre avec Warton, Gray, l'évêque Percy et ses *Reliques de la vieille poésie anglaise*, Chatterton, Lisle Bowles, et lorsque enfin l'enfant vient au monde, il a mis si longtemps à se faire qu'on a oublié s'il a eu des progéniteurs et qu'on n'a même aucune envie de le savoir.

Les circonstances dans lesquelles s'opéra ce renouvellement poétique suffiraient à elles seules à expliquer l'ingrate destinée littéraire de Collins et sa tardive renommée après sa mort. Lorsque le poète produisit ses chants, le public anglais n'avait pas encore d'oreilles pour les nouveautés, surtout lorsqu'elles étaient de si délicate nature, et lorsqu'il en eut enfin, ces oreilles ressentirent trop puissamment le charme de la poésie victorieuse pour se soucier beaucoup de concerts vieux de cinquante ans. Il est d'ailleurs remarquable que cette indifférence du public dont Collins eut à souffrir fut le partage de tous ses successeurs ayant quelque nouveauté. Ce fut en particulier le cas pour Thomas Gray, dont les odes, inspirées par la vieille poésie galloise et la *Voluspa* scandinave, ne réussirent pas mieux que

les églogues et les odes de Collins, et qui, sauf l'admiration de quelques fidèles, ne conquit jamais d'autre récompense que celle d'une estime quelque peu glaciale. Gray était vraiment un second Collins pour la rareté et l'intermittence de l'inspiration; heureusement il fut plus avisé et sut assez habilement organiser sa vie pour que l'insuccès ne pût nuire à ses goûts studieux. Chatterton fut encore moins compris, si c'est possible, que ses deux prédécesseurs. A la vérité, il excita autour de lui quelque étonnement; mais cet étonnement vint beaucoup plutôt de la mystification poétique qu'il exécuta avec tant d'adresse que de son génie véritable, dont on ne s'avisa que quelque vingt-cinq ans après sa mort, lorsque les nouveaux poètes, Coleridge en tête, l'eurent salué avec enthousiasme comme un de leurs maîtres.

Collins fut-il autre chose qu'un point de départ non aperçu, et mérite-t-il à un degré quelconque d'être appelé un initiateur? La question est de fort délicate nature. Son influence, qui semble avoir été nulle sur ses contemporains, les Warton exceptés, ne le fut peut-être pas autant sur quelques-uns de ses successeurs, et ici admirez comme le guignon, lorsqu'il a choisi une victime, sait varier à son égard méfaits et mystifications. Ces successeurs, dont quelques-uns lui ont fait des emprunts assez visibles, ou qui, tout au moins, ont puisé chez lui les germes de quelques-unes de leurs poésies, se sont arrangés pour le nier, ou pour le passer sous silence, ou pour

parler de lui avec une dédaigneuse compassion. C'est en particulier le cas de Gray, qui, après avoir marchandé l'éloge à ses qualités, lui reprochait avec sévérité d'être incorrect et de manquer d'oreille. Eh bien ! il est évident pour nous que Gray s'est maintes fois souvenu de Collins. L'*Ode au soir* est certainement pour quelque chose dans les strophes de début de la fameuse élégie sur le cimetière de campagne, car quelques-unes des images ont une analogie assez frappante avec celles de Collins. Un emprunt plus considérable, et dont personne, je crois, ne s'est encore aperçu, c'est que l'idée de l'ode remarquable de Gray, intitulée *le Voyage de la poésie*, doit avoir été prise dans l'*Épître à Hanmer*, où Collins raconte les voyages de la poésie à travers les siècles; la seule différence, c'est que l'itinéraire de la Muse est beaucoup plus complet et véridique chez Collins, qui ne passe sous silence ni l'Italie de la Renaissance, ni la France de Louis XIV, tandis que Gray conduit d'emblée la poésie de Rome antique en Angleterre, où il arrête le cours de ses pérégrinations. Ce n'est pas avec dédain, comme Gray, c'est avec mépris que parle de Collins Chatterton, dont le caractère, s'il eût vécu, n'eût pas été probablement égal au génie, car le peu qu'il a eu l'occasion d'en laisser voir le montre enclin à la violence et à la malice satirique. Dans un ravissant paysage d'hiver à la ville intitulé *Février*, il commence par prier sa Muse de lui permettre quelques dissonances : « Laisse-moi chanter comme chantent les chats à minuit ou comme

chante Collins ». Les critiques, cependant, ont fait remarquer que vraisemblablement Chatterton a pris l'idée première de ses *Idylles africaines* dans les *Églogues orientales* de ce poète si méprisé, et que les superbes pastorales archaïques où il a fait dialoguer des paysans anglais du temps de la guerre des Deux Roses offrent une certaine ressemblance avec la quatrième de ces églogues. Voici enfin Lisle Bowles, premier en date de tous les poètes romantiques, celui qui le premier leva l'étendard de la révolte contre l'école trop prolongée de Pope et eut plus tard, à ce sujet, avec lord Byron, une si vive querelle. Nous appelons très particulièrement l'attention des lecteurs qui sont curieux de ces sortes de découvertes sur sa belle et longue pièce intitulée : *l'Espérance, fragment allégorique*. Cette pièce porte pour épigraphe deux vers empruntés à l'ode de Collins sur les passions, et ce n'est que justice; car, à la bien lire, elle n'est autre chose qu'une transformation de l'ode même, ou, si vous l'aimez mieux, une adaptation à un autre sujet de l'idée de cette ode, seulement accomplie non plus avec les moyens de Collins, mais avec les moyens du maître souverain en matière d'allégories, Edmond Spenser. On voit, par ces exemples, que, si Collins n'a été un initiateur pour aucun des poètes qui sont venus après lui, il a été au moins quelque peu leur collaborateur secret.

Le soupçon que nous faisons peser sur les successeurs de Collins ne doit pas, en tout cas, s'appliquer au dernier des trois poètes que nous venons de nom-

mer. Ce n'est pas l'honnête Bowles qui aurait jamais nié les emprunts qu'il aurait pu lui faire. A l'époque où il écrivait la pièce dont nous avons donné le titre, la nouvelle école poétique était née, beaucoup par son impulsion, et avec elle avait fini le temps des dénis de justice, des dédains compatissants et des silences artificieux. Aux quelques admirateurs qui, pendant trente ans, s'étaient dévoués à ne pas laisser périr le nom du poète, voix isolées parlant à des auditoires fort clairsemés, a succédé toute une génération de lettrés enthousiastes. Où ne retrouve-t-on pas, à ce premier moment de l'éveil romantique, le nom de Collins? Il arrive même parfois alors qu'il est loué non seulement pour les qualités qu'il a, mais pour celles qu'il n'eut jamais. Southey, qui l'admire, s'attache à venger son caractère; Charles Lamb le qualifie de sublime, ce qu'il est en effet quelquefois; mais le plus singulier compliment que son génie ait reçu est celui que lui fait Robert Burns, dans une lettre à son amie mistress Dunlop, d'avoir su toucher et peindre le cœur, ce qui lui est arrivé aussi, mais encore plus rarement que d'être sublime. Parmi les enthousiastes, nous rencontrons l'auteur jadis si célèbre des *Mystères d'Udolphe*, mistress Anne Radcliffe; et, qui le croirait? rarement on a mieux parlé du poète qu'elle ne l'a fait et avec plus de justesse [1]. Mais il est deux de ces témoignages d'admiration qu'il

1. Dans un passage de son *Voyage en Hollande*, très judicieusement extrait par M. Willmott, pour son édition du poète.

faut séparer de tous les autres. Wordsworth jeune, et encore sans aucune célébrité, se promenant en bateau sur la Tamise, près de Richmond, se rappela l'élégie que Collins avait écrite sur la mort de Thomson, et, préludant à ce système de registre poétique de ses impressions qu'il a poursuivi toute sa vie, il composa une courte poésie pour consacrer la minute de ce souvenir. La pièce n'est pas du très bon Wordsworth, mais elle est écrite dans le vrai sentiment de Collins et imite avec finesse quelques-uns des mouvements de ses poésies. En voici la dernière strophe, où l'*Ode au soir* est discrètement rappelée :

« Maintenant, pendant que nous voguons, suspendons en son honneur la rame retentissante, et prions pour que jamais plus enfant du chant ne connaisse les chagrins de ce poète. Quel calme ! quelle tranquillité ! le seul bruit qu'on entende est celui de la rame suspendue qui s'égoutte ! Les ténèbres du soir s'amassent autour de nous, accompagnées par les plus saintes puissances de la vertu. »

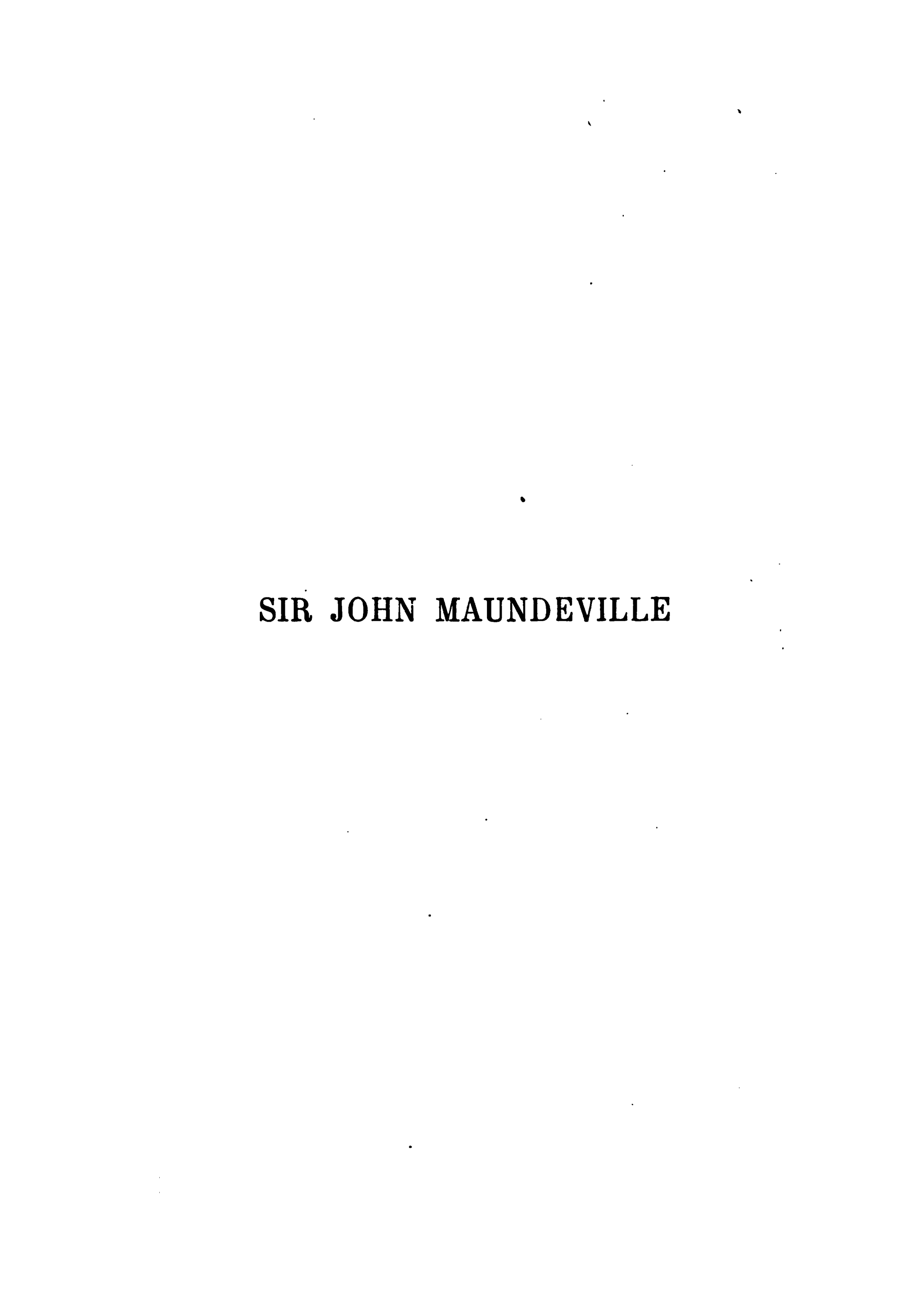
Plus précieux encore est le second témoignage, parce qu'il émane d'un génie plus simple, plus large et que le système n'égara jamais. Walter Scott avait pour Collins une tendresse toute particulière. Il l'a cité fréquemment, toujours avec un même sentiment de charité mélancolique, mais jamais mieux peut-être que dans quelques vers de sa *Fiancée de Triermain*, vers qui sont simplement la traduction des quelques charmantes lignes de Johnson que nous avons citées plus haut, mais où l'on remarquera qu'il a tourné

adroitement en éloge ce qui, chez Johnson, était une sorte de souriant reproche :

« Car Lucie aime — comme Collins, nom à la mauvaise étoile, dont les chants n'eurent d'autre récompense qu'une tardive renommée, qui, après avoir refusé de ceindre sa tête vivante du laurier, est venu le déposer sur son monument funèbre après sa mort, — car Lucie aime à fouler comme lui des plages enchantées, à errer comme lui à travers le labyrinthe du pays de féerie, à contempler l'éclat des créneaux d'or, et à sommeiller doucement auprès de quelque courant élyséen. »

Arrêtons-nous sur ces citations, qui nous montrent la poésie pressentie par Collins arrivée enfin à la vie et récompensant sa prescience par la renommée qu'il n'avait pu encore obtenir, et plaçons sous l'autorité de ces deux derniers illustres noms nos propres sentiments d'admiration pour ce petit, mais *vrai* poète.

Février 1889.



SIR JOHN MAUNDEVILLE

SIR JOHN MAUNDEVILLE

Le premier aphorisme du vieil Hippocrate est justement célèbre : « L'art est long, le temps est court, l'expérience trompeuse, le jugement difficile ». On pourrait y ajouter « et l'attention souvent absente », et, ainsi complété, le recommander à l'érudition et à la critique plus particulièrement encore qu'à toute autre branche du savoir humain. Lire beaucoup, en effet, et par conséquent vite y est indispensable, cependant lire vite y est un péril; tâtonner longtemps y est un devoir, et cependant les longs tâtonnements ne vont pas sans engendrer quelque distraction d'esprit, et toute distraction fausse aisément la piste poursuivie. S'en tenir aux faits extérieurs y est la règle la plus prudente, cependant il se peut aisément qu'on soit ainsi la dupe des apparences; la complexité des détails y est infinie, et si on s'y engage trop avant, on ne parvient plus à en saisir l'unité;

c'est le phénomène des arbres qui empêchent de voir la forêt. Cette inattention est presque forcée, quasi fatale, et c'est là sans doute ce qui explique comment l'érudition est amenée à changer ses conclusions tous les vingt-cinq ans. Pour les époques de pleine lumière, ces distractions inévitables n'ont qu'une faible importance; mais elles en ont une extrême pour les époques de lumière incertaine, de crépuscule ou de première aube, pour les siècles entre chien et loup, comme ont été pour l'Europe moderne les XIVe et XVe siècles. Comme les formes des choses sont encore indécises et tremblotantes à de telles époques, comme l'esprit humain, mal rassuré encore contre les terreurs de la nuit qui s'éloigne, y use de prudence et de retards calculés afin d'attendre le plein jour, avançant d'un pas circonspect pour éviter d'aller à la rencontre d'un péril possible et étouffant le son de ses paroles pour ne pas éveiller un ennemi peut-être tout proche, il se peut très aisément que le critique, s'il ne tient pas assez grand compte de ces précautions, prenne un déguisement pour l'homme véritable, une imposture avisée pour l'expression d'une croyance sérieuse, et une pensée profonde pour une opinion de vieille femme. Nous avons fait tout récemment à cet égard une expérience curieuse dont les résultats nous ont paru assez amusants pour mériter d'être présentés à nos lecteurs et en même temps assez importants pour mériter d'être proposés à l'examen des érudits en matière de littérature du moyen âge, M. Gaston Paris, M. Léon Gautier, M. Louis

Moland, et tels autres que vous voudrez y ajouter selon vos sympathies et vos préférences.

Sir John Maundeville est le nom d'un fort singulier écrivain de la seconde moitié du xive siècle, qui fit le pèlerinage de Terre sainte, et, à la suite d'un séjour prolongé en Égypte et en Syrie, prétendit avoir exécuté dans les régions de la vaste Asie des voyages qu'il poussa jusqu'aux portes du paradis terrestre. A son retour, il publia en trois langues (latin, français, anglais), et avec un succès prodigieux, le récit des merveilles qu'il avait vues; nul livre, nous dit un de ses modernes éditeurs, Thomas Wright, ne fut plus lu à la fin du xive siècle, ce qui prouve que les contemporains ont souvent bien de l'esprit. Jusqu'à une date très récente, nous devons l'avouer, nous ne connaissions sir John Maundeville que par extraits, et cet aveu nous est d'autant plus facile que, quel que soit l'intérêt de son livre, il est de ceux qu'il n'est pas indispensable d'avoir lus avant de quitter ce monde; mais, il y a quelques semaines, notre imagination se trouvant en appétit de merveilleux, nous eûmes idée, pour en émousser la pointe, de nous adresser à lui sur la réputation qui lui a été faite universellement d'être plus crédule que le moine le plus superstitieux du moyen âge. C'est à son égard la phrase consacrée, et les extraits que nous connaissions n'étaient pas pour la démentir. Nous avons donc à peine besoin de dire que notre imagination a trouvé dans son livre toute la pâture qu'elle cherchait; des merveilles, il y en a une par chaque page,

bien mieux, par chaque ligne, abondance fort explicable, quand on sait que, non content de celles qui lui appartiennent en propre, il y a ajouté toutes celles qui appartiennent à ses prédécesseurs, plus toutes celles que les compilateurs du moyen âge avaient tirées des naturalistes de l'antiquité. Mais de toutes ces merveilles la plus extraordinaire, assurément, est la surprise qu'il nous réservait. Jugez si elle a été grande, lorsque par derrière cet amas de fables nous nous sommes trouvé en présence d'un homme à la fois hardi et prudent, d'une raison saine et droite, d'une liberté d'esprit presque complète, et qui s'il est superstitieux l'est à peu près comme son contemporain Boccace, ou si vous trouvez le nom trop gros, comme son autre contemporain Chaucer, ce qui n'est pas encore l'être beaucoup. Du même coup, la raison d'être de cet entassement de choses extraordinaires nous est apparue. Maundeville démontre par des contes, prouve par des fables, insinue par des miracles, suggère par des histoires à dormir debout, appliquant ainsi sous cette forme du récit de voyage, moins usée que les formes de l'apologue et de la parabole, la vieille méthode qu'ont suivie tant de moralistes, prédicateurs populaires, orateurs et philosophes pour se faire entendre des multitudes. Le voyageur s'efface en partie pour faire place à une sorte de Lucien compilateur sans impiété ni irrévérence, ou de Rabelais sans verve comique ni talent d'invention, qui a écrit un livre des plus amusants à l'effet d'insinuer la vérité sous la forme de l'erreur et

d'enseigner la vraie religion par le moyen même de la superstition.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet homme, que des yeux autrement exercés que les nôtres n'ont pas aperçu, n'a pris aucune peine pour se dissimuler. Il ne met, il est vrai, aucune ostentation à s'étaler; mais il reste présent d'un bout à l'autre de son livre, modestement, discrètement, et peut le voir qui veut. L'idée qui fait l'âme de ses récits, idée assez large et assez haute pour avoir suffi, même de nos jours, aux aspirations d'esprits d'une indépendance certaine, circule à travers toutes ces fables en méandres infinis, mais jamais souterraine ou cachée. Maundeville a dit, non pas une fois, mais dix, mais vingt fois ce qu'il pensait, ce qui prouve que ce qu'on laisse à découvert et à la portée de la vue de tous est souvent ce qui est le mieux à l'abri. Disons tout de suite sommairement quelle est cette idée afin que la valeur en apparaisse clairement. Le genre humain est un, l'esprit humain est un, et, par conséquent, la vérité est nécessairement une. La vérité est donc l'héritage du genre humain par nature et don divin, il n'y a donc pas de race d'hommes qui ne puisse y atteindre ou mériter d'en être privée, et la diversité des religions, loin de contredire cette unité, la confirme au contraire. Assurément il n'y a rien là que le christianisme bien compris n'accepte, et, qui plus est, ne proclame; mais il n'y a rien là non plus dont la philosophie la plus indépendante ne puisse s'accommoder, et opposer au besoin aux intolérances d'un

dogmatisme trop étroit ou aux myopies d'une foi trop exclusive. Et puis n'est-il pas vrai que pour les idées tout dépend de l'époque où elles sont prêchées? que telle idée parfaitement orthodoxe de nos jours pouvait être au XIVe siècle de la plus complète hétérodoxie? Je crois fort que l'idée de sir John Maundeville était dans ce cas-là, et qu'elle était mieux faite pour être approuvée par un Boccace que par un théologien de la cour d'Avignon, et par un Poggio que par un docteur du concile de Constance.

Je prévois l'objection : comment une idée aussi considérable a-t-elle pu échapper? C'est que, si apparente qu'elle soit, elle n'est pas aisément reconnaissable, si quelque chose ne vous a pas prévenu, et les raisons en sont nombreuses. En premier lieu, l'entassement de merveilles dont elle est flanquée, et qui ne la prouvent qu'en l'étouffant; je répète à dessein l'expression dont je me suis déjà servi : c'est le phénomène des arbres qui empêchent de voir la forêt. Ensuite la prudence et la discrétion que l'époque exigeait; nous allons voir dans un instant que Maundeville a cru devoir prendre la précaution de placer son livre sous le couvert de l'orthodoxie. Autre obstacle, celui-là très fort : l'idée se présente à son premier état de syncrétisme rudimentaire, brut, enveloppé, elle n'a pas traversé l'état analytique, et n'a pas atteint de déduction en déduction sa synthèse dernière. C'est une larve où tous les organes futurs sont repliés, une germination, non une végétation et floraison. Enfin aux époques de transition, surtout

lorsque la société déclinante a duré aussi longtemps et aussi puissamment que celle du moyen âge, il se produit un état moral très particulier qui vaut d'être expliqué.

A de telles époques, l'indépendance de l'esprit ne peut jamais être entière, écrasée qu'elle est par le poids des richesses morales de ce passé qui décline, et dont l'individu ne se sépare qu'à contre-cœur, malgré lui, avec déchirements; quelquefois même c'est à son insu qu'il s'en éloigne, innovant comme M. Jourdain faisait de la prose, et ces indépendants involontaires ne sont pas souvent les moins hardis. C'est là le secret de la faiblesse des premiers réformateurs et de tous les esprits indépendants à cette fin du XIVe siècle. Cette faiblesse ne vient pas de timidité, mais de ce que l'éducation première reste trop riche et trop encombrante. Songez à ce que le moyen âge avait entassé d'éléments de tout genre dans les esprits et dans quel inextricable filet d'habitudes et de pratiques la vie morale se trouvait engagée. Aussi, à ces dates-là, l'indépendance de l'esprit ne porte jamais sur un ensemble, mais sur un point particulier, qu'on peut facilement ne pas apercevoir, perdu qu'il est dans l'amas de notions transmises et acceptées. Les plus hardis n'y ont point quantité d'idées, ils en ont une seule, et, pour tout le reste, ils gardent celles des siècles qui les ont précédés. Cette idée ainsi isolée et solitaire ne peut se faire jour qu'au moyen des formes du passé, et ces formes se trouvent par la longue habitude si étroitement

associées avec des croyances qui n'ont jamais été mises en doute qu'elles trompent sur l'idée qu'elles présentent ou la masquent tout en la montrant. Pour comprendre à quel point est lourd ce poids des richesses du passé, prenez tel autre des illustres de l'époque, Chaucer, par exemple, et voyez au milieu de quel fatras de mauvaise théologie, de leçons apprises par cœur dans les manuels scolastiques, de fausse science et de fausses opinions, d'astrologie, d'alchimie, d'abus des formes allégoriques, de pédanterie syllogistique, de procédés oratoires venus des sermonnaires, cet admirable poète est contraint de se démener; il traîne après lui les habitudes d'esprit de quatre siècles ou davantage. Je ne connais qu'une exception à ce fait au XIV[e] siècle, celle des grands Italiens d'alors, et très particulièrement de Boccace. Pour celui-là, par exemple, quel que soit le fardeau dont le moyen âge l'a chargé, il le porte si légèrement ou le secoue de ses mâles épaules d'un mouvement si facile qu'il semble n'en avoir jamais senti le poids. C'est peut-être dans toute l'histoire littéraire le seul écrivain qu'on puisse imaginer se réveillant à la façon d'Épiménide dans une autre société que la sienne sans se sentir dépaysé, ce qu'on ne pourrait pas dire de beaucoup plus grands que lui. Nous le voyons aisément entrant dans un salon parisien de nos jours comme s'il sortait des appartements de la princesse Marie, causant avec nos lettrés comme il causait avec Pétrarque ou Léon Pilate, offrant sa *Généalogie des Dieux* à M. Leconte de Lisle en expri-

mant le souhait que ce livre puisse intéresser un esprit aussi éminent et à qui la hardiesse ne coûte pas, ou prenant congé de M. Renan, en l'assurant que tout ce qu'il lui a communiqué l'a d'autant plus intéressé qu'il avait lui-même soupçonné vaguement quelque chose de pareil. Il va sans dire qu'une telle souplesse n'est pas dans les moyens de sir John Maundeville, qu'on ne peut le séparer du cadre de son époque, qu'il traîne après lui comme Chaucer, et plus que Chaucer, tout le bagage du moyen âge, et que ce bagage encombrant est l'obstacle qui empêche de reconnaître la hardiesse d'esprit discrète, mais certaine, dont témoigne son livre.

Cette hardiesse d'esprit le sépare nettement de tous les autres voyageurs du moyen âge qu'il nous a été donné de lire, lui crée une place à part, et en fait à la fois mieux et moins qu'un voyageur. Ses prédécesseurs méritent à coup sûr plus de confiance — encore y a-t-il à faire nombre de réserves à cet égard, — mais on concevra sans peine que la valeur de sir John Maundeville comme voyageur n'a plus qu'une importance fort secondaire, si l'idée que nous avons exposée sommairement est réellement l'âme de son livre. Elle y circule, avons-nous dit, en méandres infinis; mais puisqu'on la connaît déjà en substance, qu'il nous soit permis de ne l'aborder directement qu'après avoir suivi quelques-uns de ces méandres. Ils sont si fertiles en surprises amusantes et en curiosités poétiques que ce sera notre faute assurément si notre lecteur se plaint du retard que nous lui imposons.

I

Quoique né à Saint-Albans, sir John Maundeville est presque pour nous un compatriote. Par l'origine d'abord, — son nom indiquant sans conteste qu'il descendait de l'un de ces Français des provinces de l'Ouest venus avec Guillaume de Normandie [1]. Il n'y avait pas assez longtemps que cette noblesse était établie en Angleterre, pour qu'elle eût perdu le langage du pays natal; aussi le français du Nord était-il la langue que parlaient encore entre eux les chevaliers, quoique la moderne langue anglaise fût déjà née. Ce fut si bien, en tout cas, celle de sir John Maundeville, qu'il composa son livre en français en même temps qu'en anglais, et que les érudits les plus

1. Roger de Wendover nous montre des Mandeville établis près de Saint-Albans faisant déjà grande et puissante figure dès le règne d'Étienne, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il semble qu'il y ait eu en eux quelque chose de l'esprit de notre voyageur. L'un d'eux, William de Mandeville, qui était vraisemblablement du parti de Mathilde, fille de Henri Ier, contre Etienne, fut fait prisonnier par le roi et ne put se racheter qu'en rendant la tour de Londres qu'il occupait et deux châteaux forts à lui appartenant. « Ainsi privé de son héritage paternel, dit le chroniqueur, il attaqua l'abbaye de Ramsey, en chassa les moines, et la remplit de ses ruffians. C'était un homme brave, mais entêté à pécher contre Dieu. » Un autre, fils du précédent sans doute, Geoffroy de Mandeville, nous est présenté comme tué d'une flèche au siège de Lincoln par Etienne, en expiation de la violence faite aux moines de Ramsey. Nous en trouvons un troisième parmi les barons qui firent signer au roi Jean la Grande Charte. Une race de rebelles, comme vous voyez, et dont il n'était pas difficile de faire des hérétiques.

compétents considèrent la version française comme la première en date. Enfin dirai-je qu'on découvre en lui quelques vestiges d'amour pour son pays d'origine, quelque chose comme un levain de patriotisme français? Pendant qu'il exécutait son voyage, la guerre de Cent ans entre la France et l'Angleterre avait éclaté, et 1356, date de son retour, est aussi celle de la bataille de Poitiers; mais les exploits qui se sont accomplis en son absence ne semblent lui inspirer qu'une médiocre admiration, car il blâme vertement dans sa préface ces seigneurs temporels qui, au lieu de chercher à reconquérir la terre sainte, héritage commun des chrétiens, se montrent beaucoup plus empressés de déshériter leurs voisins. Voilà bien des titres à notre intérêt; essayons donc de nous le représenter à peu près. La tâche n'est pas impossible, quoique difficile et aventureuse; nous ne savons en effet sur lui que ce qu'il nous a appris lui-même, et cela se réduit à peu de chose.

Il est parti de Saint-Albans, nous dit-il, en 1322, le jour de la Saint-Michel, et il est revenu en 1356. Trente-quatre ans! plus de deux fois le temps que Tacite considère comme un long espace de la vie humaine! Eh bien! vraiment, ce n'était pas trop pour les projets très divers qu'il semble s'être proposés au départ. Il se présente à nous sous le triple aspect de pèlerin, d'aventurier militaire, et d'observateur curieux des peuples et des mœurs. Voilà des stimulants bien variés de vie errante, mais il nous a donné indirectement une explication de cet appétit

de voir et de savoir qui est trop de son époque pour que nous l'omettions. Maundeville, comme Chaucer, croyait fermement à l'astrologie judiciaire, et parlant des peuples de l'Inde, il donne pour raison de leur amour du repos et de leur inertie presque extatique, qu'ils habitent le premier climat, qui est celui de Saturne. « Saturne est lent et de mouvement insensible, car il traîne trente ans à accomplir sa course à travers les douze signes, tandis que la lune passe à travers les douze signes en un seul mois. Et comme Saturne est si lent de mouvement, le peuple de cette contrée qui se trouve dans son climat n'a ni inclination ni volonté à se mouvoir, et à désirer connaître les étrangers. Notre pays est tout le contraire, car nous sommes dans le septième climat qui est celui de la lune, et la lune se meut rapidement, et est une planète de progression. Pour cette raison elle nous donne une volonté de nous mouvoir activement, d'aller par différentes routes, de chercher les choses étrangères et les diversités de ce monde; car la lune va autour de la terre plus rapidement qu'aucune autre planète. » C'est la première et non la moins originale explication de l'instinct nomade qui distingue les insulaires de la Grande-Bretagne, et son auteur peut être pris comme le premier en date aussi de ces modernes Anglais qui parcourent la terre en tous sens, sans que leur caractère national en soit altéré, tournant ainsi en éloge et à leur profit le trait philosophique qu'Horace décochait aux esprits inquiets piqués de la tarentule des voyages :

Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt.

Des trente-quatre années qu'il a passées hors de son pays, sir John Maundeville semble avoir employé les dix-neuf premières au service du sultan d'Égypte qu'il aurait assisté dans ses expéditions contre les Bédouins dont il trace en quelques lignes un portrait presque magistral. Le sultan, nous dit-il, l'avait pris en si grande amitié qu'il l'aurait fait marier avec la fille d'un des grands de sa cour s'il avait voulu changer de religion. Ce prince avait dû l'avoir, en effet, en haute estime pour lui tenir dans l'intimité un propos que nous rapporterons sur l'opposition qui existe chez les chrétiens entre leur religion et leurs mœurs, propos d'une sérieuse importance et qui porte tous les caractères de l'authenticité. Il est probable que, pendant ce long séjour auprès du sultan, il a eu occasion de faire des excursions répétées dans toutes les régions de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Palestine, ce qui expliquerait pourquoi la partie de son livre qui se rapporte à ces contrées est moins sommaire, mieux circonstanciée, et, en définitive, moins fabuleuse que le reste. En quittant l'Égypte, il dit être entré par les régions de l'Inde dans les États du grand khan du Cathay, auprès duquel il aurait rempli pendant quinze mois les mêmes offices militaires qu'il avait remplis auprès du sultan.

C'est à peu près tout ce qu'il a cru devoir nous apprendre de ses aventures de chevalier errant[1], soit

1. Il aurait pu cependant nous en apprendre davantage

par réelle modestie, soit qu'il ait eu crainte de nuire par trop de détails personnels à l'unité de son récit, car il y a en lui des éléments d'artiste, et le souci de la composition se laisse aisément apercevoir au milieu de beaucoup de gaucheries et d'inexpériences. Malgré la rareté de ces informations, nous avons cependant un moyen indirect de nous le représenter assez exactement dans ce rôle de *condottiere* chrétien. Son contemporain Chaucer, qui, de tous les hommes

sans manquer aucunement à la modestie, tant certains détails sont naturels à tout voyageur. Ainsi, il est remarquable qu'il n'indique jamais ses *références* dans ces lointains pays — appuis nationaux ou chrétiens, lieux naturels de refuge, maisons de crédit, — comme l'ont fait ses prédécesseurs et successeurs. Nous n'entendons pas seulement les voyageurs célèbres du moyen âge, Plan de Carpin, Rubruquis, Marco Polo, dont nous connaissons exactement les voies et moyens, mais les voyageurs plus modestes, qui, après et avant lui, ont fait ce pèlerinage de terre sainte qu'il présente comme son premier et principal but. Nous venons d'en lire deux à son occasion, Benjamin de Tudèla et Bertrandon de la Brocquière. Rien de plus aisé à comprendre que le voyage de Benjamin de Tudèla, allant de communauté juive en communauté juive, se renseignant partout où il séjourne, sûr d'avance de son gîte à chaque étape. De même pour Bertrandon de la Brocquière. Nous savons les noms de tous les chevaliers de Bourgogne avec lesquels il a fait voyage, à quels moments il s'est séparé d'eux et pour quelles raisons, à quels marchands français, génois, vénitiens, florentins, catalans, il a eu recours pour les renseignements, les questions d'argent, quels périls il a courus et dans quelles villes sa qualité de chrétien lui a valu le plus d'insultes de la part de la canaille musulmane. Mais pour sir John Maundeville, nous sommes obligés d'imaginer ses voies et moyens, de supposer que le sultan d'Égypte aura été suffisamment généreux avec lui, ou que le grand khan du Cathay l'aura traité avec un peu de cette munificence dont son aïeul Kubla-Khan avait été prodigue, au siècle précédent, envers les Polo.

du xive siècle, fut peut-être le mieux renseigné sur les trois littératures européennes de l'époque (France, Angleterre, Italie), avait certainement lu son livre lorsqu'il écrivit les *Contes de Cantorbéry* qu'on ne peut placer avant 1382, et il n'y a pas grande témérité à supposer qu'il a pu y puiser quelques-uns des principaux traits du plus noble de ses pèlerins, le chevalier qui ouvre la série de ses contes par l'admirable histoire d'*Arcite et Palémon.*

« Il y avait un chevalier, un très digne homme qui, du premier jour où il monta en selle, aima la chevalerie, la vérité et l'honneur, la liberté et la courtoisie.... Il avait voyagé aussi loin qu'aucun homme vivant tant en pays chrétien qu'en terre païenne, et toujours honoré pour sa parfaite noblesse. Il était à Alexandrie lorsque la ville fut emportée; bien souvent il avait tenu le haut bout de la table en Prusse avant les hommes de toute autre nation, et nul chrétien de sa condition n'avait si souvent voyagé en Lithuanie et en Russie. Dans le royaume de Grenade, il avait assisté au siège d'Algésiras,... il était à Layaz et à Satalie, lorsque ces villes furent emportées, et dans les mers de Grèce il avait fait partie de plus d'une noble armée. Il avait pris part à quinze batailles meurtrières. Il avait combattu pour notre foi à Tramissene dans trois passes d'armes, et il avait toujours tué son adversaire. Ce digne chevalier avait aussi servi quelque temps auprès du seigneur de Palatie, contre un autre païen de Turquie, et toujours tenu en souve-

raine estime. En même temps qu'il était vaillant il était sage, et dans sa façon d'être aussi doux qu'une fille; jamais dans sa vie il ne dit chose vilaine et malséante à son rang. C'était enfin un parfait gentil chevalier,... il était récemment revenu de ses voyages, et il s'était mis en route pour accomplir son pèlerinage. »

Voilà bien sir John Maundeville, tel qu'il se présente à nous, à la fois pieux et aventureux, passant partout sans périls, grâce sans doute à son bon renom, s'introduisant auprès des grands de toutes ces contrées lointaines, et, à coup sûr, le chevalier de Chaucer n'avait pas parcouru plus de pays qu'il ne prétend en avoir traversés. Toute supposition mise à part, le portrait peut être tenu en un certain sens pour celui de notre voyageur, car ce n'est certainement pas une exception que Chaucer a voulu peindre dans son chevalier, et ce portrait prouve que de tels caractères étaient fréquents au XIVe siècle. Si donc Chaucer n'a pas peint l'individu nommé Maundeville, il a peint le genre dans lequel il rentrait. Un des bons commentateurs de Chaucer, Tyrwhitt, s'étonne que le poète ait fait venir son chevalier d'Alexandrie et de Lithuanie plutôt que de Crécy et de Poitiers : « Cela ne peut s'expliquer, dit-il, qu'en supposant qu'à cette époque le moindre service contre les infidèles était estimé plus haut que les plus splendides victoires remportées sur des chrétiens ». Si l'érudit Tyrwhitt s'était mieux rappelé Maundeville, il se serait dispensé de poser cette ques-

tion singulière, car le voyageur y a répondu dans la préface de son livre exactement par la raison que suppose le commentateur. Nous avons dit qu'il déplore ouvertement que les princes chrétiens entreprennent de se voler leurs héritages au lieu de conquérir cette Terre sainte qui est l'héritage commun des chrétiens. Et puis, piété à part, il n'y avait pas assez longtemps que les croisades avaient cessé pour que les guerres en pays infidèle ne fussent pas restées les guerres par excellence pour toutes les imaginations aventureuses. Or ces imaginations devaient être fort nombreuses et fort inquiètes à ce moment du siècle où Maundeville partait d'Angleterre. Dix ans, en effet, ne s'étaient pas écoulés depuis qu'avait péri cet illustre et puissant ordre du Temple, qui, pendant deux siècles, avait englobé dans ses rangs tout ce que l'humanité chrétienne contenait d'aventuriers dans la meilleure et dans la pire acception du mot. Cette disposition éternelle de la nature humaine avait-elle donc disparu tout à coup avec le bûcher de Jacques Molay? Et, si elle n'avait pas disparu, comment pouvait-elle trouver satisfaction si celui qu'elle tourmentait n'allait pas guerroyer avec quelque Lusignan de Chypre ou prendre part avec les chevaliers teutoniques à quelque expédition contre les païens du Nord.

Il y a vraiment beaucoup de choses chez sir John Maundeville. Si le coureur d'aventures ne craint pas de se commettre avec les princes musulmans ou païens, en revanche le pèlerin est sincèrement chré-

tien, et bien de son époque. Il en représente, avec une ardeur qui atteint souvent presque l'éloquence, un des sentiments les plus élevés. Ce sentiment, qui parcourt tout le XIVe siècle comme une plainte étouffée, condamnée à rester sans écho, mais auquel tel illustre d'alors, un Pétrarque par exemple, n'a pas dédaigné, à certains jours, de prêter sa voix, c'est le regret qu'inspire la cessation des croisades et l'espérance de les voir renaître. Tout autre emploi de l'ardeur belliqueuse et des talents militaires semble illégitime à Maundeville, et il considère comme fratricides les guerres que se font les princes chrétiens, oublieux de la foi qu'ils professent. Il s'afflige cependant plus qu'il ne s'étonne, puisque le centre commun des âmes chrétiennes, c'est-à-dire les lieux saints, leur manque désormais; n'ayant plus ce qui réunit, elles tombent fatalement à ce qui divise. Jamais, en effet, on ne sentit plus le besoin des croisades, et elles ne furent plus réellement nécessaires que lorsqu'elles eurent pris fin. Dès que le royaume chrétien d'Asie eut disparu, l'Europe se vit à son tour entamée. Saint-Jean-d'Acre a succombé en 1294, et la disparition de ce dernier vestige de la domination chrétienne coïncide avec l'agression destinée à être si rapidement victorieuse des fils d'Othman. Le temps n'est plus où Constantinople avait pu soutenir victorieusement deux sièges contre les Arabes, encore animés cependant de l'irrésistible ferveur de la première époque de l'islam. Les siècles, en passant, ont usé ses dernières forces; lorsque hier

encore elle applaudissait à la chute de ces maîtres latins qui l'avaient dominée soixante ans et s'était remise sous le joug de ses tyrans grecs, elle avait cru reprendre possession d'elle-même; en réalité, avec ces maîtres latins, disparaissaient ses derniers soutiens. Maintenant que cet empire n'a plus que des Byzantins pour défenseurs, il se sent mourir chaque jour de son indépendance reconquise. Au moment où sir John Maundeville se mettait en route, les Turcs étaient déjà maîtres de toute l'Asie Mineure; et, pendant le cours de son long voyage, Orchan et Amurat s'introduisaient dans les provinces européennes de l'empire et y jetaient les fondements d'une domination autrement solide que la tyrannie passagère des Mongols de Batou un siècle auparavant. Un passage de son livre rend, avec vivacité de sentiment, relief et couleur, la tristesse de ce fantôme d'empire. « Devant l'église de Sainte-Sophie se dresse la statue, entièrement dorée, de l'empereur Justinien; il est à cheval, couronne en tête, et primitivement il tenait dans sa main un globe doré; mais ce globe est tombé, et les gens de là-bas disent que c'est un signe que l'empereur a perdu une grande partie de ses terres et seigneuries, car il était empereur de Romanie et de Grèce, de toute l'Asie Mineure, de la Judée où est Jérusalem, de l'Égypte, de la Perse et de l'Arabie; mais il a tout perdu, sauf la Grèce, et plusieurs fois on a essayé de replacer le globe dans la main de la statue, mais elle n'a jamais pu le tenir. Ce globe signifie la souveraineté qu'il avait sur le monde

entier, lequel est rond; l'autre main est levée du côté de l'Orient, en signe de menace contre les agresseurs malfaisants. »

Le monde latin aura-t-il le sort du monde grec? De toutes parts on se pose la question, et on s'inquiète parfois des moyens de détourner le péril, moyens dont le principal et presque l'unique serait dans le rétablissement de l'unité chrétienne par l'union des deux grandes Églises. Aussi est-ce l'époque où commencent les négociations si souvent interrompues et si souvent reprises entre Rome et Constantinople, mais que les haines têtues des théologiens ne laisseront jamais aboutir. On trouve dans Maundeville une expression assez forte de l'insolence de ces haines : « Ils ne sont pas obéissants à l'Église de Rome, ni au pape,... et c'est pourquoi le pape Jean XXII leur envoya des lettres pour leur rappeler que la foi chrétienne devait être une, et qu'ils lui devaient obéissance, comme étant le vicaire de Dieu sur terre et ayant reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier; mais ils lui envoyèrent diverses réponses disant ceci entre autres choses : « Nous ne pouvons pas souffrir « ton grand orgueil, nous n'avons pas envie d'assouvir « ta grande convoitise. Le Seigneur soit avec toi, car « Notre-Seigneur est avec nous. Adieu. » Et il ne put avoir d'eux d'autre réponse.... Ils ne souffrent pas que les Latins chantent à leurs autels; et, s'ils le font par hasard, immédiatement ils lavent l'autel avec de l'eau bénite. » Les Turcs peuvent donc faire leur œuvre en toute sécurité; toute la résistance qu'ils

rencontreront du côté de l'Occident se bornera, à la fin du siècle, à la croisade des chevaliers français contre Bajazet et à leur glorieuse, mais stérile défaite à Nicopolis.

C'est avec ces sentiments de croisé rétrospectif que Maundeville a fait le voyage de Terre sainte, et ce sont eux, probablement, qui lui ont inspiré le procédé tout de piété et de respect qu'il a employé pour la décrire. Il parcourt la Palestine pas à pas, bourgade par bourgade, hameau par hameau, et à chacune de ces étapes il nomme le souvenir historique, religieux, légendaire ou fabuleux qui est attaché à la motte de terre sur laquelle son pied est posé. Une impression de grandeur dont on ne saurait se défendre sort de cette nomenclature qui, pour tout autre pays, paraîtrait peut-être aride; mais la nature particulière de ces souvenirs dissipe toute sécheresse, et peu de choses nous ont fait mieux sentir à quel point l'histoire de ce petit pays est mêlée à notre vie morale que les pages consacrées à cet itinéraire. C'est pour les lieux saints qu'il réserve toute sa ferveur; mais, dès qu'il sort de Palestine, cette ferveur s'attiédit beaucoup, et il se présente sous un aspect quelque peu inattendu. Il a toute sorte de réserves, de sous-entendus, qui sont d'un demi-sceptique. Il décrit sans trop d'étonnement ni même trop d'horreur les idolâtries qu'il rencontre sur sa route, quelque monstrueuses qu'elles soient. Il compare les croyances les unes aux autres; et, non content d'établir leurs différences, il cherche leurs res-

semblances, et il les trouve. Bref, Maundeville devient, dans cette seconde partie de son voyage, un parfait latitudinaire, aussi est-ce surtout dans cette partie qu'apparaît l'idée capitale que nous avons indiquée au début de ces pages. Il avait si bien conscience du chemin qu'avait fait sa pensée, et se sentait si peu rassuré sur les résultats de son voyage, qu'il nous dit qu'à son retour, en 1356, il passa par Rome [1] et soumit son livre à l'examen du pape, « afin de faire absoudre sa conscience de nombre de points scabreux comme il doit s'en engendrer beaucoup chez les hommes qui ont vu beaucoup de peuples de diverses sectes et de diverses croyances ». Le pape, paraît-il, examina le livre et le couvrit de son approbation; aussi Maundeville le présente-t-il tout triomphant à ses lecteurs en leur disant que, s'il se

1. Il n'y a pas de raisons de douter que Maundeville ait soumis son livre au pape, seulement nous nous demandons comment il s'y est pris pour le trouver à Rome en 1356, ainsi qu'il le prétend. A cette époque nous sommes en pleine papauté d'Avignon, sous le pontificat du magnifique Clément VI, le premier Rogier de Maumont. A Rome, on est au surlendemain de Rienzi, au lendemain de la visite de l'empereur Charles IV, et il n'y a dans la ville éternelle que les Orsini et les Colonna qui y continuent leur guerre acharnée, et se soucient du khan du Cathay et du sultan d'Égypte beaucoup moins que d'Albornoz ou de tel autre belliqueux légat qui met à profit l'absence de la papauté pour lui constituer son futur domaine temporel. Mais cette difficulté à laquelle nous ne trouvons de réponse dans aucune des éditions qui sont à notre portée tient peut-être à une maladresse de rédaction, et il est probable que la présentation du livre a eu lieu à l'époque du retour définitif à Rome, sous le second Rogier de Maumont, Grégoire XI. Seulement le texte est formel : « A mon retour, j'allai à Rome, et je montrai ma vie à notre saint-père le pape ».

trouve dans le nombre quelques-uns de ces incrédules réfractaires qui ne croient qu'à ce qu'ils voient de leurs yeux, ils devront se tenir pour avertis que sa véracité est affirmée et prouvée par le saint-père lui-même. Il est permis de croire que sir John Maundeville a soumis son livre à l'approbation du saint-père, un peu avec les sentiments qui furent ceux de Voltaire, lorsqu'il dédia son *Mahomet* à Benoît XIV. La précaution n'était peut-être pas inutile. Le plus ancien manuscrit connu du livre est de 1371 ; c'est justement l'époque où commençait cette poursuite des partisans de Wiclef, qui allait durer si longtemps, et où l'épiscopat anglais devait se montrer si rigoureux. Quoique les idées de Maundeville eussent peu de chose à démêler avec celles de Wiclef, il n'eût peut-être pas été sans danger, à un pareil moment, de passer pour entretenir des opinions non orthodoxes, de quelque nature qu'elles fussent. Par cette approbation papale, il obtenait deux résultats : il se mettait à l'abri de tout soupçon et faisait passer ses conclusions philosophiques sous les yeux du public avec l'estampille même du saint-siège.

A noter aussi comme significatif le soin qu'a eu Maundeville de publier son livre en trois langues. A vrai dire, la chose avait des précédents; c'est ce qu'avait fait déjà Marco Polo, mais les raisons que donne Maundeville de cette multiplicité de traductions, tant dans la copie française que dans la copie anglaise de son livre, n'en sont pas moins curieuses à citer : « Pour ce que plusieurs entendent mieux

17

français que latin, ai-je mis ce livre en roman à cette fin que chacun l'entende, et les seigneurs et chevaliers et autres qui n'entendent pas le latin », dit-il dans sa copie française. « Et sachez que j'ai traduit ce livre du latin en français, et que je l'ai traduit encore du français en anglais, afin que tout homme de ma nation puisse le comprendre, et que les seigneurs, chevaliers et autres nobles et dignes hommes qui connaissent peu le latin, et ont fait le voyage d'outremer, puissent voir si j'ai erré par défaut de mémoire, et par suite me redresser et me corriger », dit-il dans la préface de sa copie anglaise. Une version à l'usage exclusif des clercs en langue latine, une version française à l'usage de la noblesse de tous pays chrétiens, une version en anglais pour les gens de toute condition de son pays natal. Outre le désir d'être lu qui est naturel à tout auteur, il est permis de supposer qu'il s'en cachait encore un autre sous cette multiplicité de versions, à savoir celui de faire à ses idées une propagande aussi étendue que possible par des moyens discrets, mais sûrs. Il semble avoir su très bien que les mêmes choses qui sont exprimées dans une langue savante et morte prennent une tout autre physionomie, révèlent une tout autre portée et vont autrement loin, lorsqu'elles sont exprimées dans une langue vulgaire et vivante.

Tout reste obscur et quelque peu équivoque chez ce singulier personnage. Après son retour, il ne semble pas avoir habité l'Angleterre[1]. Une tradition assez

1. Au moins assidûment, car il n'est pas douteux qu'il y

bien établie veut qu'il se soit fixé à Liège où il aurait exercé la médecine, mettant ainsi à profit les nombreux secrets qu'il avait rapportés d'Orient. Le choix de Liège s'explique par son origine française, par les rapports intimes qui existaient alors entre l'Angleterre et les Pays-Bas, peut-être aussi par l'esprit doucement hardi et le mysticisme populaire qui distinguaient alors cette contrée où commençait l'institution des béguinages. C'est dans cette ville qu'il aurait composé son livre, et qu'il l'aurait traduit du français et de l'anglais en latin, ce qui justifie l'opinion que nous avons émise sur l'époque où il le soumit à l'examen du pape. Il y mourut selon quelques érudits en 1371, et selon un des manuscrits du xve siècle en 1382 seulement.

II

Maintenant que nous sommes parvenus à apercevoir une ombre de l'homme, arrêtons-nous devant le conteur de fables. Il en vaut la peine à tous égards, d'abord parce qu'il a en ce genre un vrai talent,

soit revenu. Warton (*Histoire de la poésie anglaise*) rapporte qu'il donna à l'église de l'abbaye de Saint-Albans une sorte de patère rapportée d'Égypte, objet qui était au dernier siècle entre les mains d'un antiquaire de Londres. Il cite aussi le vieil antiquaire Leland qui prétend avoir vu à la châsse de Thomas Beckett, dans la cathédrale de Cantorbéry, un globe en verre donné par Maundeville à son retour; à l'intérieur de ce globe était une pomme probablement rapportée d'Orient qui au rapport de Leland était encore de son temps sans atteinte de putréfaction.

ensuite parce qu'il nous permet de reconnaître quelques-unes des provinces de ce vaste royaume de féerie que Michelet appelait si justement le plus puissant du moyen âge, enfin parce qu'il nous semble découvrir qu'il a laissé des traces assez profondes chez les hommes d'imagination de son pays. D'ailleurs, l'examen de ses qualités de conteur intéresse directement la thèse que nous avons soulevée, à savoir qu'il faut moins chercher dans son livre un voyageur qu'un philosophe qui protège ses opinions des mœurs et des croyances des pays qu'il a ou prétend avoir traversés.

Quel degré de confiance convient-il de lui accorder? Il n'y a pas eu à son sujet de question plus controversée parmi les érudits de son pays, les uns le tenant pour plus digne de foi qu'on ne veut bien le dire, d'autres pour un mystificateur habile qui a eu l'art de servir à ses contemporains un plat conforme au goût qu'il leur avait reconnu, d'autres enfin pour un simple imposteur et son livre pour un tissu de mensonges. Crédule et menteur, telles sont les deux épithètes invariablement accolées à son nom; mais quoiqu'il soit assurément l'un et l'autre, il est beaucoup plus délicat qu'on ne le croirait de se prononcer sur la créance qu'il mérite à moins qu'on ne se range à l'avis que nous proposons. Si, en effet, il s'est proposé un but philosophique, tout s'explique. Il importe peu alors que les choses qu'il raconte soient en partie vraies, en partie compilées et en partie inventées, que non content de parler des mœurs des

pays qu'il a vus, et de celles des pays où il n'a visiblement jamais mis le pied, il y ajoute des îles de son invention qu'il baptise des noms d'*Oxydrate* et de *Gymnosophe*, en souvenir de ses lectures de Quinte-Curce [1]. Mais si, comme on l'a toujours fait, on le tient pour un simple voyageur, la question devient de solution beaucoup plus difficile, et cette solution, quelle qu'elle soit, restera toujours douteuse et laissera le jugement mal satisfait, — ce que nous allons essayer de montrer.

Si Maundeville est un simple voyageur, on ne voit pas pourquoi on ne le ferait pas bénéficier de ces circonstances atténuantes que l'on accorde libéralement à tous ses prédécesseurs. Il est crédule, mais tous ces vieux voyageurs du moyen âge le sont terriblement, et leur crédulité ne nous choque pas plus qu'il ne faut, parce que nous en comprenons aisément les raisons. Ils sortaient de civilisations naïves où la religion, suprême magicienne, faisait le tout

1. Les érudits discutent encore pour savoir à quelle époque il convient de placer Quinte-Curce. Selon les uns il appartient aux beaux siècles de l'empire; selon d'autres, à la pleine décadence. De plus hardis n'ont pas hésité à faire de son histoire l'œuvre d'un moine du moyen âge, et de plus hardis encore en ont retardé la rédaction jusqu'au xve siècle. Pour ce qui est de cette dernière assertion, elle est manifestement contredite par Maundeville. S'il n'a pas lu Quinte-Curce même, il a lu quelque chose qui y ressemblait fort, car en parlant d'une certaine peuplade qu'il représente comme un modèle d'esprit de justice, il lui fait tenir à Alexandre un discours qui est la traduction des discours que Quinte-Curce prête aux Scythes, lorsque le conquérant se disposait à envahir leur pays.

de la vie morale, et les pays qu'ils quittaient pour aller au-devant des merveilles qu'ils racontent avaient eux-mêmes un *stock* de fables, superstitions, croyances traditionnnelles assez bien approvisionné. Ils en avaient été nourris, amusés, effrayés; quelque esprit qu'ils eussent, et souvent même en proportion de l'esprit qu'ils avaient, ils avaient retenu une bonne partie de ces croyances, de là une disposition latente à acquiescer à tout ce qu'on leur racontait de merveilleux. Cette disposition était bien plus forte encore si le voyageur était un religieux, car pour ceux-là le merveilleux était l'élément même dans lequel ils vivaient, et il n'était certes pas de miracle dont ils ne crussent les démons capables pour tenir en leur possession les parties non rachetées de la pauvre humanité. Avec cette disposition invincible est-il bien extraordinaire que Maundeville n'ait pas été mieux protégé par son esprit éveillé d'aventurier militaire que ne l'avait été Marco Polo par son sens pratique de marchand vénitien?

S'il n'est pas plus crédule que ses prédécesseurs, il est certain cependant qu'il le paraît davantage; mais cette illusion tient à la nature particulière de cette crédulité qui mérite d'être expliquée. Il est *fabuleux* moins par les choses qu'il raconte que par la manière dont il les raconte. Les pays qu'il prétend avoir parcourus après son départ de Palestine sont les mêmes où Marco Polo avant lui avait vécu de si longues années, l'Arménie, le Turkestan, la Mongolie, le Cathay ou Chine septentrionale. Eh bien!

que l'on compare les deux récits et on verra que celui de Marco Polo ne le cède presque en rien pour le merveilleux à celui de Maundeville. Tout y est, et les esprits invisibles dans l'air des steppes tartares qui vous appellent par votre nom pour vous perdre, et les diables qui parlent par les idoles, et les populations qui, du premier au dernier, sont adonnées à la magie, et le mystérieux prêtre Jean au royaume plus flottant que l'île de Laputa de Gulliver, et les mille particularités étranges des mœurs et des superstitions de ces lointains pays. Il y a même chez Marco Polo des fables dont on ne trouve pas trace dans Maundeville, qui ne les aurait pas omises s'il l'avait plagié autant qu'on le dit, par exemple cette manière de tirer les diamants du fond de vallées habitées par des serpents au moyen de quartiers de viande que des aigles viennent enlever, histoire à la Munchausen, qui est au nombre des aventures de Sindbad le marin [1]. Cependant, toutes ces singularités, quand on les lit chez Marco Polo, paraissent presque simples, et l'on en retrouve sans trop de peine la réalité, tandis que la moindre circonstance, et la plus facilement explicable, prend chez Maundeville un air de féerie. C'est qu'il a naturellement le goût des fables, qu'il met à les raconter autant de plaisir qu'il en a eu à les entendre, et que s'il s'en

1. Cette histoire est bien plus vieille que Marco Polo et Sindbad le marin, car elle se rencontre dans Hérodote. Seulement chez l'historien grec, le lieu de la scène est l'Arabie et non pas l'Inde, et c'est la récolte du cinnamome et non plus celle des diamants qui se fait par cet étrange moyen.

rencontre chez lui en plus grande quantité que chez ses devanciers, c'est qu'il a l'imagination plus forte et la curiosité plus active. Il a la crédulité *volontaire* de l'artiste et du poète, en sorte qu'il est en réalité moins crédule que ses devanciers tout en le paraissant davantage.

Non seulement cette crédulité est volontaire, mais elle est très souvent feinte. Il a des moments où il laisse très finement entrevoir qu'il n'est pas dupe des choses qu'il raconte, mais qu'il les raconte tout de même, parce qu'elles amuseront le commun de ses lecteurs comme elles l'ont amusé, et que le jugement des plus sagaces saura bien les prendre pour ce qu'elles valent. « Croira qui voudra ce que je vais rapporter et ne le croira pas qui ne voudra pas », dit-il avant de commencer son récit des merveilles du Cathay. En Arménie, on lui a raconté que souvent, par un temps clair, on voit l'arche de Noé au sommet du mont Ararat, mais qu'il n'y a jamais eu qu'un moine qui ait pu y atteindre, et cela par une faveur particulière de Dieu; il y en a d'autres qui se flattent d'y être montés, mais il ne faut pas croire ces choses-là, ajoute-t-il sournoisement. Son histoire de la génération merveilleuse des barnaches est célèbre; mais quand on la lit attentivement, on s'aperçoit que, loin d'être une preuve de crédulité, elle est une preuve du contraire. « Dans le royaume de Caldilhe, qui est un très beau pays, il croit une espèce de fruits semblables à des grenades. Lorsqu'ils sont mûrs, on les coupe en deux, et on trouve dedans

une petite bête en chair et en os, comme qui dirait un petit agneau sans laine. On mange à la fois le fruit et la bête, ce qui est une grande merveille. J'en ai mangé, et je leur racontai qu'il se produit chez nous une aussi grande merveille qui est celle des barnaches. Je leur dis qu'il y avait dans notre pays des arbres qui portent des fruits qui deviennent oiseaux; ceux qui tombent dans l'eau vivent, et ceux qui tombent à terre meurent aussitôt, et ils sont très bons à manger. Là-dessus ils s'émerveillèrent beaucoup à leur tour, tellement que quelques-uns dirent que c'était une impossibilité. » Est-il bien difficile d'apercevoir la discrète ironie cachée sous ce petit récit? Des habitants gausseurs de ce royaume de Caldilhe lui ont fait probablement manger d'un agneau arraché avant terme du sein de sa mère, tout enveloppé de sa membrane protectrice à la manière de l'horrible industrie d'Astrakan, et voulant s'amuser aux dépens de sa candeur d'étranger, ont essayé de lui persuader que c'était un fruit du pays. Avec la politesse naturelle à un chevalier, Maundeville a feint de les croire, et leur a rendu immédiatement la monnaie de leur mensonge, ce que le vieux proverbe anglais appelle rendre un Roland pour un Olivier.

Crédule! il l'est si peu qu'il y a au moins un point pour lequel l'épithète contraire lui convient parfaitement, celui des pratiques ecclésiastiques. Ce n'est pas qu'il s'emporte à ce sujet, ni qu'il s'y étende jamais longuement; une réserve discrète n'abandonne jamais Maundeville, et il ne dit les choses scabreuses

que vite, à la dérobée, ou comme en cachette, sournoisement; mais il en dit assez pour permettre de reconnaître un véritable contemporain de Wiclef, de Chaucer, et du poète de *la Vision de Pierre Ploughman*. Écoutez-le contre la simonie : « Les Grecs disent que l'usure n'est pas un péché mortel, et ils vendent les bénéfices de la sainte Église. Et ainsi *font d'autres ailleurs* (que Dieu amende ce vice lorsqu'il en aura volonté), et c'est un grand scandale; car maintenant la simonie est couronnée reine dans la sainte Église, que Dieu dans sa grâce y porte remède! » C'est ainsi que parle Wiclef, ainsi que va tout à l'heure parler Jean Huss. Lorsqu'il se trouve en face de quelque fait miraculeux qui lui semble difficile à comprendre, la réserve qu'il observe est tout à fait significative. Les moines du Sinaï lui ont raconté que, lorsque le supérieur du monastère vient à mourir, celui qui officie trouve écrit sur l'autel le nom de son successeur. « Un jour je demandai à quelques-uns des moines comment cela se faisait. Mais ils ne voulurent pas me le dire, si bien qu'à la fin je leur dis qu'ils ne devraient pas cacher ainsi la grâce que Dieu leur faisait, mais qu'ils devraient la publier pour donner au peuple plus de dévotion, et qu'il me paraissait qu'ils péchaient en cachant ainsi le miracle de Dieu. Alors ils me dirent que le fait se passait souvent, mais je ne pus en obtenir rien de plus. » Comme tous ses contemporains à tendances réformatrices, il est très ardent contre les fausses reliques et le trafic qui s'en tire. Crédule tant qu'on

voudra, mais sur cet article, on ne le trompe pas. On a beau lui montrer les mêmes en divers lieux, il sait où est le bon endroit. Les habitants de Chypre ne prétendent-ils pas qu'ils possèdent la croix de Notre-Seigneur! mais ce n'est pas vrai, et ils savent fort bien que ce n'est que celle de Dismas, le bon larron. « Mais tous ne le savent pas, observe-t-il, et ils font une mauvaise action, ceux qui font croire cela aux gens pour le profit des offrandes. » On trouve le chef de saint Jean-Baptiste en divers pays. « Quelques-uns disent que le chef de saint Jean-Baptiste est à Amiens, en Picardie, et d'autres disent que c'est la tête de saint Jean, l'évêque. Je ne sais laquelle de ces opinions est exacte, mais Dieu le sait, et de quelque façon qu'on l'honore, le bienheureux saint Jean est satisfait. » L'apparence de cette réflexion est très dévotieuse, le fond n'en est-il pas tant soit peu ironique?

Menteur, il l'est certainement plus que crédule; toutefois il est souvent assez difficile de dire jusqu'à quel point il l'est. La vérité sur ce sujet délicat nous semble avoir été dite par le docteur Chalmers, qui remarque que Maundeville rapporte plus souvent qu'il n'affirme, et qu'on lui a dit plus souvent qu'il n'a vu. Et quels sont ceux qui lui ont dit? Des moines grecs ou syriens, des Arabes, des Tartares, tous gens qui n'ont pour la vérité qu'un respect superficiel et qui aiment mieux la trouver toute faite que la chercher. Il faut donc tenir le plus grand compte des peuples parmi lesquels il a voyagé et chez lesquels il

a trouvé ses informateurs. L'Orient est le pays traditionnel par excellence, et c'est pourquoi il est le pays éternel des beaux contes. Les voyageurs du moyen âge, en Asie, racontent des fables, par les mêmes raisons que longtemps avant eux, Hérodote, qui s'était enquis nécessairement auprès des mêmes peuples, en a fait la substance même de ses incomparables récits. Nos voyageurs modernes ne sont plus crédules, parce qu'ils apportent avec eux leurs lumières d'Europe et qu'ils n'ont plus recours aussi directement aux Orientaux; mais nous croyons fort qu'aujourd'hui encore, le voyageur qui se bornerait à les interroger et à rapporter leur témoignage risquerait de faire un récit qui ne serait pas trop éloigné de celui de Maundeville. Au moment même où nous nous occupions de lui, le hasard de nos lectures nous a fait tomber sur les charmantes *Esquisses de la Perse* de sir John Malcolm, diplomate anglais de la première partie de ce siècle qui eut son heure de succès mérité, tant pour les services rendus à son pays dans la Perse et dans l'Inde que par ses talents d'écrivain. Ces *Esquisses de la Perse* sont la plus complète justification de Maundeville. Il n'est ni crédule, ni superstitieux, ni menteur celui-là, mais comme en vrai gentilhomme qu'il est, il n'attribue pas à sa science un mérite trop supérieur à la naïve ignorance, comme il tient plus à connaître les peuples parmi lesquels il vit qu'à les éblouir de ses lumières, il interroge familièrement les gens qui l'approchent, guides, bateliers, soldats, interprètes,

et il s'ensuit qu'en rapportant les histoires et les opinions qui lui ont été ainsi communiquées, il a écrit un livre qui est une véritable annexe des *Mille et une Nuits*. Pas de ville dont l'origine ne soit pas quelque peu l'œuvre des esprits, pas de gorge de montagnes qui ne soit le séjour de quelque variété de démons, pas de localité qui n'ait sa légende.

Ce même livre de sir John Malcolm peut aussi nous servir à atténuer quelque peu le reproche de compilation qui est adressé à Maundeville. Il a beaucoup emprunté à ses prédécesseurs, cela est hors de doute; mais tous les emprunts qu'on signale sont-ils absolument certains? Il répète certaines choses qui se trouvent chez Marco Polo, Rubruquis, ou Oderic de Pordenone, mais c'est qu'aussi il est probable qu'on lui a plus d'une fois raconté les mêmes. Il est généralement admis que l'aventure de la vallée périlleuse gardée par des diables est tirée d'Oderic de Pordenone; c'est très possible, mais les vallées de cette nature abondent évidemment en Orient, et pourquoi Maundeville n'en aurait-il pas rencontré quelqu'une, tout comme le franciscain? Sir John Malcolm, cinq cents ans après l'un et l'autre, en a bien rencontré une toute semblable, entre Ispahan et Koom, et pour plus de singularité, cette vallée était précédée d'une longue plaine stérile assez semblable par sa description à la mer de sable dont parle Maundeville deux ou trois pages avant son aventure. Chez sir John Malcolm, la vallée est occupée par des *ghools*, chez Maundeville par des démons, ce qui n'est pas une

différence. Même observation pour les histoires qu'il a compilées des naturalistes de l'antiquité. Les choses s'éternisent en Orient, et il ne nous est pas prouvé que, plus d'une fois, il n'ait pas trouvé vivante la tradition de telle ou telle de ces merveilles. Il y a parfois dans le récit qu'il en fait, des variantes qui porteraient à le supposer. Exemple : Élien raconte que, dans une certaine région de la Grèce, il y a des serpents qui ont un amour si véhément de la chasteté qu'ils découvrent d'emblée les filles qui ont cessé d'être vierges, et les dénoncent par leurs sifflements de fureur à leurs parents et amis. La même histoire se rencontre dans Maundeville, mais avec ces différences importantes que le fait, au lieu de se produire en Grèce, se produit en Sicile, et qu'au lieu de fausses vierges, ce sont les enfants bâtards dont ils dénoncent l'engendrement criminel aux pères et maris abusés. Eh bien! pourquoi voudrait-on absolument que Maundeville ait tiré ce conte d'Élien? Est-il bien téméraire de supposer qu'il a pu le rencontrer directement en Sicile, pays grec par l'origine, par la population, par l'histoire, où il a eu toute sorte de commodités pour s'introduire et s'acclimater, et où il s'est quelque peu modifié pour s'associer au caractère jaloux des Siciliens, moins soucieux de virginité que de fidélité matrimoniale?

On peut supposer que l'érudition de sir John Maundeville en matière de merveilleux était déjà considérable avant son départ; mais ce qui est une certitude c'est qu'il a mis à profit son voyage en Orient pour

l'accroître dans des proportions vraiment singulières. Il a évidemment beaucoup interrogé, beaucoup écouté, les preuves que sa curiosité a été aussi ardente qu'infatigable abondent et surabondent. On demeure étonné de la quantité de faits vrais ou faux que contient son livre, et encore davantage de la variété de provenance de ces faits. Qu'il nous dise que l'impératrice Hélène, mère de Constantin, était fills du roi breton Coil, il n'y a rien là que de très explicable, il a trouvé cette tradition courante chez les lettrés de son pays, ou bien il l'a prise dans Geoffroy de Monmouth; mais il est plus malaisé de comprendre comment il a pu savoir que la ville de Damas « fut fondée par Éliézer Damascus, qui était serviteur et intendant d'Abraham avant qu'Isaac fût né, et *qui avait compté d'être l'héritier d'Abraham* ». C'est une tradition qui se rencontre dans le *Talmud*, et le vieux rabbin qui l'y a consignée était certainement un homme d'esprit et un fin connaisseur de la nature humaine, car il nous dit que l'excellent Éliézer, tout attaché qu'il fût à l'enfant, ne fut pas sans une secrète joie quand il le vit partir pour le sacrifice projeté, et eut le nez quelque peu long lorsqu'il le vit revenir [1]. Comme il est évident que Maundeville n'a pas lu le *Talmud*, et qu'il semble avoir interrogé les juifs beaucoup moins que les gens d'autres religions,

1. Selon le *Talmud*, ce sacrifice inspirait à Ismaël, le frère bâtard d'Isaac, des espérances qu'il fut assez imprudent pour avouer tout haut; mais Éliézer l'en reprit vertement : « Tu n'as rien à prétendre, lui dit-il, c'est moi qui dois être l'héritier d'Abraham ».

l'anecdote a dû lui venir par une conversation avec quelque chrétien d'Orient, Jacobite ou Georgien, ou quelque musulman versé dans les traditions rabbiniques. Voici qui est plus particulier encore. C'est l'époque où les traditions fabuleuses du vieil Orient si longtemps éparses se réunissent pour se condenser sous la forme de récits composés avec art et unité. Que les éléments premiers des célèbres *Mille et une Nuits* existent chez Maundeville en couches aussi épaisses que les cailloux d'or et les diamants dans le pays d'Eldorado de *Candide*, et qu'on n'ait qu'à tourner les pages pour les ramasser par poignées à l'état de substances brutes, de minerais vierges, de pierres précieuses dans leur gangue, cela est curieux et instructif sans avoir rien de trop extraordinaire ; ce qui l'est davantage, c'est d'y rencontrer quelques-uns de ces éléments transformés en lingots par le feu de la forge, et ce qui l'est tout à fait, c'est d'y trouver quelques-uns de ces lingots marqués déjà de la main de l'artiste. Parmi les contes des *Mille et une Nuits*, il en est un dont Maundeville semble avoir eu positivement connaissance, celui de *Sindbad le marin*. Presque rien ne manque des aventures de Sindbad dans les récits de Maundeville; voici sous le nom de griffon le fameux oiseau Rock, voici les montagnes d'aimant qui émiettent les navires en attirant leurs ferrements et les pygmées noirs qui s'assemblent par milliers sur le rivage pour se saisir de Sindbad et de ses compagnons, et les géants anthropophages qui mangent la chair humaine comme chair de mouton, et l'île

où les maris sont pieusement enterrés vivants avec leurs femmes mortes; il n'y a que la récolte des pierres précieuses par le moyen de quartiers de viande que les aigles viennent enlever qui ne s'y trouve pas, et nous avons dit que Marco Polo nous l'a transmise à sa place. A ces rapports, direz-vous, rien que de naturel; le conte de Sindbad le marin est un conte de voyages, et c'est pourquoi les mêmes aventures se rencontrent logiquement chez Maundeville qui est un voyageur. La réponse serait excellente, s'il ne se trouvait chez Maundeville certains passages qui offrent une ressemblance tellement étroite avec quelques parties du récit arabe, que c'est à croire qu'il les a pillées d'une manière ou d'une autre dans quelqu'une des premières rédactions de ce conte, ce qui s'expliquerait assez aisément d'ailleurs, s'il est vrai que son séjour en Égypte et en Syrie ait été aussi long qu'il le donne à penser. Puisqu'il a été accusé de compilation, en voilà un curieux exemple que les érudits n'ont, je crois, pas encore remarqué. Je me bornerai à deux de ces passages en laissant au lecteur l'amusement de chercher les passages correspondants dans le conte des *Mille et une Nuits*, ce qui leur donnera sans doute envie de le relire et sera tout plaisir pour eux. Le premier se rapporte aux montagnes d'aimant qu'il place entre le Cathay et le royaume du prêtre Jean. « Quoiqu'on puisse avoir ces marchandises à bon compte dans l'île du prêtre Jean, les marchands craignent le long voyage et les grands périls de la mer. Car en de nombreux endroits de la mer, il y a

de grands rochers de pierre d'aimant, qui de sa nature attire le fer, c'est pourquoi il n'y passe pas de navire qui ait d'attaches ou de clous en fer, et, s'il en passe, immédiatement les rochers d'aimant les attirent, si bien qu'ils ne peuvent plus s'en délivrer. J'ai moi-même vu un soir dans la mer comme une grande île pleine d'arbres et de buissons, d'épines et de bruyères en grande quantité, et les matelots nous dirent que tout cela venait des vaisseaux attirés par l'aimant à cause du fer qu'ils contenaient. De la décomposition de ces navires et des choses qu'ils renfermaient étaient nés ces buissons, épines, bruyères, herbes vertes, et autres choses semblables, et les mâts et voiles faisaient comme un bosquet ou un grand bois. » L'autre passage, beaucoup plus curieux encore, se rapporte aux coutumes du royaume du prêtre Jean. « Lorsqu'il sort avec sa suite, on porte devant lui un vase d'or plein de terre, en signe que sa noblesse, et sa puissance, et sa chair retourneront en poussière, et on porte aussi devant lui un vase d'argent, plein de beaux joyaux d'or et de pierres précieuses en signe de sa noblesse, de sa souveraineté et de son pouvoir. » Cette fois, c'est textuellement, et presque mot pour mot, ce que Sindbad nous raconte de son ami, le roi de Ceylan, toujours escorté de deux hérauts dont l'un crie : « Le voilà, le possesseur de mille couronnes, plus grand que le roi Salomon et que le roi Mihrage » ; et l'autre : « Le maître de tant de couronnes, il faudra qu'il meure ! »

Il n'y a pas seulement chez Maundeville des élé-

ments épars ou des fragments de beaux contes, il y en a d'entiers et qui semblent des résumés de quelqu'un des récits des *Mille et une Nuits*, tant ils en ont la couleur, et tant le merveilleux en est identique. Qu'est-ce qui manque, par exemple, à celui que voici pour trouver place dans cette célèbre collection, si ce n'est le développement et la dramatisation de ses diverses parties :

« De Trébizonde on passe par la petite Arménie dans laquelle, sur un rocher, est un vieux château qu'on appelle le château du Faucon. Il s'y trouve un faucon sur un beau perchoir, et une belle dame de féerie qui le garde, et à quiconque veillera le faucon sept jours et sept nuits (d'autres disent trois jours et trois nuits) sans compagnie et sans sommeil, cette belle dame donnera, une fois la veillée finie, la première des choses de la terre qu'il désirera, et cela est arrivé quelquefois. Il advint une fois qu'un roi d'Arménie, qui était un digne chevalier, un preux homme et un noble prince, veilla ce faucon, et au bout des sept jours et des sept nuits la dame vint et lui dit de faire son souhait, car il avait bien mérité de l'obtenir. Il répondit qu'il se trouvait un assez grand seigneur, que ses États étaient bien en paix, et qu'il avait assez de richesses terrestres, et que par conséquent il ne souhaitait pas autre chose que d'avoir à son plaisir le corps de cette belle dame. Elle lui répondit qu'il ne savait pas ce qu'il demandait, et qu'il était un fou de désirer ce qu'il ne pouvait pas obtenir, car il ne devait demander qu'une chose terrestre, et elle

n'était pas un être terrestre, mais un esprit. Le roi dit qu'il ne voulait pas demander autre chose. Alors la dame répondit : « Puisque je ne puis pas vous « détourner de votre impure témérité, je vais vous « faire à vous, et à ceux qui sortiront de vous, un « don sans que vous ayez besoin de le souhaiter. Sire « roi, vous aurez la guerre sans la paix, et toujours, « jusqu'à la neuvième génération, vous serez soumis « à vos ennemis, et vous serez en nécessité de tous les « biens. » Et depuis ce temps, ni le roi ni le pays d'Arménie n'ont été en paix ou riches, et ils ont toujours été tributaires des Sarrasins. Une autre fois, le fils d'un pauvre homme veilla le faucon, et souhaita d'avoir bonheur et succès dans le commerce. La dame le lui accorda, et il devint le marchand le plus heureux et le plus riche qui fut sur terre et sur mer. Il devint si riche qu'il ne connaissait pas la millième partie de sa fortune, et il fut plus sage dans son souhait que le roi. Un chevalier du Temple veilla aussi le faucon, et souhaita une bourse toujours pleine d'or, et la dame la lui accorda; mais elle lui dit qu'il avait demandé la destruction de l'ordre, par la confiance qu'ils auraient en cette bourse, et le grand orgueil qui s'ensuivrait chez eux. Et ainsi en est-il advenu. Par conséquent, que celui qui veille prenne garde, car s'il s'endort, il est perdu, en sorte que personne ne le reverra. »

L'allusion à la destruction, relativement récente, de l'ordre du Temple, est à remarquer, et ce passage a dû faire le sujet de bien des conversations parmi

les nombreux lecteurs de Maundeville à cette fin du XIVe siècle.

Une preuve très importante de la véracité de Maundeville à laquelle la critique n'a pas songé, c'est que les fables qu'il raconte ont exactement la couleur et la figure du merveilleux dans les divers pays d'où il prétend les avoir tirées, ce qui conduit à cette conclusion qu'il les a bien trouvées là où il le dit, et pas ailleurs. Chacun de ces contes a une patrie, et il la nomme avec une justesse et une précision irréprochables. S'il ne les avait pas entendus sur place, s'il les avait recueillis au hasard de ses lectures et de ses conversations, les aurait-il *localisés* avec une telle exactitude? Ce château de la dame et du faucon fées se rencontre, nous dit-il, dans la petite Arménie. Nous sommes là dans la région du Caucase, sur la frontière de l'ancien pays des Mèdes, célèbre par ses magiciennes dès la plus haute antiquité, et n'est-il pas vrai que ce conte porte la forme et la couleur du merveilleux persan, qu'il est là ethnographiquement à sa vraie place, et que nous le trouverions quelque peu en désaccord avec le génie des lieux, si le voyageur en avait mis la scène ailleurs au gré de sa fantaisie, en Égypte ou en Palestine, si vous voulez. Les récits qu'il fait de ce dernier pays sont encore un exemple frappant de cet accord entre le génie de la contrée et le merveilleux qui lui convient. Sir John Maundeville donne raison à cette opinion émise autrefois par M. Renan que les Sémites de Palestine et de Syrie manquèrent d'imagination dramatique et du

don de s'amuser de leurs propres rêves. En dehors des traditions consacrées par les livres saints, nous ne trouvons dans les chapitres concernant la Palestine qu'une séule histoire fabuleuse; mais que le merveilleux de cette histoire est différent de celui dont nous venons de donner un exemple! Ce n'est plus un conte de féerie, c'est un miracle à la façon juive et chrétienne, à portée morale directe. Il s'agit d'une jeune fille condamnée au feu pour avoir été faussement accusée d'impureté, et dont Dieu fait éclater l'innocence en transformant en roses les flammes de son bûcher, quelque chose comme l'histoire de la chaste Suzanne, ayant pour conclusion le miracle des roses de sainte Élisabeth, ou celui des fleurs spontanément nées sur la colline où saint Alban fut décapité [1]. Nul autre artisan de miracle que le Tout-Puissant, nulle autre féerie que l'intervention de la divine providence, nul appel à l'imagination que pour exhorter à la piété et recommander le respect dû à la vertu. Faut-il encore un autre exemple qui paraîtra peut-être le plus probant de tous? Il y a dans Maundeville plusieurs contes de serpents fées, mais ne croyez pas qu'il les ait placés indifféremment dans n'importe quelle contrée. Il les a placés en Grèce, leur vraie patrie, tout comme s'il avait eu

1. Ce conte pieux de Maundeville n'est vraisemblablement qu'une transformation d'une vieille légende arabe qui raconte que ce même miracle des flammes changées en roses s'accomplit autrefois en faveur d'Abraham, condamné à la fournaise par le roi Nemrod, légende qui n'est elle-même qu'une répétition d'une légende talmudique.

notre moderne érudition en matière de *folk-lore*, et qu'il sût que les hommes et femmes cygnes sont tout aussi décidément germano-scandinaves que les hommes et les femmes serpents sont gréco-slaves.

Ces histoires sont trop curieuses et éclairent trop bien sur la provenance première de quelques-unes des plus poétiques traditions de notre Occident, pour que nous ne les mettions pas sous les yeux de nos lecteurs.

« Puis on passe par les îles de Colos et de Lango (Cos), dont Hippocrate était seigneur, et quelques-uns disent que dans cette île de Lango habite encore la fille d'Hippocrate, sous la forme et la ressemblance d'un grand dragon de cent pieds de long, à ce qu'ils disent, car pour moi je ne l'ai pas vue, et les gens des îles l'appellent la Dame du pays. Elle habite dans un vieux château, au fond d'un souterrain; elle apparaît deux ou trois fois dans l'année, et elle ne fait de mal à personne à moins qu'on ne lui en fasse. D'une belle demoiselle qu'elle était, elle fut ainsi changée en dragon par une déesse nommée Diane, et on dit qu'elle restera sous cette forme jusqu'à ce que vienne un chevalier qui sera assez hardi pour l'approcher et la baiser sur la bouche; alors elle reviendra à sa nature vraie, reprendra sa forme de femme, mais ensuite elle ne vivra pas longtemps. Presque tout récemment, un chevalier de Rhodes, qui était un hardi et preux homme d'armes, dit qu'il l'embrasserait; il monta donc sur son coursier et alla au château; lorsqu'il entra dans la caverne, le dragon

leva la tête vers lui, et le chevalier, en la voyant sous cette forme si horrible et hideuse, se prit à s'enfuir. Mais le dragon l'emporta sur un rocher et le jeta dans la mer, où cheval et cavalier périrent. Un jeune homme, qui ne savait rien du dragon, descendit d'un vaisseau et s'avança dans l'île jusqu'au château; là, étant entré dans le souterrain, il s'y avança tellement qu'il trouva une chambre où il vit une demoiselle qui peignait sa chevelure en se regardant dans un miroir, tout ornée de riches bijoux. Il crut que c'était quelque femme prostituée qui demeurait là pour recevoir les hommes à folie, et il resta jusqu'à ce que la demoiselle vît son ombre dans le miroir; alors elle se tourna vers lui et lui demanda ce qu'il voulait. Il répondit qu'il voulait être son amant. Alors elle lui demanda s'il était chevalier, et il dit que non. Elle lui dit qu'en ce cas elle ne pouvait pas être sa maîtresse, mais elle lui conseilla d'aller retrouver ses compagnons et de se faire recevoir chevalier, puis de revenir le lendemain, qu'elle sortirait du souterrain pour aller à son avance, et qu'il devrait l'embrasser sur la bouche et n'avoir aucune crainte : « Je ne te ferai pas de mal, lui dit-elle, « bien que sous la forme d'un dragon; car, quoique tu « puisses me trouver horrible et hideuse à regarder, « sache que cela est fait par enchantement. Je ne suis « pas autre que tu me vois maintenant, une femme; « ne crains donc rien, et si tu m'embrasses, tu auras « tous ces trésors et tu seras seigneur de toute l'île. » Il partit, rejoignit ses compagnons, se fit recevoir che-

valier et revint le lendemain pour embrasser la demoiselle. Mais lorsqu'il la vit sortir du souterrain sous la forme d'un dragon, il eut si grand'peur qu'il s'enfuit vers le vaisseau, et elle le suivit. Et lorsqu'elle vit qu'il ne revenait pas, elle commença à crier comme un être qui a un grand chagrin; puis elle retourna à son souterrain, et subitement le chevalier mourut. Mais lorsque viendra un chevalier qui sera assez hardi pour l'embrasser, il ne mourra pas, mais il rendra la demoiselle à sa forme vraie et naturelle, et il sera le maître de toutes les contrées et îles ci-dessus nommées. »

Dans un second récit, qui, paraît-il, était connu en Angleterre avant Maundeville, le serpent a perdu tout caractère de féerie sous l'empire du christianisme et s'est transformé en une affreuse allégorie du péché.

« Cette ville de Sathalie et le pays d'alentour furent perdus par la folie d'un jeune homme qui avait pour maîtresse une belle demoiselle qu'il aimait passionnément; elle mourut subitement et fut placée dans un tombeau de marbre, et, poussé par le grand amour qu'il avait pour elle, il alla de nuit au tombeau et y entra. Au bout de neuf mois, il entendit une voix qui lui dit : « Va à la tombe de cette « femme, ouvre-la et contemple ce qu'elle a engendré « de toi; et, si tu manques d'y aller, il t'en arrivera « grand malheur ». Il alla au tombeau et l'ouvrit, et il en sortit un serpent, hideux à contempler, qui immédiatement s'enfuit à travers la ville et le pays, et bientôt après la ville fut engloutie. »

N'est-il pas étrange que ce soit dans la lumineuse Grèce, le pays par excellence de la beauté radieuse et du goût impeccable, que les deux superstitions les plus noires du vieux monde barbare, les serpents et le vampirisme, aient élu domicile? Pour la première, du moins, celle des serpents, nous l'y trouvons acclimatée dès la plus haute antiquité. D'où sortait-elle, à l'origine? Est-ce, comme on l'a prétendu, un reste du culte des serpents apporté par les vieux Pélasges? C'est possible; mais ne serait-ce pas plus particulièrement encore une importation des colons phéniciens, car enfin les légendes qui se rapportent à Cadmus sont d'origine phénicienne, et quel lecteur d'Hérodote ne se rappelle comment le Thébain Hercule, voyageant en Scythie, y fit rencontre d'une femme serpent qui portait le nom très significatif d'Échidna, s'unit à elle et en eut de beaux enfants, dont le plus jeune fut seul apte à bander l'arc de son père et hérita, par suite de cette circonstance, du gouvernement de ces vastes pays [1]? Une autre remarque importante à faire au sujet de ces serpents merveilleux, c'est que, hors de la Grèce proprement dite, dans tous les pays slaves et gréco-slaves, Macé-

1. Il est vraiment singulier de constater l'importance du serpent dans les histoires fabuleuses qui concernent les races sémitiques. On sait le rôle de premier ordre qu'il joue dans les récits bibliques. Dans le *Shah Nameh* de Firdousi, le roi Zohak, personnage figurant une dynastie arabe qui aurait gouverné la Perse avant les dynasties iraniennes, porte aux épaules deux serpents qu'il faut nourrir chaque jour de chair humaine.

doine, Épire, Serbie, Bulgarie, Russie, ils sont très intimement associés à des idées de puissance politique, de valeur militaire et de souveraineté. Si intimement et si clairement que c'est à peine s'il leur reste quelque chose de mystérieux, et que, leur appliquant la méthode évhémérique comme la seule qui leur convienne, on a bonne envie de voir en eux, non des mythes ou des allégories, mais des chefs de tribus et de hauts seigneurs scythes dont les noms de dragon et de serpent étaient depuis un temps immémorial les titres préférés, comme nous le voyons chez les peuplades américaines, peut-être même la désignation directe de leur pouvoir. Voyez dans les *bylines* russes, si bien et si complètement analysées par M. Alfred Rambaud dans sa *Russie épique*, quelle fière et martiale figure font tous ces dragons et toutes ces *serpentes*. Ils et elles habitent de belles grottes spacieuses au flanc des montagnes, ou des châteaux fortifiés sur les sommets : eux, ont la férocité vaillante des guerriers scythes; elles, l'intrépidité des Amazones, leurs parentes. Les princes les plus nobles et les plus preux les combattent sans horreur, sans mépris et sans haine, à armes loyales, comme on le fait avec des égaux, et il faut bien qu'ils soient des égaux, puisqu'on recherche quelquefois leur amitié et presque toujours leur alliance, car ils ont de belles filles qu'on peut enlever de force ou épouser de gré à gré, comme conclusion d'un combat acharné.

Et ce n'est pas seulement durant la période my-

thique et fabuleuse des peuples slaves et gréco-slaves qu'ils se présentent avec ces caractères de domination, le plein jour de l'histoire est arrivé qu'ils les gardent encore. Cette seconde moitié du XIVe siècle est justement l'époque où les Turcs pénètrent dans les provinces européennes de l'empire grec, et notre Maundeville était revenu depuis longtemps de ses voyages avant que le tsar serbe Lazare fût vaincu à Kossovo et que Marko Kraliewich eût commencé cette série d'exploits qui en font comme le Cid du monde slave. Eh bien! voyez, dans les chants superbes qui composent l'épopée serbe dont M. Auguste Dozon a donné récemment une belle et élégante traduction, le double rôle amoureux et militaire du dragon. Oui, aussi étrange que cela paraisse, dans le siècle même où Boccace écrivit les réalistes gaillardises du *Décaméron* et où Pétrarque inventa l'amour mystique, la femme du tsar Lazare, la belle Militza, était obsédée de l'amour du dragon de l'Iastrebatz. Toutes les nuits il prenait son vol, s'abattait sur la tour où elle habitait et se couchait à ses côtés, après s'être débarrassé de ses vêtements de feu. Cela dura une longue année, au bout duquel temps Militza prit le courage de faire à son mari la confidence de cet étrange amour; mais aussi vaillant qu'il fût, Lazare ne se jugea pas capable de délivrer sa femme, et l'œuvre ne put être accomplie que par un autre dragon, Vouk, que nous voyons décoré du titre très significatif de despote de Sirmie. La Macédonienne Olympias conçut autrefois d'un dragon le grand

Alexandre; mais son histoire s'est répétée bien souvent parmi les princesses de cet Orient européen, vraie patrie d'origine de tous les dragons masculins et féminins que nous trouvons naturalisés ou égarés dans notre Occident. N'était-elle pas, en effet, une des filles d'Élinos, roi d'Albanie, et de la fée Pressina, cette belle Mélusine, qui dut ses malheurs domestiques à la découverte que fit son mari de la fâcheuse habitude qu'elle avait de se déguiser en couleuvre tous les samedis, tout comme si elle eût été une vulgaire lamie, une *serpente* aventurière de l'ordre de celle dont autrefois, à Corinthe, le philosophe Apollonius de Tyane avait délivré un de ses disciples trop épris?

Fabuleux ou véridique, peu de livres anciens donnent une impression plus forte et plus franche de l'Orient. Comme il est avant tout préoccupé de bien faire comprendre à ses contemporains l'infinie diversité des peuples et des mœurs, Maundeville a réussi merveilleusement à faire apparaître les gigantesques contrastes que présente la vaste Asie, les plus puissants et les plus énormes qui se rencontrent sur notre planète. D'immémoriales civilisations obstinément conservatrices accolées à d'immémoriales barbaries non moins obstinément rebelles à toute contrainte; des splendeurs entamées par les moisissures du temps et des laideurs armées de toute la vigoureuse bestialité des instincts primitifs; des cultes très purs qui recouvrent les plus pauvres philosophies, des philosophies admirables qui se sont revêtues de

religions puériles ou sanglantes; des flots de parfums et des puanteurs de charogne, des senteurs d'épices et des odeurs de sang toujours fraîchement répandu, voilà l'ensemble du tableau, mais que de choses y trouvent place qui appelleraient la réflexion! Je me contenterai de mentionner la plus curieuse de toutes, la fertilité absolument monstrueuse des combinaisons essayées, adoptées, passées en lois et en coutumes, que le pauvre esprit humain a montrée sur la plus importante des questions concernant notre espèce, celle des rapports et de l'union des sexes. Il n'y a rien de si hideux, de si grotesque, de si abominable, de si ridicule, de si honteux qui n'ait été inventé sans répugnance, et accepté sans hésitation comme conforme à la nature par quelque nation grande ou petite, quelque peuplade ou quelque tribu : bigamie, polygamie, polyandrie, inceste matrimonial à la façon des Parsis, communauté des femmes, servitude de la femme, servitude de l'homme, suppression du veuvage et préservation de la fidélité conjugale par les bûchers brahmaniques, ce qui est un moyen radical d'empêcher que la morale ne reçoive quelque atteinte et que les matrones du Malabar ne déchoient jusqu'au rôle de matrones d'Éphèse, prostitution par religion, par hospitalité, par courtoisie et haut savoir-vivre, prostitution comme moyen d'éducation matrimoniale, ou d'acheminement pratique au mariage par la conquête de la dot probement accumulée par le plaisir donné, non moins qu'agréablement par le plaisir reçu, toutes ces jolies institutions et cou-

tumes se sont pratiquées et se pratiquent encore à la confusion de notre pauvre morale européenne et chrétienne, et comme pour bien lui montrer dans quel petit coin de l'espace elle est reléguée. Lorsqu'au commencement du dernier siècle les premières révélations sérieuses arrivèrent sur l'Orient, le fait de cette infinie variété de coutumes est celui qui frappa tout d'abord nos philosophes. On sait le parti qu'en tirèrent Voltaire et Montesquieu, le dernier surtout, et comment ils s'en servirent pour établir que la morale est affaire de latitude, et qu'il n'y a pas de combinaison si étrange (ce que Fontenelle, du reste, avait indiqué avant eux avec une ingéniosité profonde, mais en l'étendant à l'universalité des mondes) qui ne puisse et ne doive se réaliser sur un point quelconque de l'espace selon les conditions de la matière sur ce point donné. La thèse est fort sérieuse, et elle a été reprise, renouvelée et étendue dans notre siècle; mais pour nous qui ne nous piquons pas de philosophie, nous devons faire cette confession, que, par la faute sans doute de ce qui reste en nous d'atavisme chrétien, nous n'avons jamais pu porter notre attention sur ce sujet sans épouvante et sans horreur. Les détails et particularités fourmillent dans Maundeville sur les rapports des sexes dans les pays orientaux; beaucoup sont connus ou peuvent se rencontrer ailleurs, mais dans le nombre il en est un plus inédit dont nous nous ferions vraiment scrupule de priver nos lecteurs. « Dans une autre île qui est grande, belle et très

peuplée, c'est une coutume que la première nuit du mariage on introduise un autre homme auprès de sa femme pour la délivrer de sa virginité, service pour lequel on lui donne un fort salaire et nombre de remerciements. Il y a, dans chaque ville, un certain nombre de gens qui ne font pas d'autre travail, et on les appelle *cadeberiz*, c'est-à-dire les fous du désespoir, parce qu'on croit que leur opération est fort dangereuse. » C'est la plume de Voltaire qu'il faudrait pour célébrer congrûment une telle coutume; mais comme à notre grand regret nous ne la possédons pas, nous nous bornerons à quelques réflexions très sommaires. La première, c'est que le peuple de cette île était en toute évidence ennemi de toute peine superflue et aurait compris ce mot célèbre de certain pacha sur le plaisir de la danse : « Nous, danser, pourquoi cette fatigue? nous faisons danser les autres à notre place ». La seconde, c'est que bien décidément les choses ne sont heureuses ou malheureuses, agréables ou douloureuses que selon l'opinion que nous en avons, et que le vieux sophiste Protagoras avait raison lorsqu'il disait que l'homme est la mesure de toute chose. Enfin l'âme humaine est si portée à chercher à ses mécomptes et à ses chagrins des dédommagements et des compensations de n'importe quelle nature, qu'il y a gros à parier que cette singularité amusante a été pour bien des hommes du XIVe siècle une source d'*internelle consolacion.*

Nous avons dit que Maundeville avait été beaucoup

lu à cette fin du XIVe siècle, mais il est évident que cette période de première vogue passée, il conserva longtemps encore de nombreux lecteurs, car on retrouve sa trace dans la littérature d'imagination de l'Angleterre jusqu'à une époque assez récente. Relever minutieusement ces traces serait une étude intéressante, mais il y faudrait une longue enquête pour laquelle les loisirs nous manquent. Nous nous bornerons à celles que notre mémoire nous permet d'emblée de surprendre, et l'on va voir qu'elles sont encore assez nombreuses.

Pendant la durée du XIVe siècle, il s'opéra un changement assez considérable dans cette région du lointain, de la perspective rendue féerique par la distance, qui est toujours nécessaire à l'imagination, parce qu'elle y trouve pour ses rêves un asile conforme à leur nature, et ce changement fut en partie l'œuvre des voyageurs qui, depuis Plan de Carpin jusqu'à Maundeville, par derrière l'Orient révélé par les croisades, en avaient montré un second autrement vaste, mystérieux et redoutable, celui du monde mongolique. L'empire du Cathay et le fabuleux royaume du prêtre Jean remplacèrent la Syrie et l'Égypte, et le grand khan de Tartarie prit dans l'imagination européenne la place qu'y avaient occupée, depuis le Xe siècle, le miramolin d'Espagne et le sultan de Bagdad. Il y eut entre cette petite révolution d'ordre imaginatif et la grande histoire réelle une concordance parfaite; le grand khan de Tartarie prenait dans l'imagination la place des chefs tradi-

tionnels de l'islamisme, comme, dans la réalité, il les avait effacés en les faisant rentrer sous l'ombre noire de sa domination. Cet affreux souverain mongol sorti si récemment des misères de la vie de horde, il va, grâce aux voyageurs, bénéficier dans des proportions inusitées de toutes les grandeurs de ses vassaux et de ses captifs; il va concentrer en sa personne les splendeurs décoratives de la Chine, la magie de son cérémonial et celle de ses arts mécaniques, la magnificence fastueuse des princes arabes, la majesté dominatrice des Abbassides, la hauteur impérieuse des Seldjoucides. C'est au sein de cette lumière éblouissante qu'il va trôner jusqu'à la fin du xv[e] siècle, comme le montrent les épopées de Boiardo et d'Arioste, dont les personnages sont autant tartares que musulmans. Quel lecteur de ces poètes ne se rappelle Ferragus, et Mandricard, et l'Argail, et comment le paladin Roland devint fou par amour pour la belle Angélique, fille du roi de Tartarie, et comment cette même Angélique plaça son bien-aimé Médor sur le trône du Cathay? La popularité si tardive de ces personnages ne prouve-t-elle pas à quel point ce merveilleux de la lointaine Asie s'était emparé des imaginations? Cette popularité était dans toute sa force un siècle auparavant lorsque Chaucer écrivait ses *Contes de Canterbury*, comme le prouve le charmant récit, malheureusement inachevé, de son écuyer. A vrai dire, il n'est pas question dans ce conte du grand khan même, mais du khan de Crimée, un Batou quelconque au lieu d'un Gengis

khan quelconque : « A Sara, dans le pays de Tartarie, régnait un roi qui guerroyait contre Russie ». A cela près, les magnificences de l'état royal de cet excellent Cambuscan sont les mêmes que tous les voyageurs du siècle attribuent à la cour du grand khan du Cathay. Ce qu'ils nous apprennent de la fête de l'anniversaire des souverains, Chaucer ne fait autre chose que le répéter poétiquement. Voici l'immense salle où le souverain trône sous un dais bien haut par-dessus ses convives, et les longues tables chargées de mets recherchés et bizarres autour desquelles prennent place des milliers d'invités, et les *ménestrels* du roi qui accompagnent le repas de leur musique, et les danses sans fin, et les commentaires des mandarins versés dans la magie et l'astrologie à la vue du cheval de bronze descendu à la porte du palais. Auquel de ces voyageurs Chaucer a-t-il donné la préférence? Il était certes assez versé dans la littérature de son époque pour avoir eu connaissance des récits de Marco Polo ; est-il bien téméraire cependant de penser que Maundeville, plus récent, est pour quelque chose dans sa description de ces magnificences mongoliques?

L'île enchantée de *la Tempête* de Shakespeare, déserte en apparence, mais peuplée d'habitants invisibles, où les naufragés, errants de-ci et de-là, à la merci de voix qui flottent dans l'air, sont endormis par des sons de lyre, éveillés en sursaut par des bruits de tambourin, effrayés par des aboiements, était certainement en germe dans Maundeville, et le

grand poète n'a eu qu'à couver ce germe pour l'en faire sortir dans tout son féerique épanouissement. « Dans cette vallée, on entend souvent de grandes tempêtes et de grands tonnerres, et de grands murmures et bruits tant de jour que de nuit, et on y entend aussi de grands tapages comme qui dirait de tambourins, de violes et de trompettes, comme s'il s'y passait une grande fête. » Ailleurs, il rapporte une légende qui reproduit exactement sous une forme chrétienne le vieil antagonisme de l'Iran et du Touran, et, comme ce vieux mythe semble avoir été ignoré des hommes du moyen âge et que Maundeville place sa merveille sur les confins de la Perse, on peut tenir à peu près pour certain qu'il l'a prise sur place même, ce qui est une preuve nouvelle de ce rapport exact qui existe entre les fables qu'il raconte et les pays où il prétend les avoir trouvées. Il raconte donc qu'un méchant empereur de Perse poursuivant un peuple chrétien pour le détruire, Dieu, sur l'appel au secours de ses fidèles, enveloppa de ténèbres le roi de Perse et son armée, et que depuis lors, les persécuteurs habitent cette terre de nuit où personne n'ose pénétrer. « Et les gens du pays disent que souvent on y entend des voix humaines, des hennissements de chevaux, des chants de coqs, et on sait très bien qu'il y a là des hommes; mais on ne sait pas quels ils sont. » Comme Marco Polo raconte de certains steppes tartares quelque chose de tout pareil à la première des deux citations ci-dessus, et qu'il avait été fait en Angleterre une

traduction de ses voyages vers la fin du XVI[e] siècle, il ne serait pas impossible que Shakespeare fût redevable au Vénitien du premier germe de son île; mais comme d'un autre côté, les textes de Maundeville serrent de beaucoup plus près la conception de Shakespeare, comme ils contiennent non seulement le germe de l'île, mais l'indication des terreurs extérieures qui l'enveloppent et en protègent l'accès, tempêtes, tonnerres, ténèbres, il est plus probable que c'est à son compatriote que Shakespeare a emprunté les éléments de son incomparable féerie.

Que John Bunyan ait pu lire Maundeville, cela n'est pour surprendre aucun de ceux qui ont remarqué à quel point cet homme de foi profonde est en même temps littérateur expert, avec quelle habileté il a su choisir ses lectures, de manière à se donner la culture nécessaire pour exprimer dignement ses pensées sans risquer de se détourner des voies d'édification où il marchait, ou de perdre son âme par de vaines curiosités d'intelligence. Qui ne voit assez aisément que son *Pilgrim's progress* est une transformation pieusement familière, volontairement populaire de la grande conception de Dante? Qui ne voit l'influence que Spenser a eue sur son esprit, et que c'est par la *Reine des fées* qu'il a compris la valeur des allégories pour le but qu'il poursuivait? Qu'il se soit souvenu de quelques vieux voyages en écrivant celui de son pèlerin, cela n'a rien que de très probable, et s'il en a été ainsi, Maundeville a été certainement du nombre. Il est un épisode au moins du *Pilgrim's progress*

qui offre une étroite ressemblance avec un chapitre de Maundeville. Le passage du pèlerin à travers la vallée de l'ombre de la mort répète presque exactement l'aventure de la vallée périlleuse. Dans les deux récits la vallée est occupée par des diables, et nul ne peut la traverser sans danger s'il n'est sincèrement chrétien et n'a mérité l'appui de Dieu. C'est mieux qu'une ressemblance générale, les détails des terreurs et des périls sont les mêmes. « Dans le centre de cette vallée sous un rocher, est un diable terrible à contempler, qui ne montre la tête que jusqu'aux épaules. De lui il sort une telle fumée, une telle puanteur, et un tel feu qu'à peine on peut l'endurer. Mais les bons chrétiens qui sont stables dans leur foi entrent sans péril, car ils se confessent d'abord et se marquent du signe de la croix, en sorte que les diables n'ont pas de pouvoir sur eux. Mais quoiqu'ils soient sans péril, ils ne sont pas cependant sans crainte lorsqu'ils voient les diables tout autour d'eux qui dans l'air et sur terre les raillent, les menacent et les terrifient par des coups de tonnerre et des ouragans,... et dans toute cette vallée, je vis une grande multitude de corps morts, comme s'il y avait eu une bataille entre les deux puissants rois du pays, et que la plus grande partie de leurs armées eût été défaite et tuée. » Voilà la vallée périlleuse de Maundeville; comparez avec la vallée de l'ombre de la mort de Bunyan. « Au centre de cette vallée, j'aperçus comme la bouche de l'enfer,... et la flamme et la fumée en sortaient sans intermittence avec tant d'abondance, tant d'étincelles

tant de cris hideux que Chrétien fut forcé de remettre son épée en place et d'avoir recours à une autre arme qui s'appelle *prière*.... Il marcha ainsi un long temps, mais les flammes continuaient toujours à le poursuivre, et il entendait aussi des voix douloureuses et des pas précipités de côté et d'autre, si bien que quelquefois il pensait qu'il allait être mis en pièces ou foulé aux pieds comme la boue dans les rues.... Au bout de cette vallée il y avait quantité de sang, d'os, de corps d'hommes mutilés, même de corps de pèlerins qui avaient auparavant passé par ce chemin, et pendant que je cherchais d'où cela pouvait venir, je vis devant moi une caverne où habitaient deux géants dont la puissance et la tyrannie avaient cruellement mis à mort les hommes dont gisaient là les ossements. » La vallée périlleuse de Maundeville est, dit-on, empruntée à la relation du franciscain Oderic de Pordenone; mais à coup sûr Bunyan n'a pas lu ce dernier, et c'est bien à Maundeville qu'il est redevable de son épisode.

Il n'a certainement échappé à aucun lecteur intelligent, qu'en écrivant son *Gulliver*, Swift s'est proposé l'imitation des anciens voyageurs afin de circonstancier comme eux ses récits par tous ces détails de temps et de lieux qui donnent à leurs crédulités tant de vraisemblance et à leurs impostures un si grand air de bonne foi. Tout ce qu'il leur doit se borne-t-il à cette imitation générale, et leur a-t-il fait d'autres emprunts? A coup sûr, il n'avait pas besoin d'eux pour l'invention de ses nains et de ses géants,

de ses Houyhnhnms et de ses Yahoos, et il lui suffisait pour cela de se souvenir de ses pygmées et de ses cyclopes, de ses Lestrigons et de ses centaures classiques. Et cependant il me semble bien que, pour un au moins des voyages de Gulliver, celui de Brobdingnag, il n'a pas dédaigné de prendre quelques traits à Maundeville. Notre voyageur raconte qu'au delà de la vallée périlleuse il y a une île dont les habitants sont des géants sauvages qui ont vingt-huit ou trente pieds de haut. « Personne n'ose donc entrer dans cette île; car s'ils voient un vaisseau et des hommes dedans, immédiatement *ils entrent dans la mer pour s'en saisir*, et on dit qu'au delà de cette île il y en a une autre où habitent des géants d'une stature plus grande encore, quelques-uns de quarante-cinq ou cinquante pieds de haut, d'aucuns disent même de cinquante coudées. Je n'en ai vu aucun, car je n'eus aucun empressement à visiter ces régions, parce que personne ne peut entrer dans l'une ou l'autre de ces îles sans être immédiatement dévoré. Et chez ces géants il y a des *moutons aussi grands que nos bœufs* qui portent de grande laine très rude. J'ai vu plusieurs fois de ces moutons. Et on dit que souvent ces géants prennent des hommes dans la mer, qu'ils enlèvent de leurs vaisseaux, et qu'ils les portent à terre deux dans une main et deux dans l'autre, et qu'ils les mangent, en s'en allant, tout crus et vivants. » Maintenant rappelez-vous par quel accident Gulliver fut abandonné dans le pays de Brobdingnag. « Je commençais à être fatigué, et ne trouvant rien pour intéresser

ma curiosité, je m'en retournai à tout petits pas vers la crique; mais lorsque j'eus la mer en vue, j'aperçus nos hommes qui étaient déjà rentrés dans le bateau et qui faisaient force de rames comme pour sauver leurs vies. J'étais sur le point de les héler, ce qui eût été bien inutile, lorsque j'aperçus un *être énorme qui les poursuivait dans la mer aussi vite qu'il pouvait; l'eau ne lui venait pas plus haut qu'aux genoux, et il faisait des enjambées prodigieuses.* » Les habitants de Brobdingnag n'étaient pas anthropophages; mais, s'ils l'eussent été, le géant qui poursuivait dans la mer les compagnons de Gulliver n'aurait eu aucune peine à égaler les prouesses d'appétit des insulaires de Maundeville; et, quant à ces moutons gros comme des bœufs qu'il prétend avoir vu souvent, les animaux de Brobdingnag auraient facilement soutenu la comparaison.

Daniel de Foë fut un grand lecteur de voyages, et c'est même en ce genre que consiste l'érudition littéraire qui lui est propre. Toutefois, avant la lecture de Maundeville, nous n'aurions pas osé affirmer que cette érudition s'étendît plus loin que les voyageurs du XVIIe siècle et la collection d'Hakluyt; l'anecdote suivante, qui est commune à la fois au romancier et au voyageur, semble prouver que cette érudition était moins restreinte que nous ne le pensions. « Parmi les hommes riches de cette contrée (une province quelconque de la Chine relevant du khan du Cathay) il y a un homme prodigieusement opulent qui n'est ni prince, ni duc, ni comte; mais il a chaque année,

comme rente, la charge de plus de trois cents chevaux en riz et diverses céréales; aussi mène-t-il une grande et voluptueuse vie, selon les coutumes de son pays, car il a chaque jour cinquante belles demoiselles, toutes vierges, qui le servent à ses repas. Lorsqu'il est à table, elles lui apportent ses plats successivement, toujours par groupes de cinq, et elles chantent en les portant. Puis elles lui coupent ses viandes et lui mettent les morceaux dans la bouche, car il ne touche à rien et tient toujours ses mains sur la table, parce qu'il a les ongles si longs qu'il ne peut rien saisir ni manier...; et les demoiselles chantent tout le temps que cet homme riche mange; et, lorsqu'il ne veut plus du premier service, cinq et cinq autres demoiselles lui apportent le second, toujours chantant, et elles font ainsi chaque jour jusqu'à la fin du repas. C'est de cette manière que s'écoule sa vie, et ainsi ont vécu ses ancêtres, ainsi vivront ses descendants, sans jamais accomplir aucun fait d'armes, ni rien faire d'autre que de vivre à l'aise, comme un cochon qu'on nourrit dans une étable pour l'engraisser. » Cette anecdote est la tout à fait dernière de Maundeville, et, par une coïncidence singulière, elle est aussi la dernière du *Robinson Crusoé.* De Foë, comme Maundeville, a voulu faire apparaître cette image d'ignoble volupté comme contraste à la vie de travaux, de privations et de fatigues qu'exigent les carrières du voyageur et du noble aventurier. Chez de Foë, comme chez Maundeville, la scène de l'anecdote est en Chine; seulement le personnage, au lieu

d'être une manière de prince, n'est qu'une sorte de hobereau, vaniteux et malpropre, qui de la richesse a les apparences plus que la réalité. « Lorsque nous arrivâmes à la maison de campagne de ce personnage, nous le vîmes mangeant son repas dans un petit emplacement devant sa maison. C'était une manière de jardin, mais il nous était facile de le voir, et on nous donna à comprendre que, plus nous le regarderions, plus il serait charmé. Il était assis sous un arbre, une sorte de palmier nain qui le garantissait très efficacement contre le soleil; mais, sous l'arbre, on avait encore placé une large ombrelle qui encadrait sa tête assez convenablement; son pesant et corpulent individu s'étalait à l'aise, renversé dans un grand fauteuil à bras, et son dîner lui était servi par deux femmes esclaves. Il y en avait deux autres dont peu de gentilshommes, en Europe, accepteraient les services : l'une le faisait manger avec une cuillère, et la seconde tenait le plat d'une main et chassait de l'autre ce qui tombait sur la barbe et l'habit de taffetas de sa seigneurie. Cette grosse et grasse brute jugeait au-dessous de lui de se servir de ses mains pour ces offices familiers que les rois et potentats aimeraient mieux accomplir eux-mêmes que se laisser importuner par les doigts grossiers de leurs serviteurs. » Pour être aussi exact que possible, il nous faut ajouter que Marco Polo raconte pareille histoire de je ne sais quel souverain d'une province du Thibet; mais il est plus probable que c'est à Maundeville que de Foë est redevable de cette silhouette de grotesque voluptueux.

III

« Au nom de Dieu glorieux et tout-puissant! Celui qui veut aller à la ville de Jérusalem peut y arriver par nombre de routes tant de terre que de mer; par divers chemins on arrive à une même fin. » C'est par ces paroles que sir John Maundeville ouvre le récit de ses voyages. La première phrase imite l'invocation religieuse qui précède chaque chapitre du Coran, et la seconde est le titre même d'un des chapitres de Montaigne.

Par divers moyens on arrive à semblable fin, telle est bien l'opinion que Maundeville a déposée dans son livre. Il enseigne que les choses les plus éloignées sont encore voisines, que les plus contraires se rejoignent, que les plus ennemies se concilient, et qu'en un mot toutes choses se ramènent à l'unité. Au premier abord cependant il semblerait que ce livre prêche surtout le triomphe de la diversité. Jamais, en effet, ce Montaigne dont nous venons de rappeler le nom n'a énuméré avec plus de complaisance l'infinie variété des choses humaines que ne le fait Maundeville; mais les conclusions qu'il tire de cette variété sont exactement à l'opposé de celles de notre grand sceptique, car, loin de ruiner les fondements de la certitude, elles les affermissent au contraire, et loin de conduire au mépris de la raison par le spectacle de ses contradictions, elles conduisent à

l'estimer dans le présent et à espérer en elle dans l'avenir. Toutes ces différences de mœurs, d'institutions, de croyances, ne sont que les efforts plus ou moins vigoureux, plus ou moins languissants de l'âme humaine vers la vérité. Partout le but est le même, et ce que nous appelons diversité n'est pas autre chose que les degrés inégaux de la force ou de la faiblesse de cet effort toujours identique.

Avant de nous donner cette haute leçon de philosophie, le tableau de cette diversité peut nous en donner une plus particulière et plus modeste, car n'est-il pas bien fait pour nous guérir de toute folle présomption, de toute sotte estime de nous-mêmes, de toute naïve crédulité en notre sagesse de petit village et nos perfections de clocher? Nous nous croyons volontiers en possession des plus sages coutumes et des meilleures institutions; mais ainsi pensent tous les peuples que moi, Maundeville, j'ai visités dans ce long espace de trente-quatre ans. Si nous ne sommes pas en peine de justifier nos opinions, ils ne le sont pas davantage de justifier les leurs; il ne s'en trouve pas un seul qui ne sache alléguer d'assez bonnes raisons en faveur de ses pires folies. Et il ne sert de rien de répondre, comme nous le faisons, qu'ils sont dans l'erreur, puisque c'est précisément ce qu'ils disent de nous. Il nous faudrait apprendre une bonne fois que nous sommes contenus dans l'univers et que l'univers n'est pas contenu en nous. N'est-ce pas la plus insigne des folies d'imaginer que la sagesse, au lieu d'être éparse dans le

monde, s'est rapetissée au point de se condenser tout entière dans le petit coin de terre que nous nommons notre pays en ne laissant à tout le reste que le mensonge et l'erreur? — Rappelez-vous quelle était la force de l'esprit local au moyen âge, combien était grand l'attachement du paysan pour sa paroisse, du chevalier pour son comté, du citoyen pour sa ville, et jugez des effarements, des doutes, des hardiesses négatrices, des tristesses, des rêveries, des crédulités et des chimères que des livres comme ceux de Marco Polo et de Maundeville engendrèrent nécessairement chez les âmes encore si naïves du XIVe siècle.

Certes, nous possédons la vérité, mais ils n'ont pas toujours aussi grand tort que nous le pensons de croire qu'ils la possèdent aussi. Cette diversité qui est si bien faite pour nous étonner jusqu'à l'effroi est beaucoup plus grande dans les choses de la nature et de la race, que dans les choses de l'âme et de l'esprit. Oui, il existe dans la nature des différences inconciliables, des pygmées et des géants, des hommes qui marchent à quatre pattes et des hommes qui n'ont qu'un pied, des peuples qui n'ont pas de nez et des peuples qui ont des têtes de chien, des femmes qui ont la lèvre supérieure si longue qu'elles s'en servent comme de parasol pour se garantir du soleil, et des femmes qui ont pour yeux des pierres précieuses dont l'éclat fascine ceux qui les regardent; mais il en est autrement dans l'ordre moral où la diversité est souvent plus apparente que réelle, et plus à la surface qu'au fond. On peut dire

qu'à cet égard les divers peuples sont plutôt séparés par des cloisons que par des murailles, et les cloisons sont quelquefois si minces que les voix peuvent s'entendre des deux côtés aussi distinctement que possible.

Maundeville appuie ses opinions sur une sorte de système cosmographique où il se montre en avance de Colomb et de Copernic. La terre est ronde, c'est un globe entouré d'eau. Embarquez-vous sur un point quelconque de ce globe, naviguez aussi longtemps que vous voudrez, et il y aura toujours un moment où vous reviendrez à votre point de départ. « C'est ce qui arriva, lorsque j'étais jeune, à un digne homme qui partit de notre pays pour découvrir le monde. Il alla dans l'Inde, et dans les îles au delà de l'Inde, qui sont au nombre de plus de 5 000, et il voyagea si longtemps par terre et par mer, qu'à la fin il arriva dans une île où il entendit les gens parler son propre langage, et crier aux bœufs à la charrue les mêmes mots qu'on leur criait dans son pays. Ce lui fut un grand étonnement, et il ne comprit pas comment cela se pouvait faire. Il s'en retourna donc, et perdit en ce faisant beaucoup de temps, comme il le confessa plus tard, car il arriva qu'étant allé en Norvège, une tempête le rejeta dans une île, et il reconnut que c'était celle où il avait entendu parler son propre langage, et crier ainsi aux bœufs à la charrue. » Il en est de même dans le monde moral. Allez aussi loin que vous voudrez dans le domaine des idées et des croyances, écartez-vous autant que vous

le voudrez de votre point de départ, et il y aura toujours un moment où vous y serez ramenés, et vous entendrez nommer Dieu et le diable comme dans votre pays.

Non seulement toutes les doctrines finissent par aboutir à un même point, mais elles ont toutes une certaine ressemblance entre elles, ressemblance d'abord vague, incertaine, confuse, mais qui va s'accentuant à mesure qu'on les regarde davantage et qu'on en considère un plus grand nombre, ce qui conduit à admettre que, par nature, les hommes sont enclins à penser tous la même chose. Cela ne serait pas déjà fort extraordinaire, puisqu'ils sont tous soumis aux mêmes conditions générales, et qu'ils ont tous alternativement le jour et la nuit; mais il y a une raison plus forte pour qu'il en soit ainsi. C'était une opinion généralement accréditée au moyen âge que Jérusalem était le centre du monde. Maundeville adopte cette opinion et en déduit des conséquences remarquables. « Celui qui veut publier une chose et la faire ouvertement connaître la fera crier et proclamer dans la place qui est au milieu d'une ville, afin que la chose ainsi proclamée et annoncée puisse atteindre à tous les quartiers de cette ville également; c'est ainsi que celui qui était le créateur du monde voulut souffrir pour nous à Jérusalem, à cette fin que sa passion et sa mort qui y furent proclamées pussent être connues également de toutes les régions de l'univers. » Cette lumière centrale doit donc rayonner, et rayonne en effet, jusque dans les pays qui en

sont le plus éloignés; de là, les parts inégales de vérité et d'erreur que nous rencontrons chez les divers peuples. Chez ceux qui sont proches de ce centre de lumière, la part de vérité a été si forte qu'elle embrasse presque la révélation tout entière. Chez ceux moins favorisés qui ne sont atteints que faiblement de ces rayons, cette part a été moins grande, d'autres n'ont eu que des reflets, ou des clartés de crépuscule, ou des lueurs d'aube à peine perceptibles dans la nuit. Il s'ensuit que ce que nous nommons erreurs dans les diverses croyances ne le sont pas absolument, mais relativement; ce sont des erreurs en quelque sorte de degré et de distance, équivalant à des vérités obscurcies et tronquées.

Mettons à l'essai cette opinion par l'examen des diverses doctrines religieuses, et commençons par celles des sectes chrétiennes qui ne s'accordent pas avec nous sur les choses de notre foi commune. Voici d'abord les Grecs. Ils ne connaissent pas le pape ni l'Église romaine, et l'empereur de Constantinople est à la fois souverain temporel et spirituel de ses sujets. Ils croient que le Saint-Esprit procède du Père et non du Fils. Ils rejettent le purgatoire, et croient que les âmes n'auront ni peines ni récompenses jusqu'au jour du jugement. Ils n'administrent pas le baptême et l'extrême-onction exactement comme nous. Ils pensent qu'on ne doit se marier qu'une fois, ne jeûnent pas de la même manière que nous et aux mêmes jours, et estiment que nous commettons péché en ne

portant pas la barbe. En Orient, parmi les Sarrasins, habitent de nombreuses communautés chrétiennes, séparées les unes des autres par des différences si minimes qu'il ne vaut presque pas la peine d'en parler. Tous admettent le baptême, et croient au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Il y en a qui s'appellent Jacobites parce qu'ils disent que c'est de l'apôtre saint Jacques même que leurs pères ont reçu la doctrine chrétienne. Ceux-là n'admettent pas la confession, prétendant que c'est à Dieu seul, et non à un homme, qu'il faut se confesser; quand ils veulent le faire, ils jettent de l'encens sur le feu, et se confessent à Dieu au milieu de cette fumée. Les Syriens pensent sur la confession comme les Jacobites, comme les Grecs pour tout le reste, et portent la barbe. Les Georgiens, qui disent avoir été convertis par saint George, portent tous la tonsure, les clercs en rond, les laïques en carré, puis d'autres encore qu'on appelle Nestoriens, Ariens, Nubiens, et tous ont la plupart de nos articles de foi. A Jérusalem, il y a des prêtres des régions de l'Inde qui opèrent le sacrement de l'autel en récitant le *Pater Noster*, c'est-à-dire, selon la manière la plus ancienne, parce qu'ils ne connaissent pas les additions que les papes ont faites depuis à cette consécration, mais ils chantent avec beaucoup de dévotion. Il y a enfin le fameux prêtre Jean; il n'a pas tous les articles de notre foi, mais seulement les principaux; en revanche, si grande est sa vénération pour Notre Seigneur, que lorsqu'il sort en temps de paix, il est toujours précédé d'une croix de bois, en

mémoire de la Passion. Voilà bien des sectes, mais elles sont plus nombreuses que dissemblables, et si elles sont séparées de nous sur bien des points, ce n'est jamais sur rien d'absolument essentiel. Maundeville aurait pu au moins les appeler hérétiques et schismatiques, puisqu'en effet ces sectaires sont tels pour l'Église catholique; il est remarquable qu'il ne l'a pas fait une seule fois, et je n'ai pas souvenir qu'aucun de ces deux mots soit prononcé dans son livre. Si cette abstension n'est pas calculée, il faut avouer qu'elle est singulière.

Lorsqu'il veut désigner quelque peuplade ou quelque secte qui est chrétienne aussi peu que ce soit, Maundeville emploie invariablement la même formule. Ils croient au Père, au Fils et au Saint-Esprit, dit-il, sans mention d'autre dogme. C'est qu'il a vécu trop longtemps en Orient pour n'avoir pas appris que le dogme de la Trinité est le *Shibboleth* auquel se reconnaît le chrétien, celui qui le sépare nettement des autres croyances, et l'empêche de se confondre avec les juifs et les musulmans. A l'égard de ces derniers, ses opinions sont absolument éclairées et libérales, et je ne sais où certains annotateurs ont pu voir tant d'erreurs et de préjugés dans ce qu'il dit de la doctrine et des croyants de l'Islam. A la vérité, ce qu'il raconte de Mahomet n'est qu'un tissu de fables recueillies dans ses conversations avec les musulmans, mais il n'en est pas de même pour ce qu'il dit du Coran, qu'il prétend avoir lu, et dont il montre, en effet, une connaissance suffisante pour

qu'on l'en croie sur parole [1]. Ce n'est pas trop s'avancer que de dire que sur l'islamisme Maundeville pense exactement comme son grand contemporain Boccace. Se rappeler le conte des trois anneaux. Il y avait dans une famille un anneau d'un tel prix qu'il ne pouvait, étant unique, être compris dans les partages des héritiers et passait toujours du père à l'aîné ; mais il arriva qu'à une certaine génération le père eut trois fils qu'il aimait également, et ne pouvant se résoudre à laisser à aucun le précieux anneau,

1. Il connaît le Coran non seulement dans ses dogmes essentiels, mais dans sa partie légendaire. Il n'est pas une seule des traditions de ce livre concernant Jésus qu'il ait omise dans le résumé qu'il en a fait. Or ces traditions, toutes respectueuses qu'elles sont pour les personnes saintes du christianisme, n'en sont pas moins fort choquantes pour les croyants sincères et pieux, et Maundeville les raconte avec une complaisance et une indulgence singulières. Il sait que la personne réelle de Jésus n'a pas souffert sur la croix et que les juifs n'ont crucifié qu'un fantôme. Il sait que, lorsque Marie eut enfanté sous un palmier, elle eut grande honte, se lamentait et souhaitait d'être morte; mais que l'enfant qui venait de naître se prit soudain à parler et la consola en lui disant : « Mère, n'aie pas de crainte, car Dieu a caché en toi ses secrets pour le salut du monde ». Sur ce sujet de l'incarnation, il sait encore quelque chose de plus particulier qui n'est pas dans le Coran, c'est que, lorsque Marie vit l'ange Gabriel pour la première fois, elle eut très grand'peur : « Car il y avait alors dans la contrée un enchanteur nommé Teknia, qui, par ses enchantements, pouvait prendre la ressemblance d'un ange, et qui, sous ce déguisement, dormait souvent avec les vierges. C'est pourquoi elle conjura l'ange de lui dire s'il était ou non Teknia, et l'ange la rassura et lui dit qu'elle ne devait avoir aucune crainte de lui. » Maundeville a si réellement lu le Coran qu'en citant cette dernière tradition il fait remarquer qu'elle ne s'y trouve pas. En ajoutant cette légende à celle qui nous montre Jésus parlant aussitôt après sa naissance, on aura au complet l'histoire de la conception et de la naissance de Merlin l'enchanteur.

il en fit faire, pour tourner la difficulté, deux autres tout semblables. Ces trois anneaux, dit le personnage narrateur du conte, sont le judaïsme, le christianisme et le mahométisme, qui ont entre eux une ressemblance si étroite qu'on ne saurait dire lequel des trois peuples qui professent les trois religions est le véritable héritier de Dieu. De même Maundeville marque avec précision les dogmes communs aux deux religions, dogmes qui rapprochent tellement l'islamisme du christianisme qu'il considère les musulmans comme aisément convertissables. « Ce livre (le Coran) dit que Jésus fut envoyé par le Dieu tout-puissant pour être un miroir et un exemple à tous les hommes. Il dit aussi du jour du jugement que Dieu viendra pour juger toute l'humanité, qu'il placera les bons à son côté et leur donnera le bonheur éternel et qu'il condamnera les méchants aux peines de l'enfer.... Ils reconnaissent que les œuvres du Christ sont bonnes, que ses paroles, que ses actes, sa doctrine, contenus dans les évangiles sont véridiques, et que ses miracles aussi sont véridiques, que la sainte Vierge Marie fut vierge avant et après la naissance de Jésus, et que tous ceux qui croient parfaitement en Dieu seront sauvés.... Si on leur demande quelle est leur croyance, ils répondent : Nous croyons en Dieu créateur du ciel et de toutes les autres choses qu'il a faites, et sans lui rien n'a été fait. Nous croyons au jour du jugement, et que chacun sera récompensé selon ses mérites. Nous tenons pour vrai tout ce que Dieu a dit par la bouche de ses prophètes.... Et lors-

qu'on leur parle du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ils disent que ce sont trois personnes, mais non un Dieu, car leur Alcoran ne parle pas de la Trinité. Mais ils disent que Dieu parle, et qu'ils savent bien qu'il est esprit, car sans cela il ne serait pas vivant.... Et ils disent que quiconque ne connaît pas la parole de Dieu ne connaîtra pas Dieu.... Ils ont donc nombre d'articles importants de notre foi, quoiqu'ils n'aient pas en perfection la loi et la foi comme nous chrétiens l'avons, et c'est pourquoi ils sont aisément convertis, spécialement ceux qui comprennent les Écritures et les prophéties. » Songez que l'homme qui parle ainsi a fait le voyage de Terre sainte avec le regret que Jérusalem soit aux mains des infidèles, et dites s'il est possible de juger ses adversaires avec plus de tolérance, d'équité et de loyale intelligence.

Maundeville ne se contente pas de rendre justice aux musulmans, il a pour eux de l'estime et presque de la tendresse. Il les aime pour le respect pieux avec lequel ces ennemis de notre loi religieuse en honorent les souvenirs et en protègent les monuments, respect qui est vraiment à honte à plus d'un chrétien. « Les Sarrasins montrent beaucoup de respect pour le temple, et disent que le lieu est vraiment saint. Et lorsqu'ils y entrent, ce n'est que pieds nus, et ils s'agenouillent une infinité de fois. Et lorsque mes compagnons et moi nous vîmes cela, nous enlevâmes nos souliers et nous entrâmes pieds nus, jugeant que nous ne pouvions montrer moins de respect et de piété, et avec une moindre componction de cœur que n'en

montrait un quelconque de ces mécréants. » Le saint sépulcre n'existerait plus, grâce au zèle trop irrévérencieux dans son emportement des pèlerins chrétiens, si le sultan n'y avait mis bon ordre. « Il n'y a pas encore bien longtemps que le sépulcre était tout grand ouvert, en sorte que tous pouvaient le voir et le toucher. Mais comme les pèlerins qui le visitaient l'endommageaient à l'envi pour en emporter des petits fragments ou de la poudre, le sultan a fait élever un mur tout autour afin que personne ne puisse le toucher. » Mais il admire encore davantage les musulmans pour la conformité qu'ils établissent entre leur vie et leur loi religieuse, pour la stricte observance des pratiques que cette loi leur impose, et il remarque avec une éloquente amertume que les chrétiens sont bien loin de cette rigide obéissance. Ici un autre conte de Boccace se présente au souvenir. C'est l'histoire d'un marchand juif qu'un de ses compères chrétiens sollicitait si fréquemment de se convertir qu'à la fin il y consentit, mais voulut faire auparavant le voyage de Rome pour mieux juger de la sainteté de notre religion. Il exécuta son projet, et il vit, à sa grande surprise, qu'aucun chrétien, ni petit, ni grand, ni ecclésiastique, ni laïque, ne vivait conformément à sa foi, mais au contraire se rendait coupable de tous les péchés qu'elle défendait. La conclusion, paradoxale en apparence, qu'il tira de ce spectacle, c'est qu'il fallait vraiment que cette religion fût divine non seulement pour continuer à vivre, mais pour faire toujours de nouveaux prosélytes, alors que ses secta-

teurs faisaient tout pour la discréditer et la détruire. Eh bien, une leçon fort analogue fut donnée à Maundeville par le sultan lui-même, dans une conversation particulière qu'il prétend avoir eue avec lui. Le passage est vraiment trop curieux pour n'être pas mis tout entier sous les yeux de nos lecteurs :

« Les Sarrasins disent que les juifs sont maudits parce qu'ils ont souillé la loi que Dieu leur envoya par Moïse. Et les chrétiens sont maudits aussi, disent-ils, parce qu'ils ne gardent pas les commandements et les préceptes de l'Évangile que Jésus-Christ leur a donnés. A ce sujet, je vous rapporterai ce que le sultan me dit un jour dans sa chambre. Il congédia tous les assistants, seigneurs et autres, parce qu'il voulait me parler en particulier. Et alors il me demanda comment les chrétiens se gouvernaient dans notre pays. Je répondis : Très bien, grâce à Dieu. Et il me dit : Non, vraiment, car vous, chrétiens, n'avez aucun souci de la manière infidèle dont vous servez Dieu. Vous devriez donner l'exemple au bas peuple pour bien faire et vous lui donnez l'exemple de mal faire. Les gens du peuple, les jours de fête, lorsqu'ils devraient être à l'église pour servir Dieu, vont aux cabarets, et là se livrent à la gloutonnerie tout le jour et toute la nuit, mangent et boivent comme des bêtes qui n'ont pas de raison, et ne savent jamais quand ils en ont assez. Et les chrétiens s'encouragent aussi les uns les autres par tous les moyens qu'ils peuvent à se battre et à tromper. Et ils sont si orgueilleux qu'ils ne savent jamais comment s'ha-

biller, tantôt l'habit est court, tantôt il est long, tantôt il est serré, tantôt il est large, tantôt il s'accompagne de l'épée, tantôt de la dague, bref, toute sorte de déguisements. Ils devraient être simples, doux, véridiques, pleins de bonnes œuvres comme l'était ce Jésus en qui ils croient, mais ils sont tout le contraire, toujours enclins au mal et à faire le mal. Et ils sont si cupides que pour un peu d'argent ils vendent leurs filles, leurs sœurs et leurs propres femmes pour les œuvres de la paillardise. Celui-ci séduit la femme de celui-là, et aucun n'a foi dans un autre; mais ils violent perpétuellement la loi que Jésus-Christ leur a donnée pour leur salut. Aussi ont-ils perdu par leurs péchés cette terre que nous occupons. Pour leurs péchés Dieu les a remis entre nos mains; ce n'est pas seulement par notre puissance que cela s'est fait, mais par leurs péchés. Car nous savons en toute vérité que, lorsque vous servirez Dieu, Dieu vous servira, et que, lorsqu'il sera avec vous, personne ne sera contre vous. Et nous savons parfaitement par nos prophéties, que les chrétiens arracheront encore cette terre de nos mains lorsqu'ils serviront Dieu plus dévotement. Mais aussi longtemps qu'ils mèneront, comme maintenant, des vies impures et souillées, nous n'aurons aucune crainte d'eux, car Dieu ne les aidera pas. Alors je lui demandai comment il connaissait l'état des chrétiens. Il me répondit qu'il le connaissait par ses messagers qu'il envoyait dans tous les pays déguisés en marchands de pierres précieuses, d'étoffes d'or, et

autres choses pour s'enquérir des mœurs de chaque peuple parmi les chrétiens. Alors il rappela tous les seigneurs qu'il avait fait sortir de sa chambre, et il m'en présenta quatre de très considérables qui me parlèrent de mon pays et de beaucoup d'autres contrées chrétiennes, comme s'ils avaient été de ces mêmes pays; et ils parlaient français en toute perfection, et le sultan aussi, ce qui me fut grande merveille. Hélas! c'est un grand scandale pour notre foi et pour notre loi lorsque des gens qui ne les ont pas nous reprochent nos péchés. Et ces gens qui devraient être convertis au Christ et à sa loi par nos bons exemples et par notre vie, qui devrait être acceptable aux yeux de Dieu, sont au contraire encore plus éloignés de nous par notre perversité et notre mauvaise vie, et ce sont eux, étrangers à notre sainte et vraie croyance, qui nous accusent d'être des hommes de mauvaises mœurs et des maudits. Et ils disent positivement vrai, *car les Sarrasins sont pieux et fidèles, et gardent entièrement les commandements de leur saint livre Alcoran, que Dieu leur envoya par son messager Mahomet, auquel, disent-ils, l'ange saint Gabriel révéla souvent la volonté de Dieu.* »

Les dernières lignes soulignées laissent assez clairement, ce nous semble, transparaître la vraie pensée de l'auteur. Il serait peut-être téméraire d'affirmer que Maundeville tenait l'islamisme pour une véritable révélation, toujours est-il qu'il s'exprime comme si c'était bien là son opinion.

Tant que les religions ont des rapports aussi directs

et aussi étroits que le christianisme et l'islamisme, la thèse de Maundeville se prouve avec une telle évidence et une telle simplicité qu'elle pourrait passer pour un *truisme*, n'était la liberté d'esprit qu'il a fallu cependant à un homme du XVe siècle pour reconnaître carrément des frères en croyances dans ces musulmans si longtemps combattus, frères bâtards sans doute, mais tout aussi rapprochés de nous qu'Ismaël le fut d'Isaac. Ces ressemblances vont sans doute cesser avec les religions païennes qui offriront à notre auteur plus de résistance. Eh bien, pas du tout; c'est là au contraire qu'il en découvre en plus grand nombre, ce qui d'ailleurs n'est pas pour surprendre outre mesure quand on songe que ces paganismes sont les diverses formes du brahmanisme et du bouddhisme qu'il a pu observer dans l'Inde, à Ceylan, à Java, en Birmanie, en Chine, et autres lieux qu'il prétend avoir visités. Quelque bizarres ou révoltants que soient les spectacles qui lui sont présentés, il ne s'abuse pas un seul instant; mais avec une perspicacité naïve vraiment singulière, il va droit au sens caché sous toutes ces monstruosités extérieures, et il découvre qu'il peut les expliquer par telles et telles choses que son éducation chrétienne lui a fait connaître depuis longtemps. Les païens, croyez-vous, adorent des dieux de métal et de bois; mais non, ils adorent les puissances, les énergies créatrices, les principes de vie et d'action morale dont ces statues sont les représentations. Maundeville, avec beaucoup d'ingéniosité, divise ces représentations en

deux classes, les simulacres et les idoles. Les simulacres sont de simples effigies de personnes qui ont laissé une grande réputation de noblesse ou de sainteté, comme étaient les effigies d'Hercule et autres héros dans l'antiquité, comme sont chez nous les statues de nos saints, ou bien encore des effigies de choses bienfaisantes par excellence, comme le soleil, la lune, le feu, etc. Si nous adorons nos saints, ce n'est pas parce que nous les regardons comme des dieux, mais parce que, leurs actions ayant été celles qui sont les plus agréables à Dieu, nous supposons qu'ils sont en rapport plus direct avec lui et plus capables d'intercéder pour nous. Tel est à peu près le raisonnement que Maundeville prête à ses adorateurs de simulacres, et qu'il étend, avec beaucoup de logique, des représentations de personnes à celles de choses matérielles. « Ils disent qu'ils savent fort bien que ce ne sont pas des dieux, car ils savent qu'il n'y a qu'un Dieu qui est dans le ciel, mais ils savent aussi que ces hommes n'auraient pas pu faire les merveilles qu'ils ont faites sans un don spécial de Dieu, et c'est pourquoi ils disent qu'ils étaient en bon rapport avec Dieu, et ils les adorent en conséquence. C'est aussi ce qu'ils disent du soleil qui change les saisons, donne la chaleur, et nourrit toutes choses ; ils savent bien que, s'il est de si grand profit, c'est que Dieu l'a aimé plus que toute autre chose, et puisque Dieu lui a donné une si grande vertu sur le monde, il est juste, disent-ils, qu'on l'adore. C'est ce qu'ils disent également des

autres planètes, et du feu, qui est si profitable. » Les idoles, au contraire des simulacres, sont des images formées par les imaginations déréglées des hommes, images dont les semblables ne se trouvent pas dans la nature, comme une statue ayant quatre têtes, une de cheval, une de bœuf, etc. Eh bien, ces adorateurs d'idoles ne raisonnent pas moins bien que les adorateurs de simulacres. Ce n'est pas qu'ils croient qu'il y a en réalité de telles monstrueuses divinités; mais c'est qu'ayant fait effort pour se représenter les qualités divines, ils ont été obligés d'emprunter les figures qui pouvaient le mieux atteindre leur but, le bœuf, l'éléphant, le serpent, etc. Ce sont des symboles concrets de l'invisible, des signes des choses spirituelles pour les yeux de la chair. Nos modernes docteurs en symbolisme ont-ils dit mieux et plus que cela?

Ce sont de fausses religions. Oh! oui, sans doute, bien fausses; si par hasard, cependant, elles avaient la vertu d'opérer les mêmes miracles que la seule vraie, ou des miracles analogues? Eh bien, cette vertu, elles la possèdent, plus probablement, il est vrai, par la puissance du diable que par celle de Dieu, quoiqu'il fallût encore se garder d'être souvent trop affirmatif à l'égard de l'une ou de l'autre influence; mais, quelle que soit celle de ces deux influences que l'on choisisse, ce qui est certain, c'est qu'une action surnaturelle est là, infernale ou divine, et que par conséquent il est compréhensible que ces idolâtries recèlent une part de vérité et produisent quelques-

uns des effets de la vraie religion. De même que les musulmans mettent entre leur foi et leur loi religieuse un accord que les chrétiens n'y mettent pas, ces idolâtres portent à leurs dieux un dévouement qui est inconnu aux adeptes de la vraie foi. Nos martyrs que nous adorons par-dessus tous nos autres saints ne l'ont jamais été volontairement; mais à ces païens toute occasion est bonne pour s'infliger un martyre volontaire, un pèlerinage, une procession, la dédicace d'un temple, car toutes ces cérémonies et coutumes se rencontrent dans leurs cultes. Il y a dans le Malabar une certaine idole qui est l'objet d'un pèlerinage perpétuel, absolument comme les chrétiens vont à Saint-Jacques de Compostelle et autres sanctuaires vénérés. Les uns y vont en s'imposant de tenir les yeux toujours baissés contre terre, les autres en s'agenouillant de trois pas en trois pas, quelle que soit la longueur de leur voyage; d'autres en se portant sur les membres de violents coups de poignard. Après les pèlerinages, les processions. A certains grands jours on sort l'idole richement vêtue et on la promène sur un char précédé de toutes les vierges du pays et suivi du cortège des pèlerins, et nombre d'entre eux se jettent sous les roues du char qui les broie et les mutile; enfin, lorsque l'idole est rentrée en place, son retour est salué par une foule de morts volontaires. « Ils pensent que plus de peines et de tribulations ils souffrent pour l'amour de leur Dieu, et plus de joie ils auront dans l'autre monde. En un mot, ils souffrent tant de

peines et de si durs martyres pour l'amour de leur idole, qu'un chrétien n'oserait pas prendre, je le crois bien, la dixième partie de ces souffrances pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Chrit. » Les hommes qui se tuent ainsi sont réputés saints. « Et comme on tiendrait chez nous à grand honneur d'avoir un saint dans sa famille, ainsi pensent-ils aussi ; et comme chez nous on écrit dévotement les vies et les miracles des saints personnages et on sollicite leur canonisation, ainsi font-ils pour ceux qui se sont tués volontairement pour l'amour de leur idole. Ils disent que ce sont de glorieux martyrs et des saints; ils les placent dans leurs écrits et leurs litanies, et se vantent, en se disputant entre eux, à propos de ces parents bienheureux, disant : J'ai plus de saints dans ma famille que toi dans la tienne. » Maundeville donne la formule d'une des prières par lesquelles les assistants accompagnent ces pieux suicides, et soit hasard, soit intention de la part du voyageur, il se trouve que cette prière a les formes, le tour, l'accent des prières chrétiennes. « Grand Dieu, contemple ce que ton véridique serviteur a fait pour toi; il a quitté sa femme, ses enfants, ses richesses, tous les biens de ce monde, et sa propre vie pour l'amour de toi, et pour t'offrir en sacrifice sa chair et son sang. Par conséquent, saint Dieu, place-le parmi les plus bienaimés dans ton bienheureux paradis, car il l'a justement mérité. » Le culte des reliques ne leur est pas non plus inconnu. « Ensuite ils font un grand feu et brûlent le corps, et alors chacun de ses parents et

amis prend une certaine quantité de cendres et les conserve en guise de reliques, disant que c'est une sainte chose, et ils ne craignent aucun péril tant qu'ils ont sur eux ces cendres. » Les rapprochements que Maundeville établit ainsi en tapinois entre les rites, coutumes et pratiques des cultes idolâtriques et ceux du christianisme sont en nombre vraiment considérable, en voici un dernier exemple. « Et comme nous disons nos *Pater Noster* et nos *Ave Maria* en comptant les grains du chapelet, dit-il, en parlant d'un certain roi idolâtre, ainsi ce roi récite-t-il dévotement chaque jour trois cents prières à son Dieu avant de manger. » Notez que cette dévotion, idolâtrique ou non, est évidemment de bon aloi, puisque le roi qui la pratique est tellement droit et équitable dans ses jugements que ses sujets n'ont rien à craindre pour leurs biens, car personne n'oserait commettre un vol dans ses États. La dévotion au plus vrai des cultes serait-elle plus fertile en bons effets [1]?

Ce sont erreurs d'un zèle fanatique; mais n'avons-nous pas aussi les nôtres? devait infailliblement se dire le bon lecteur du XIVe siècle, en pensant à tout ce qu'il avait lu, entendu raconter, ou vu de ses yeux.

1. Au moment où nous achevons de corriger ces pages nous achevons en même temps la lecture d'un aimable livre de sir Edwin Arnold, *India revisited*, et nous y trouvons la preuve manifeste que Maundeville avait positivement visité nombre de régions de l'Inde. Sur les pratiques pieuses des Hindous, la religion quotidienne tirée de la rencontre des bêtes, les idoles considérées comme simples représentations, sir Edwin Arnold exprime les mêmes opinions que Maundeville, et presque dans les mêmes termes.

Maundeville se garde bien d'émettre ce doute, seulement il s'arrange toujours de manière à le suggérer. Il se gêne moins avec les simples superstitions, et il dit, à cet égard, nettement leur fait à ses compatriotes et coreligionnaires. Les idolâtres de certaines régions ont, rapporte-t-il, une coutume singulière : la première bête qu'ils rencontrent le matin, ils en font l'objet de leur culte de la journée. Parmi ces bêtes, il y en a qui sont d'heureuse rencontre, et d'autres de malheureuse; ils disent qu'ils ont été amenés à reconnaître ce fait par une expérience longtemps répétée, et qu'il est pieux d'honorer les bêtes qui sont d'heureuse rencontre, car cette rencontre n'a pu avoir lieu sans une grâce de Dieu. « Mais il ne se manque pas de chrétiens qui disent qu'il est bon de rencontrer certaines bêtes le matin, et mauvais d'en rencontrer d'autres, qu'ils ont fait souvent l'expérience qu'il est malheureux de rencontrer le lièvre, le porc et autres; que lorsque l'épervier et autres oiseaux carnivores se saisissent de leur proie devant des hommes armés, c'est bon signe, et mauvais signe, au contraire, lorsqu'ils la laissent fuir, également qu'il est malheureux de rencontrer des corbeaux. Or puisque les chrétiens qui sont instruits chaque jour dans la sainte doctrine croient à de telles choses, est-il bien étonnant que des païens qui n'ont pas de bonne doctrine, mais qui se dirigent d'après leur nature, y croient d'autant plus largement que leur simplicité est plus grande? »

Les sous-entendus de Maundeville vont parfois très

loin. Ces ressemblances ne s'arrêtent pas aux rites, cérémonies ou pratiques dévotieuses ; elles apparaissent souvent entre les dogmes de ces idolâtries et ceux de notre religion. Que votre pensée s'arrête un instant sur le curieux, amusant et édifiant tableau que voici :

« De cette ville (Kin-sai, dans la Chine méridionale), on va par eau jusqu'à une abbaye de moines qui sont des hommes profondément religieux selon leur foi et leur loi. Dans cette abbaye il y a un grand et beau jardin où croissent nombre d'arbres porteurs de diverses sortes de fruits, et dans ce jardin il y a une petite colline pleine d'arbres plaisants à voir. Sur cette colline et dans ce jardin il y a divers animaux tels que singes, babouins et autres en grand nombre, et chaque jour, lorsque les moines ont mangé, l'aumônier porte les restes du repas dans le jardin et frappe à la porte avec une clef d'argent qu'il tient à la main. Immédiatement toutes les bêtes de la colline et des diverses parties du jardin sortent, au nombre de trois ou quatre mille, et elles viennent à la manière des pauvres gens, et des serviteurs leur donnent les restes dans de beaux vases d'argent doré. Lorsqu'elles ont mangé, le moine frappe de nouveau sur la porte du jardin avec la clef, et toutes les bêtes retournent là d'où elles étaient venues. Ils disent que les bêtes qui sont belles sont des âmes d'hommes vertueux, et que les bêtes qui sont laides sont les âmes de pauvres gens, et c'est pourquoi ils leur donnent à manger pour l'amour de Dieu. C'est ce qu'ils

croient, et personne ne peut les tirer de cette opinion. Ils prennent ces bêtes lorsqu'elles sont petites, et les nourrissent ainsi d'aumônes, en aussi grand nombre qu'ils peuvent en prendre. Je leur demandai s'il n'aurait pas mieux valu donner ces secours aux pauvres qu'aux bêtes. Ils me répondirent qu'ils n'avaient pas de pauvres parmi eux dans ce pays, et que quand bien même il y en aurait, ce serait une plus grande charité de donner à ces âmes qui font ici-bas leur pénitence. »

Il est impossible, en lisant ce passage, de ne pas penser aux âmes du Purgatoire. Certes, si on ne regarde qu'à l'enveloppe, nous sommes loin de la noblesse et de l'idéalité du dogme chrétien ; mais sous ces formes grotesques, caricaturales, ridicules, transperce la même idée d'expiation temporaire et de pénitence purificatrice.

La vérité est si naturelle aux hommes qu'on peut dire qu'ils l'ont en eux de naissance et par le seul fait qu'ils ont une âme. La révélation est en eux, cachée, obscure, latente, mais agissant sourdement, sans participation de leur volonté, pour éclater dans toute sa lumière et les tirer hors des ténèbres. Selon qu'ils ont compris plus ou moins complètement, plus ou moins purement cette révélation naturelle, les peuples sont plus ou moins libres, plus ou moins heureux, plus ou moins puissants. Voyez plutôt les Tartares. Ils ont des idoles, cela est vrai, mais ces idoles se rapportent à un culte qui n'est chez eux que secondaire, le culte du dieu de la nature, lequel est subordonné au Dieu un,

éternel, pur esprit qui a créé toutes choses. C'est dans cette croyance au Dieu unique que consiste leur véritable religion, et c'est dans cette religion, toute de l'esprit, qu'il faut chercher le fondement de leur puissance. Le grand khan du Cathay ne reconnaît pas d'autre base à son pouvoir que la volonté de Dieu même, et c'est de Dieu même qu'il la tient vraiment, si les récits que l'on fait sont véridiques. Un ange apparut en effet à Gengis-Khan, et lui dit que c'était l'ordre de Dieu qu'il unît les tribus éparses des Tartares et qu'il les poussât à la conquête du monde. Il est remarquable que Maundeville, qui admet volontiers l'action des démons pour expliquer en partie les cultes idolâtriques, ne fait aucune réserve de ce genre pour les cultes théistes des musulmans et des Tartares, et qu'il raconte les visites de l'ange à Gengis-Khan et de Gabriel à Mahomet sans mettre en doute l'identité de ces célestes personnages, ou les supposer des démons déguisés. Pourquoi auraient-ils été de faux anges, puisque les messages qu'ils portaient impliquaient une croyance que les démons combattent partout et toujours? Gengis-Khan accomplit les volontés divines, et s'en trouva bien. Aussi, lorsqu'il eut réuni tous les Tartares en un même corps de nation, son premier soin fut-il de promulguer un code dont le statut initial leur prescrivait « de croire et d'obéir au Dieu immortel qui est tout-puissant et les délivrerait de l'esclavage, et d'invoquer son secours dans tous les moments de nécessité ». Puisque son pouvoir avait eu pour point de départ l'ordre même

de Dieu, il voulut qu'il fût fait à son image, et puisqu'il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, il voulut qu'il n'y eût qu'un roi sur la terre. C'est ce que disent en termes exprès ses lettres et ses sceaux : « Le khan, fils du Dieu très haut, empereur de tous ceux qui vivent sur la terre, seigneur de tous les seigneurs ». Et encore : « Dieu dans le ciel, le khan sur la terre ». Aussi nombre de ces princes ont-ils été chrétiens, et ce n'est qu'assez récemment qu'ils sont revenus à leurs anciens errements ; mais, bien qu'ils aient cessé d'être chrétiens, ils n'en honorent pas moins ceux qui le sont. « Il a dans sa cour nombre de barons et de serviteurs qui sont chrétiens, ayant été convertis à la bonne foi par des religieux chrétiens qui habitent avec lui, et il y en a nombre d'autres qui ne veulent pas qu'on sache qu'ils sont chrétiens. » Et plus loin, après avoir décrit les processions et cérémonies dont les moines nestoriens, ou d'autres dénominations, honorent l'entrée du souverain dans telle ou telle de ses villes : « C'est grand dommage qu'il ne croie pas fidèlement en Dieu. Néanmoins il écoute parler de Dieu avec bonheur, et il permet libéralement aux chrétiens de vivre sous sa seigneurie, et aussi aux hommes de sa religion de devenir chrétiens, s'ils le veulent, dans toutes les parties de son empire, car il n'interdit à personne de professer telle foi qui lui convient. » Tout ce que nous dit Maundeville du grand khan et de ses Tartares se tient, en somme, très près de ce que la véridique histoire nous rapporte de ce pur déisme, qu'elle nous représente comme

propre à tous les grands conquérants mongoliques, et particulièrement à Gengis-Khan, et de cette effrayante tyrannie qui s'accordait avec une tolérance religieuse si large, comme pour dire que les corps étaient la part du souverain, et les âmes la part de Dieu [1].

Ne remarquez-vous pas cependant comme, pas à pas, insensiblement, cette Jérusalem, objet premier du voyageur, s'est éloignée et effacée des préoccupations de son intelligence? Assurément nous sommes toujours sur le terrain du christianisme; car, qu'est-ce que cette disposition native par laquelle l'homme tâtonne après la vérité et la saisit souvent — inconsciemment, obscurément, et pour la déformer ou la comprendre de travers, mais toujours avec un sincère désir de la connaître — sinon le Verbe de l'évangéliste, lequel est la vie, lumière des hommes qui luit dans leurs ténèbres? Mais de cette idée, comme d'ailleurs des versets de l'évangéliste, il est facile, sans la presser bien fort, de faire sortir nombre d'hérésies embarrassantes, et Maundeville n'en a pas évité quelques-unes. En premier lieu, il se peut dire que, puisque cette révélation primitive est en nous, nous sommes tous des incarnations du Verbe, et que, par conséquent, autant de fois il arrive que le Verbe triomphe des ténèbres de manière à laisser à la vie toute sa perfection, autant de fois il y a parmi les

1. Consulter à ce sujet les admirables chapitres de Gibbon sur les conquérants mongols.

hommes de nouvelles incarnations du Christ, ou, nuance plus grave encore, de Christs nouveaux. J'ai à peine besoin de dire que l'excellent Maundeville n'a rien de commun avec cette hérésie, bonne pour un sectaire russe ou un disciple de David Strauss. Il y en a d'autres dont il se rapproche davantage. Par exemple, si cette disposition native existe, il faut admettre que l'homme est naturellement un animal religieux, ce qui conduit à ces conséquences que l'idée de religion en elle-même est séparable des diverses formes qu'elle a revêtues et qu'elle leur est antérieure, et que, par conséquent, la révélation par le Verbe incarné n'a pas créé la religion parmi les hommes, mais seulement apporté son expression la plus parfaite et la seule qui préserve cette disposition native de s'égarer, par l'accord absolu qu'elle établit entre cette nécessité de notre nature et la vérité. Si ce n'est pas là tout à fait la manière de penser de Maundeville, on peut dire qu'il n'en est guère éloigné. Nous voyons partout, en effet, dans son livre, qu'il établit une différence marquée entre l'idée même de religion et le christianisme. On est religieux, d'après lui, sans aucune lumière de la révélation; les musulmans sont croyants à leur loi avec ferveur, le grand khan et ses sujets ont une foi très pure qu'ils ont servie avec zèle ardent; les épithètes de pieux, de dévot, sont accordées aux pires idolâtres : « ce sont gens très religieux selon leur loi » est une expression qui revient chez lui sans cesse, qu'il s'agisse des santons arabes ou des moines bouddhistes. Enfin,

dernière hérésie, la plus simple, mais la plus grave de toutes, il n'est pas bien difficile d'identifier cette disposition naturelle avec la raison humaine, de manière à découvrir en nous-même et à établir sans aucun secours extérieur et divin les dogmes fondamentaux que la révélation se vante d'avoir apportés, et c'est ce que les apôtres de la religion dite naturelle, théistes et déistes, n'ont jamais manqué de faire. Maundeville les a réellement précédés, ou plutôt, disons hardiment qu'il est en date le premier de tous.

Maundeville a beau faire étalage de son christianisme, il ne peut empêcher un œil clairvoyant de reconnaître que, par la manière dont il comprend cette disposition religieuse naturelle, il circonscrit et réduit singulièrement le champ de la révélation. Voilà qu'il nous a fait reconnaître successivement que les idolâtries n'étaient que symboliques de la vérité, que toutes les religions étaient créatrices de vertus particulières, souvent dignes d'admiration et que quelques-unes possèdent, sans aucun secours de la révélation, plusieurs de ses dogmes les plus fondamentaux et les plus essentiels, l'existence de Dieu et l'unité de Dieu, l'âme et son immortalité, le jugement comme sanction de la vie avec ses peines et ses récompenses. Eh bien, Maundeville va plus loin encore, car il enlève à la révélation la morale chrétienne même, ou pour parler encore plus nettement, il enlève à cette morale les vertus qui en découlent, pour les rendre à la nature, et cela est plus grave

que tout le reste. Si la morale en elle-même est chose naturelle, il n'en va pas ainsi de celle qui a été prêchée par telle ou telle doctrine, car cette dernière n'est alors qu'un écoulement des dogmes établis par cette doctrine, et nous devons logiquement considérer qu'elle leur est adhérente et n'existerait pas sans eux. Si donc nous rencontrons les vertus essentiellement chrétiennes chez des peuples qui n'ont jamais connu le christianisme, même de nom, nous sommes fondés à croire et à dire que la nature humaine les trouve en elle-même, ou les produit d'elle-même par sa propre action. L'homme peut donc atteindre aux vertus issues de la révélation sans la révélation même. Écoutez plutôt cette description morale des habitants d'une certaine île relevant de la souveraineté du fameux prêtre Jean :

« Au delà de cette île, il y en a une autre, grande et riche, habitée par un peuple vertueux et véridique, de bonnes mœurs et de foi sincère selon leur croyance. Quoiqu'ils ne soient pas baptisés, *par loi naturelle* ils sont pleins de toute vertu et évitent tout vice ; car ils ne sont ni orgueilleux, ni cupides, ni envieux, ni colères, ni gloutons, ni impudiques ; ils font à autrui ce qu'ils voudraient qu'autrui leur fît, et sur ce point ils remplissent les dix commandements de Dieu. *Ils n'ont souci ni de possessions, ni de richesses ; ils ne mentent pas et ne jurent pas, mais disent simplement oui et non*, car ils disent que celui qui jure veut tromper son voisin, et c'est pourquoi, *tout ce qu'ils font, ils le font sans serment*. Cette île

est appelée l'île de Bragman, et quelques-uns l'appellent la terre de la foi, et à travers cette île coule un grand fleuve appelé Thebe. En général, tous les habitants de ces îles, et des terres limitrophes, sont plus honnêtes et plus justes en toutes choses que les peuples des autres contrées voisines. Dans cette île il n'y a ni voleur, ni meurtrier, ni femme prostituée, ni pauvre mendiant, et jamais personne n'y fut tué. Ils sont aussi chastes, et mènent une vie aussi pure que s'ils étaient moines, et ils jeûnent tous les jours. Et comme ils sont si véridiques, si justes, si pleins de vertueuses conditions, ils ne sont jamais affligés par les tempêtes, le tonnerre, la grêle, la peste, la famine, la guerre, ou toute autre tribulation, comme nous le sommes souvent pour nos péchés, *par quoi il paraît évident que Dieu les aime pour leurs bonnes actions*. Ils croient fermement en Dieu qui a créé toutes choses et l'adorent; ils ne tiennent à aucun prix les richesses terrestres et ils vivent avec une telle régularité vertueuse, et tant de sobriété pour le boire et le manger, qu'ils vivent longtemps. »

Si Maundeville est chrétien, comme il prend soin de s'en glorifier presque à chacune de ses pages, c'est avec une couleur très marquée qui suffit pour le retirer du giron de l'orthodoxie de son temps et le placer dans le camp des Réformateurs. Considérez attentivement ce petit tableau auquel il est visible que les béguinages des Pays-Bas et les lollards d'Angleterre ont fourni plus d'un trait, et dites s'il ne vous semble pas lire la description anticipée de quel-

qu'une des sectes qui naîtront de la réformation. En quoi ces habitants de l'île de Bragman diffèrent-ils d'un conventicule de puritains zélés pour la vie selon Dieu, ou ce qui est plus particulier encore, d'un *meeting* de quakers ennemis du serment par amour et respect de la vérité? Serait-il possible d'identifier réellement cette île de Bragman avec quelque portion de notre planète, nous ne savons; mais il est bien plus probable qu'il faut voir dans cette description une allégorie pieuse à l'adresse des contemporains pour les exhorter à cette réformation des mœurs que Maundeville ne perd pas une occasion de leur recommander et qu'il leur fait prêcher par tous les infidèles et tous les idolâtres, par le sultan d'Égypte, par le khan du Cathay, par le prêtre Jean. Par cette préoccupation constante, il appartient au parti de Wiclef et de Jean Huss, comme par sa curiosité d'esprit, son appétit de connaître, sa largeur de vues et son équité envers tous les peuples, il appartient au courant de la Renaissance. Ainsi que son contemporain et compatriote Chaucer, il réunit en lui les deux tendances, et chacune dans leur entier, sans chercher à les fondre ni les concilier; il a l'humeur prêcheuse et gémissante d'un *piagnone* réformateur, tout comme s'il n'avait pas en même temps le goût de disserter brillamment d'un érudit philosophe.

J'ai laissé Maundeville expliquer lui-même ses opinions, m'abstenant d'intervenir autrement que pour les éclairer et les préciser, dans la crainte d'être accusé, soit de me substituer à lui pour lui prêter les

miennes propres, soit de découvrir dans son livre par fantaisie d'imagination autre chose que ce qu'il contient réellement. Nous pousserons la précaution jusqu'au bout, et nous le chargerons de conclure à notre place. Il a pris ce soin lui-même dans une de ses dernières pages où il a résumé les opinions éparses dans son livre de manière à lever les derniers doutes que les lecteurs défiants pourraient conserver encore :

« Et vous comprendrez que de tous les divers peuples dont je vous ai parlé, il n'en est aucun qui n'ait dans ses lois et ses croyances quelque raison et quelque intelligence, aucun qui n'ait certains articles de notre foi, et quelques bonnes parties de nos croyances. Ils croient en Dieu qui créa toutes choses et fit le monde, quoiqu'ils ne puissent pas à cet égard s'expliquer ses perfections (car il n'y a personne pour les enseigner), mais seulement parler comme leur intelligence naturelle le leur permet. Ils n'ont pas connaissance du Fils et du Saint-Esprit, mais ils peuvent tous parler de la Bible, surtout de la Genèse, des lois des prophètes et des livres de Moïse. Et ils disent très bien que les créatures qu'ils adorent ne sont pas des dieux, mais qu'ils les adorent pour les vertus qui sont en elles. Quant aux simulacres et aux idoles, ils disent qu'il n'y a pas de peuple qui n'ait des simulacres. Ils disent que nous chrétiens nous avons des images auxquelles nous rendons un culte, comme celles de Notre-Dame et des autres saints, et que ce ne sont pas les images de bois et de pierre que nous

adorons, mais les saints aux noms desquels ces images sont faites.... »

On n'abuse pas des adversaires intellectuels, a dit quelque part M. Guizot, — à propos de l'hérésiarque Bérenger de Tours, si ma mémoire est bonne. Le mot est vrai, cependant la chose qu'il nie est arrivée fort souvent. Cela dépend beaucoup de la forme sous laquelle les idées sont présentées. A peu près impossible, lorsque les idées sont produites *a priori* et sous forme dogmatique, la duperie est au contraire aisée lorsqu'elles se présentent *a posteriori*, par le moyen de faits et comme conséquence de faits, ou que, protégées par des formes allégoriques, elles donnent à deviner leur nom ou leur secret. Dans ce dernier cas, les œuvres peuvent être susceptibles des interprétations les plus diverses et même les plus contraires, et Maundeville en est un exemple mémorable. Veut-on, en effet, à toute force, que son livre soit catholique, on le peut, et il est certain que le pape lui-même a pu s'y tromper, bien qu'il eût dû être averti, non seulement par ces exhortations à la réforme des mœurs chrétiennes qui reviennent à chaque instant dans le livre, mais par ce fait remarquable que Maundeville, qui traite tout le temps de matières religieuses et fait à chaque page profession de christianisme, n'a pas trouvé un seul mot à dire sur l'autorité papale et la foi qui lui est due, et ne semble s'être souvenu de lui que pour se jouer de sa confiance en lui présentant son livre. Qu'y a-t-il en apparence dans le livre que le catholicisme repousse

ou qui ne soit l'objet de ses ambitions les plus hautement avouées, les plus saintement légitimes, les plus patiemment et, selon les temps, les plus ardemment poursuivies? A le prendre dans le sens littéral, que réclame le livre de Maundeville, sinon l'expansion du christianisme sur l'univers, et que cherche-t-il en apparence à prouver, sinon que cette expansion est facile autant que désirable? Rien n'empêche donc que le pieux pontife n'ait été absolument enchanté du cadeau de notre voyageur, et même qu'il ne l'en ait remercié par quelque paternelle allocution que nous pouvons imaginer à peu près conçue dans les termes que voici : « Nous vous remercions, mon cher fils, des grands services que votre livre est appelé à rendre à la cause de la sainte Église en montrant combien il est vrai qu'elle est destinée à être universelle puisqu'on trouve disjoints dans le monde entier les éléments de notre foi, et que, grâce à ces éléments, les peuples les plus reculés et les plus sauvages ont une disposition naturelle à la comprendre et à l'embrasser. Ainsi les idolâtres, et surtout ces musulmans infidèles, sont, à votre avis, aisément convertissables; c'est ce que nous avions souvent pensé dans notre sollicitude et notre désir de voir se multiplier le nombre des croyants à la vraie foi, et votre livre vient nous confirmer dans notre espérance. Ah! que ne puis-je voir le jour de cette conversion! quels admirables chrétiens pourraient devenir ces infidèles qui suivent leur fausse loi avec une si parfaite soumission et exercent les devoirs de charité qu'elle leur prescrit

avec une si scrupuleuse conscience ! Et si grands que soient les services qu'ont rendus à la cause de la religion et de l'Église les talents militaires de nos Albornoz et de nos du Puget, que sont-ils à côté de ceux que pourrait rendre, s'il était chrétien, ce khan du Cathay, dont vous nous tracez une si noble image, et qui comprend si bien la doctrine de l'unité qu'il ne se trompe que sur les termes par lesquels il convient de l'exprimer. » Malheureusement pour cette interprétation, la contraire est encore plus facile, et rien n'est plus logique et moins conjectural que de voir dans le livre de Maundeville la larve de quelqu'une des plus hardies hérésies philosophiques qui vont bientôt s'épanouir au soleil caniculaire du plein été de la Renaissance, celle de ce Giordano Bruno, par exemple, dont l'Italie fêtait récemment la mémoire, au scandale très justifié, il faut l'avouer, du pape Léon XIII. La rédemption est contenue dans l'univers, ou plus nettement encore, l'univers est plus grand que la rédemption, et quelque petit que soit le monde par rapport à l'infini, il ne l'est pas tant toutefois qu'il ne puisse nous servir à mesurer la grandeur de Dieu : telle est à peu près la formule par laquelle on pourrait résumer l'hérésie philosophique de Bruno, et il ne faut pas une grande dose d'attention pour découvrir que s'il ne parle pas avec la même ampleur de voix, Maundeville zézaye, balbutie, bégaye, dans son langage enfantin encore, quelque chose d'à peu près semblable.

Ce que nous avons voulu en parlant si longuement

de Maundeville, c'est détruire une erreur qui s'est accréditée sur son compte, le rétablir dans ce que nous croyons être son vrai caractère, et le placer dans le groupe d'esprits auquel il appartient naturellement. Si nous avons touché juste, notre but est atteint, et il y aura chance pour que désormais on ne prenne plus un libre penseur véritable pour la doublure d'une moine obscurantiste et superstitieux. Quant à savoir si ses opinions sont bonnes ou mauvaises, cela ne nous regarde plus, et nous n'avons à exprimer à cet égard ni désapprobation, ni approbabation. La critique, et, davantage encore, l'histoire littéraire, ont été créées pour juger des œuvres et non pas des doctrines. Déterminer le caractère *vrai* des œuvres, dire ce qu'elles ont été réellement, et non pas ce que nous voudrions qu'elles eussent été, ou ce que nous aurions désiré les trouver, voilà le devoir strict du critique et de l'historien littéraire, et lorsqu'ils ont à louer ou à condamner, il faut que ce soit pour des considérations tout autres que des préférences d'idées ou des attachements de doctrines. C'est là la part de vérité qui leur appartient légitimement et dont ils doivent se contenter. Cela ne veut pas dire que la vérité n'ait pas d'autres parts, plus sévères, plus importantes, plus utiles, et en tous temps plus actuelles; cela veut dire que la critique de polémique, qui se comprend fort bien pour les œuvres du présent, est parfaitement oiseuse pour les œuvres du passé devant lesquelles les regrets sont vains et les indignations inutiles, et qu'on ne peut la

porter dans l'histoire littéraire sans la fausser et la dénaturer, sans faire acte de sectaire ou de partisan ergoteur, et preuve d'incurable étroitesse d'esprit. Que penseriez-vous d'un critique libre penseur qui, ayant à parler de Dante, s'indignerait qu'il ait été catholique, d'un critique catholique qui, voulant parler de Richardson et de Defoë, regretterait de les trouver protestants, et d'un critique protestant qui, se proposant de juger Goethe, gémirait qu'il ne soit pas resté fidèle à l'orthodoxie luthérienne?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

John Aubrey 1
Pope 69
William Collins 163
Sir John Maundeville 233

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.



Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

